IZZOFALCONE

18817

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio VI

Palchetto 5

Num.° d' ordine 1

11-A-1

NAZIONALE
B. Prov.
R. BIBLIOTECA
VITT. E
137
NAPOLI

B. Prov.
II
1371-1383

Google

# GALERIE

## HISTORIQUE

## DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES.

610012

# GALERIE

## HISTORIQUE

## DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES

De tous les siécles et de toutes les nations.

*Contenant leurs Portraits, gravés au trait, d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé de leurs vies, et des observations sur leurs caractères ou sur leurs ouvrages; par une Société de gens de lettres.*

Publiée par C. P. LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France, à Rome.

TOME I.

A PARIS,

Chez C. P. LANDON, quai Bonaparte, n.° 23.

AN XIII. — 1805.

# AVERTISSEMENT.

On ne s'est pas seulement proposé dans cet ouvrage de donner les portraits graphiques des hommes célèbres, mais aussi de faire connaître en peu de pages, le génie, les talens, le caractère ou les actions auxquels ils doivent leur célébrité. Cette partie du travail n'était pas la plus facile. D'abord on ne peut point s'en tenir à copier l'histoire. Elle est remplie d'erreurs et de passions. Chaque siécle, chaque époque, chaque pays a eu les siennes, et elles ont toujours altéré plus ou moins la vérité. Les guerres civiles, les guerres de religion, les rivalités de nation à nation, d'individus à individus, ont coloré avec partialité les événemens et les acteurs. Voilà pour les personnages politiques.

Il en est de même dans les sciences,

les lettres et les arts, parce que les hommes sont les mêmes partout. Les divisions de sectes, d'écoles, de systèmes embarrassent encore plus l'histoire de l'esprit humain, que les annales de la politique.

Si l'on en croyait ce que les sectes de philosophie ont dit les unes des autres, ce que l'irreligion dit des doctrines religieuses, ce que le fanatisme ou le zèle trop peu éclairé ont dit et fait contre la philosophie, ce que le guerrier estime l'homme de lettres, le savant et l'artiste, ce que chaque genre s'estime, et le peu qu'il prise les autres, l'on n'aurait la mesure juste de rien. C'est au milieu de ces difficultés qu'est la vérité. Mais il ne faut pas seulement savoir la discerner, il faut en choisir et en rassembler les traits épars. Ici ce n'est plus une copie qu'il s'agit de tracer avec fidélité : c'est une recherche scrupuleuse, réfléchie qu'il faut faire ;

et l'on se tromperait beaucoup, si l'on appréciait ce que les articles de ce recueil coûtent de soins, par leur étendue.

Les auteurs ne se vanteront point de leur impartialité. Ils n'ont ni systèmes, ni plan, ni intentions. Ils cherchent à être vrais en tout. Ce n'est point un genre particulier de célébrité qu'ils traitent, qu'ils pourraient vouloir favoriser ou déprimer ; ce sont tous les genres de gloire et de mérite auxquels ils rendent hommage, les faits et les personnages remarquables qu'ils rappellent. On n'est point digne de toucher au burin de l'histoire, quand on n'a pas, pour toutes les misères humaines, plus de compassion que de haine ; quand on n'a pas retiré de ses lectures ce calme de raison qui ne se passionne jamais, parce que tous les temps, tous les âges, tous les hommes se ressemblent en masse, et ne diffèrent

que par de légères circonstances. De ce point de vue, il n'est pas difficile d'être impartial, et il n'y a point de témérité à s'engager à l'être toujours.

*N. B.* On donnera à la fin de l'ouvrage des tables pour classer les articles, dans un ordre chronologique.

HIST. DE FRANCE.

ABAILARD.

*Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

# ABAILARD.

Pierre Abailard, ou Abélard, né près de Nantes, en 1079, renonça, pour se consacrer entièrement à l'étude, aux avantages que donnait en Bretagne le droit d'aînesse parmi les nobles. Après avoir appris tout ce qui pouvait s'apprendre dans sa province, il vint à Paris suivre les leçons de l'archidiacre Guillaume de Champeaux, le plus célèbre des professeurs du temps. Toute la science consistait alors dans l'art d'argumenter; car de même que les peuples n'ont su que guerroyer pendant les siècles de barbarie, les savans barbares ne surent aussi que disputer.

Abailard fut le plus subtil, le plus brillant dialecticien du douzième siècle, nous dirions le plus ardent disputeur, si S. Bernard n'avait pas été son contemporain. De disciple éminent des maîtres les plus renommés, il devint presqu'ausitôt leur rival, et les vainquit, lorsque la lutte fut établie entre eux. Il ne fallait pas long-temps pour en venir là, quand toute la gloire de l'esprit consitait à argumenter d'après les formules d'Aristote sur les universaux et la Trinité.

Abailard éleva une école qui fit déserter les autres. Forcé de quitter Paris par l'envie et les ressentimens qu'il excitait, il transporta son école à Melun, puis à Corbeil, où ses disciples le suivirent. On dit qu'il en eût jusqu'à trois mille. L'engouement,

on l'admiration de ceux-ci et la voix publique le ramenaient à Paris, d'où les mêmes causes le faisaient sortir de nouveau. De ces nuages orageux, aujourd'hui fort obscurs, jaillit sa véritable illustration, celle qui a traversé huit siècles, et qui lui assure pour toujours une portion du tendre intérêt attaché au nom d'Héloïse; car il ne faut pas dissimuler que c'est l'amour de cette femme extraordinaire qui fait la plus grande gloire d'Abailard.

Cette jeune et belle personne, aimait aussi passionnément l'étude. Elle savait le grec, le latin, l'hébreu. Les succès d'Abailard commencèrent la séduction d'Héloïse. Il était beau, brillant et célèbre: il fut tendre et aimable; il plût même au chanoine Fulbert, oncle d'Héloïse, et obtint de vivre et loger chez lui, pour être plus à portée de donner des leçons à la savante nièce: toutes ces circonstances produisirent la passion la plus célèbre dont on ait transmis le souvenir.

Héloïse étant enceinte, Abailard la fit disparaître et conduire en Bretagne, déguisée en religieuse. Elle y accoucha, chez une sœur de son amant, d'un fils qui reçut le nom singulier d'*Astralabius*.

Pour calmer la fureur de l'oncle, Abailard promit d'épouser Héloïse, mais secrètement, pour ne pas renoncer aux avantages de la carrière qu'il parcourait avec tant d'éclat, et qui, vraisemblablement, était alors incompatible avec le mariage. La condition fut acceptée et bientôt violée par Fulbert, sans doute dans le dessein de réhabiliter la réputation de

sa nièce. Celle-ci, au contraire, niait qu'elle fût mariée, préférant les intérêts de son amant à tout. Pour la soustraire de nouveau aux mauvais traitemens du chanoine, Abailard mit Héloïse chez les religieuses d'Argenteuil, où il allait la visiter déguisé en ecclésiastique.

Ce fut alors que la rage de Fulbert le porta à ce cruel outrage par lequel Abailard perdit la dignité et la puissance dont la nature a doué l'homme. L'amour éteint dans sa source, Abailard n'intéresse plus que par son malheur, et sur-tout par celui d'Héloïse, plus victime que lui. Il se fit moine à Saint-Denis, et les persécutions monastiques, les tracasseries scholastiques, les censures des conciles devant lesquels ses envieux et ses ennemis le traînèrent, ont rempli le reste de sa vie d'amertume et d'agitations. On le voit dénoncé, banni, emprisonné, prêt à périr par le poison ou sous le fer d'assassins. Soit qu'il enseigne ou qu'il écrive, qu'il veuille rétablir l'ordre et la règle parmi les moines, la haine le poursuit avec fureur. Ces détails sont épouvantables, et quoique rien ne les infirme, qu'au contraire ils soient incontestables, malgré la commisération qu'on éprouve pour ses malheurs, on a de la peine à ne pas douter que le caractère d'Abailard fut aussi bon que son esprit était brillant.

Son histoire n'offre plus que quelques traits qui soient de nature à être recueillis dans cette notice. De ce nombre est la fondation de la petite abbaye

du Paraclet, près de Nogent et Pont-sur-Seine. Un comte de Champagne lui offrit cette retraite comme un abri contre ses ennemis. Elle devint ensuite l'asyle d'Héloïse, qui en fut la première abbesse, y recueillit les cendres de son amant, et pleura sur elles pendant vingt et une années, avant que les siennes y fussent réunies.

Pierre, abbé de Clugny, forme dans l'histoire d'Abailard un épisode inséparable. Cet homme, l'un des premiers personnages du temps, et si bien surnommé *le vénérable*, apparaît comme un rayon de soleil dans les ténèbres des cachots : il soulage les cœurs, révoltés de tant de barbarie. S. Bernard traitait, dans ses véhémentes déclamations, Abailard de *monstre*, d'*antechrist*, etc.; au contraire, le pieux abbé de Clugny accueille Abailard, verse du baume sur toutes ses douleurs, le protège, le défend, de la manière qu'il faut employer pour calmer les haines, le réconcilie avec le pape, et même avec S. Bernard; tâche de réparer une santé délabrée par les chagrins et les souffrances; recueille avec sensibilité le dernier soupir de cet infortuné, et fidèle aux volontés dernières qu'il avait exprimées, autant que sensible au vœu d'Héloïse, transfère lui-même, furtivement, de crainte d'oppositions, les restes d'Abailard au Paraclet, où il prononce, en présence d'Héloïse et des religieuses dont elle était chérie, celle de toutes les oraisons funèbres qui a dû faire verser le plus de larmes. Quelle ame angélique, quel bon esprit, montre ce vénérable homme, sous l'habit de

moine, au douzième siècle, et en comparaison du grand Bernard !

Ce digne abbé de Clugny avait composé lui-même une épitaphe qui fut gravée sur la tombe d'Abailard, et dans laquelle il le qualifiait de *Socrate*, de *Platon*, d'*Aristote des Gaules*.

Après la mort d'Abailard, il écrivit des lettres consolantes à Héloïse, dans lesquelles il parle de son époux comme d'un grand homme malheureux et digne d'admiration, genre de consolation sans doute le plus puissant sur le cœur de cette tendre femme. Il lui avoua qu'un des premiers sentimens que lui-même a éprouvé fut d'aimer et d'admirer la célébrité dont elle jouissait dès sa première jeunesse. Enfin, il faut le rappeler encore ici, il déroba à son abbaye, à ses moines, qui étaient jaloux de ce dépôt, le corps d'Abailard, pour le conduire au Paraclet, et y prononcer son éloge funèbre. Il donna un bénéfice pour augmenter le revenu de l'abbaye d'Héloïse, et il promit à celle-ci de s'intéresser auprès de plusieurs évêques pour en obtenir un canonicat en faveur du fils qu'elle avait eu d'Abailard. C'est la seule fois qu'il soit parlé d'*Astralabius* depuis sa naissance, et ce n'est pas sans regret qu'on trouve tout-à-fait perdu, dans l'obscurité du douzième siècle, l'enfant d'amours et de personnages si célèbres.

Une dame de la Rochefoucauld, abbesse du Paraclet, demanda en 1766, à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une épitaphe, qu'elle fit

graver sur la tombe d'Abailard et d'Héloïse : en voici la traduction, car elle est en latin:

« Ici gisent, sous le même marbre funéraire, « Pierre Abailard, fondateur de cette abbaye, et « Héloïse qui en fut la première abbesse. Unis autre- « fois par leurs études, par leur génie, par leur « amour, par un hymen malheureux et par la péni- « tence, ils le sont maintenant, nous l'espérons, « dans un bonheur qui ne finira plus. Pierre « Abailard mourut le 20 avril 1142, Héloïse le « 17 mai 1163. »

Abailard avait vécu soixante-trois ans, dont vingt-neuf après l'attentat de Fulbert

J.

ADDISSON.

*Kneller pinx.t* *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

# ADDISSON.

Addisson, né le premier mai 1672, à Milston, dans le Wiltshire, développa de bonne heure ses heureuses dispositions sous des maîtres habiles. Formé à l'école des anciens, bientôt il s'attira, par des compositions de poésie latine, et l'attention de ses compatriotes et les éloges de Boileau lui-même. Quelques essais de poésie anglaise, quelques pièces de théâtre et surtout son Caton, la première tragédie régulière qui ait paru en Angleterre, l'ont placé au rang des bons poètes de ce pays. Mais c'est particulièrement comme critique ingénieux et comme moraliste qu'il s'acquit une grande réputation, et qu'il influa sur son siècle. Entre autres écrits périodiques auxquels il travailla conjointement avec Steele, son ami, le *Spectateur* est celui où l'on trouve le plus grand nombre d'articles sortis de sa plume. A l'époque où cette feuille parut, les Torys et le Wighs agitaient la nation. Addisson fit une heureuse diversion à cette chaleur des partis en attirant l'attention des esprits sur des considérations générales qui avaient pour objet la littérature, la morale et les mœurs. Tandis qu'il s'attachait à les présenter sous le voile d'allégories ingénieuses, il les relevait encore par les grâces d'un style naturel, simple, élégant, plus libre peut-être que correct, et plus abondant que nerveux, mais

toujours orné des fleurs brillantes que prodiguait une imagination féconde. Sa censure se distingue surtout par une sorte de gaieté que les Anglais expriment par le mot *humour*.

Addisson, par ses talens, s'éleva à des places distinguées : il fut nommé secrétaire d'état. Mais une espèce de timidité insurmontable, une taciturnité craintive et sombre, une attention minutieuse à chercher des tours choisis et de belles expressions, quand il fallait donner un ordre ou expédier quelque affaire, le mirent bientôt dans la nécessité de solliciter sa démission. La comtesse de Warwick, dont il avait élevé le fils, et à qui il avait fait longtemps la cour avec anxiété, consentit enfin à lui donner la main. Ce mariage trop disproportionné n'ajouta point à son bonheur. Rendu à ses occupations premières, il s'occupait d'un Dictionnaire anglais, d'une Tragédie sur la Mort de Socrate, et d'un Ouvrage sur la Religion chrétienne, lorsqu'il mourut, âgé de 47 ans. Il emporta dans le tombeau les regrets de ses amis, l'estime de ses ennemis même, et la douce consolation de n'avoir jamais employé ses talens qu'au profit des mœurs, de la vertu, de l'état et de la religion.

L. G. T.

ADRIEN.

NAPOLI
London direx.t

# ADRIEN.

Ælius Adrianus était originaire d'Espagne et fils d'un cousin de Trajan. Cet empereur qui avait été son tuteur, lui fit épouser sa petite nièce Julie, sabine, et il l'adopta après avoir mis plusieurs fois à l'épreuve ses talens et son courage et l'avoir nommé consul. Adrien fut surtout redevable de son élévation à l'impératrice Plotine à laquelle il montra toujours la plus grande reconnaissance, et qu'après sa mort il fit placer au rang des Dieux.

Il monta sur le trône, l'an 117 de Jésus-Christ, à l'âge de 41 ans; et, plus jaloux d'assurer la paix à l'empire que d'acquérir de la gloire, le premier usage qu'il fit de sa puissance fut d'abandonner toutes les conquêtes que Trajan et ses prédécesseurs avaient faites au-delà de l'Euphrate, et de fixer à ce fleuve les bornes de l'empire romain. Il fit rompre le fameux pont que Trajan avait fait construire sur le Danube, et il aurait voulu prendre pareillement ce fleuve pour limite, et abandonner la Dacie; mais il en fut détourné par la considération du grand nombre de Romains qui s'étaient établis dans cette province.

A son arrivée à Rome, Adrien remit ce qui était dû au trésor impérial depuis 16 ans, et fit brûler en public les rôles et les obligations. Il avait coutume de dire qu'un empereur doit imiter le soleil, qui

éclaire toutes les régions de la terre, sans en excepter aucune; et, dès la troisième année de son règne, il commença la visite de toutes les provinces de son empire, ne croyant pas devoir s'en rapporter uniquement à ceux qui les gouvernaient. Son règne presque entier fut employé à ces voyages utiles, qui contribuèrent aussi au rétablissement de la discipline militaire; Adrien marchait toujours à pied et tête nue à la tête des soldats, dans tous les temps et dans les chemins les plus rudes; il vivait comme eux, et jamais hors de Rome, il ne déploya la magnificence d'un empereur.

Aucun prince ne fit peut-être construire autant d'édifices publics et particuliers. Presque toutes les villes qu'il visita lui furent redevables de quelque monument. Il fit bâtir la fameuse muraille qui s'étendait d'une mer à l'autre au midi de l'Ecosse, et qui garantissait l'Angleterre des incursions des Pictes. Nîmes lui doit ses arènes et le pont du Gard. A Rome, il rebâtit le Panthéon et plusieurs autres monumens, construisit un nouveau pont sur le Tibre, et non loin de là se fit élever un tombeau magnifique: édifice immense qui devint une forteresse lorsque Rome fut assiégée par les Goths, et sur les ruines duquel est placé aujourd'hui le château S. Ange. Il fonda plusieurs villes, et Andrinople porte encore son nom. Il en rebâtit entièrement un très-grand nombre, et Jérusalem entre autres. Adrien y envoya une colonie romaine, et

lui donna le nom d'*Ælia Capitolina*, parce qu'il y avait élevé un temple à Jupiter Capitolinus, dans l'endroit même où avait été le temple du vrai Dieu: cette circonstance porta les Juifs à la révolte, et causa le massacre et la ruine presque entière de cette nation. Adrien rendit aussi aux habitans d'Alexandrie leurs priviléges dont ils avaient été dépouillés; mais Athènes était la ville qu'il préférait à toutes les autres. Il y fit plusieurs voyages et de longs séjours; y fit construire plusieurs édifices, et combla les habitans de bienfaits.

Il revint à Rome vers la vingtième année de son règne, et l'affaiblissement de sa santé le fit songer à choisir un successeur. Il désigna d'abord Lucius Commodus Verus qui mourut avant lui. Il fit choix ensuite de Titus Antonin le Pieux, et exigea de lui qu'il adoptât Marc-Aurèle.

Adrien avait montré de la clémence en montant sur le trône. Il avait dit dans cette circonstance à un de ses ennemis en l'embrassant: *Vous voilà sauvé!* Mais il était naturellement cruel et il l'avait laissé paraître en plusieurs occasions. Dans ses derniers jours, lorsque déchiré par des douleurs aiguës, il invoquait la mort, et suppliait ceux qui l'environnaient de le poignarder ou de l'empoisonner, il cessa de réprimer son penchant à la cruauté, et ordonna le supplice des personnages les plus distingués de l'empire. Plusieurs sénateurs étaient destinés au même sort, mais Antonin les fit avertir, et ils se tinrent cachés jusqu'à la mort

d'Adrien. Il mourut à Bayes, en Campanie, l'an 138, à l'âge de 62 ans, après en avoir régné 21.

Cet empereur avait une mémoire prodigieuse, il possédait presque toutes les sciences; il était à la fois philosophe, orateur, poète et grammairien distingué. Il n'était pas moins habile dans les arts, et il les protégea ainsi que lettres, quoiqu'il eut la faiblesse de porter envie à ceux qui le surpassaient ou même qui l'égalaient par leurs talens.

Adrien fit réunir toutes les loix en vigueur en un seul code qu'il appela *l'édit perpétuel*. Il abolit les sacrifices des victimes humaines. Il ne publia aucun édit particulier contre les Chrétiens, mais il ordonna l'exécution des loix rendues contre eux, ce qui donna lieu à une persécution violente; convaincu peu de temps après de leur innocence par les apologies qu'on lui présenta, il mit un terme à la rage de leurs ennemis, et conçut même le projet d'élever un temple à Jésus-Christ.

Si l'on peut avec raison reprocher à Adrien sa cruauté envers les premiers personnages de l'empire, son penchant à la superstition, sa passion pour Antinoüs qui alla jusqu'à lui consacrer des temples, sa dureté pour son épouse Sabine, et la facilité avec laquelle il prêta quelquefois l'oreille aux délateurs, il faut convenir qu'il mérita la reconnaissance de ses sujets par les soins continuels qu'il se donna pour assurer leur bonheur et leur tranquillité, et surtout par le choix qu'il fit d'Antonin et de Marc-Aurèle pour ses successeurs. M.

AGNÈS SOREL.

NAPOLI

*Gerardin del.t* *Landon direx.t*

# AGNÈS SOREL.

Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer
Close nonain, ou bien dévot hermite.

Agnès Sorel mérite d'être distinguée parmi les maîtresses des rois. Tandis que les autres ont trop souvent avili leurs amans, elle a vraiment illustré le sien : elle ne s'est servi de l'empire que l'amour lui donnait sur Charles VII que pour lui inspirer un courage digne de son rang et convenable à sa situation. Ses titres à l'estime et même à la reconnaissance des Français sont attestés par les vers que nous avons cités, et que François I fit en voyant son portrait : ils prouvent qu'un demi-siécle après la mort de Charles VII, on regardait comme une vérité constante qu'au moment où ce prince, désespérant de sa fortune, allait abandonner son royaume aux Anglais, et se retirer en Dauphiné, Agnès s'unit à la reine pour le détourner de ce funeste dessein, et lui fit embrasser le seul parti qui pût sauver la monarchie, celui de vaincre ou de mourir en roi. Une autre circonstance qui distingue également Agnès, c'est que quoique maîtresse du roi, et même la première qui ait été publiquement reconnue, elle ne cessa pas de mériter et d'obtenir l'estime et l'amitié de la reine Marguerite d'Anjou, princesse vertueuse et très-attachée à son mari. L'épouse par-

donna à la maîtresse, parce que l'Amour n'insulte point à l'Hymen ; et ces deux femmes, réunies par le sentiment même qui devait les diviser, travaillèrent de concert au bonheur et à la gloire du roi.

Agnès Sorel naquit en 1409, à Fromenteau, près de Loches en Touraine, d'une famille noble. Elle perdit ses parens étant en bas âge, et fut élevée par une tante. Charles VII se trouvait à Chinon ; il entendit parler de la beauté d'Agnès, voulut la connaître, la vit, l'aima, la conduisit à la cour, et la plaça auprès de la reine, en qualité de fille d'honneur, en 1427. *Monstrelet* et d'autres historiens ont prétendu que la passion du roi pour Agnès ne passa jamais les bornes légitimes : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en eut trois enfans. On la nomma *Dame de Beauté*, parce que Charles VII lui avait donné la seigneurie de Beauté-sur-Marne ; mais ce nom lui convenait d'ailleurs parfaitement : lorsqu'elle mourut en 1450, elle était encore, disent les chroniques, *la plus belle entre les belles*. Aux grâces extérieures elle joignait celles d'un esprit cultivé ; elle avait l'ame élevée, généreuse et désintéressée. On lui éleva un tombeau dans l'église collégiale de Loches qu'elle avait richement dotée. Les chanoines prièrent dans la suite Louis XI de les débarrasser d'un objet si mondain : il y consentit, mais à condition qu'ils lui rendraient ce qu'ils avaient reçu d'Agnès, et cette réponse mit fin à tous les scrupules.

F.

MARC AGRIPPA.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

*Landon direx.t*

Digitized by Google

# AGRIPPA.

Marcus-Vipsanius Agrippa naquit l'an 690 de Rome, d'une famille peu considérable. Auguste, avec lequel il fut élevé, conçut pour lui un attachement et une estime qui durèrent autant que sa vie. De grands talens pour la guerre le portèrent aux plus hautes dignités, Auguste reconnut en lui un homme sage, modéré, laborieux, capable de le placer sur le trône par sa valeur, et de l'y maintenir par ses conseils. Dès l'âge de vingt-cinq ans, Agrippa fut décoré de la préture. L'année suivante il obtint le gouvernement de la Gaule Transalpine, et le second dans Rome, après César, il eut la gloire de passer le Rhin. Des villes, des provinces entières révoltées remises sous le joug, de nouvelles conquêtes ajoutées aux premières, lui firent décerner les honneurs du triomphe, qu'il eut la modestie de refuser. Il serait trop long de le suivre dans ses autres entreprises militaires; nous remarquerons seulement qu'en détruisant la flotte de Sextus Pompée, qu'en forçant ce général à abandonner la Sicile, qu'en triomphant à Actium de Marc-Antoine, qui était à la tête de toutes les forces de l'orient, et qu'en achevant, dans la suite, de soumettre les Cantabres, qui depuis deux siècles combattaient pour leur liberté, Agrippa se plaça au premier rang parmi les capitaines de son siècle, fertile en guerriers fameux.

Auguste, devenu le maître du monde après la bataille d'Actium, le nomma gouverneur de Rome, et lui donna, quelque temps après, sa fille en mariage. Cet empereur l'ayant consulté sur le dessein qu'il avait ou qu'il feignait d'avoir d'abdiquer l'empire, Agrippa lui conseilla de rétablir la république; mais Mécenas fut d'un sentiment contraire, et son avis fut suivi.

Nous avons peint Agrippa comme un guerrier célèbre, c'est la plus faible partie de sa gloire : il nous reste à envisager en lui l'homme d'état et le bienfaiteur de sa patrie.

A peine fut-il nommé consul qu'il voulut donner aux Romains un port digne de la flotte qu'il se proposait de créér. Les côtes d'Italie n'offraient aucune rade commode : tous les mouillages étaient exposés aux fureurs des vents; il conçut donc et exécuta le magnifique dessein de joindre ensemble et avec la mer le lac Lucrin et le lac Averne, pour en faire un vaste bassin, où les plus nombreuses flottes pussent être reçues et se trouver à l'abri des tempêtes. Ce fut là qu'il réunit ces innombrables vaisseaux neufs qu'envoyaient tous les ports d'Italie, et qu'il exerça les vingt mille rameurs qui devaient former l'armée navale de l'empire.

Appelé aux fonctions de l'édilité, Agrippa rendit un nouvel éclat à cette magistrature; tous les plans qui peuvent concourir à l'embellissement de la capitale d'un grand empire furent adoptés. La ville manquait d'eau; bientôt cent-cinq fontaines la

répandirent en abondance dans tous les quartiers de Rome. Les anciens aqueducs tombaient en ruine ; en peu d'années ils furent rétablis de manière à pouvoir braver les outrages des temps. Les égouts, magnifique ouvrage des Tarquins, étaient encombrés, Agrippa ramassa des eaux en si grande quantité, qu'il en forma comme sept torrens, qui, introduits tout-à-coup par les ouvertures, enlevèrent le long amas de vases infectes qui les engorgeaient. Tous les arts étaient appelés à décorer les nouveaux édifices qui s'élevaient et les anciens qui renaissaient de leurs décombres. Mais ce fut dans la construction du Panthéon qu'ils semblèrent réunir toutes leurs merveilles ; ce temple, qui subsiste encore aujourd'hui, est le chef-d'œuvre de l'architecture.

Après avoir contribué aussi puissamment à la magnificence de cette Rome, qu'Auguste avait trouvée de brique et qu'il laissa de marbre, Agrippa fut obligé de se rendre en Asie, en qualité de gouverneur de la Syrie. Il parcourut la Judée, et fit offrir dans Jérusalem un sacrifice de cent bœufs. Ses derniers exploits furent dans la Pannonie, qu'il soumit à Auguste. Il tomba malade dans la Campanie, lorsqu'il revenait de cette conquête, et mourut à l'âge de cinquante-un ans, après avoir été trois fois consul, et désigné par Auguste pour être son successeur. L'Empereur, qui regrettait vivement la perte de ce grand homme, prononça son oraison funèbre, et voulut qu'il fût inhumé dans le mausolée qu'il avait fait bâtir pour lui et les princes de sa maison.

La postérité n'a pas été partagée sur le mérite d'Agrippa, et tous les historiens semblent avoir souscrit au jugement de Dion-Cassius, qui a dit de lui qu'il était le plus honnête homme, le plus brave et le plus grand capitaine de son siècle, l'ami le plus vrai, et l'appui le plus sûr de l'autorité d'Auguste et de la puissance de l'empire.

PH. L. R.

AGRIPPINE.

NAPOLI

Landon direx.t

# AGRIPPINE.

Agrippine, fille de Germanicus et d'une autre Agrippine aussi célèbre par ses vertus que celle-ci le fut par ses vices, donna le jour à Néron. Veuve de deux maris, elle épousa en troisième noces l'empereur Claude, après la mort de Messaline, l'an 49 de J. C. Digne en tout de succéder à cette femme l'opprobre de son sexe, Agrippine signala son avénement au trône impérial par des crimes. Ambitieuse et cruelle, vindicative et intéressée, aucun forfait ne lui coûta pour satisfaire ses passions ou pour parvenir à son but. Connaissant le caractère faible de son époux, elle en abusa au point d'usurper en quelque sorte le pouvoir souverain. Assise près de l'empereur dans les grandes cérémonies, et sur-tout lors qu'il rendait la justice, elle dictait pour ainsi dire toutes ses décisions. Comme il n'est pas de monstre ou de tyran qui n'ait fait quelque action louable, elle rappela Sénèque de l'exil, pour lui confier l'éducation de son fils, mais ni les préceptes de ce philosophe, ni ceux de Burrhus, ne purent corriger les vices de ce monstre, digne fils d'une aussi abominable mère.

Agrippine ayant réussi dans son dessein d'unir Néron à Octavie, parvint, au moyen du sénat, qu'elle avait avili au point de le rendre complice de tous ses crimes, à faire adopter par son époux cet enfant chéri, afin qu'il régnât à la place de Britannicus, fils de l'empereur, et par conséquent héritier pré-

somptif de la couronne. Néron ayant atteint sa sixième année, Agrippine, dont l'ambition était insatiable, croyant régner encore plus arbitrairement sous le nom de son fils qu'elle ne l'avait fait sous celui de son imbécille mari, se détermina à empoisonner ce dernier. Tacite attribue cet attentat à la crainte dont elle était poursuivie; elle redoutait que Claude ne venant à s'apercevoir des désordres de sa conduite, et sur-tout de son commerce avec Pallas, ne prît de sévères mesures contre elle, et n'assurât l'empire à Britannicus.

Néron, parvenu ainsi à l'empire par les crimes de sa mère, se montra d'abord digne des préceptes de ses instituteurs : on crut qu'il ferait renaître les beaux jours de la république. Ces heureuses dispositions furent de courte durée; bientôt son naturel féroce prit le dessus. Cependant Agrippine, qui avait commis tant de crimes pour l'élever au trône, dans l'espoir de partager au moins avec lui tous les attributs du pouvoir et ceux de la souveraineté, se vit frustrée de ses espérances par Sénèque et Burrhus, unis ensemble pour mettre un frein à son ambition, et empêcher l'effet de ses perfides conseils. Obligés de se relâcher un peu de la rigidité de leurs principes, et de fermer les yeux sur quelques uns des désordres de l'empereur afin de gagner sa confiance, ces deux hommes étaient parvenus à faire ôter à Pallas la direction des finances. Agrippine, outrée de la disgrace de son favori, menaça ouvertement son fils de lui ravir la couronne impériale, pour en ceindre le

front de Britannicus. La crainte de voir réussir un projet dont il sentait tout le danger rendit Néron coupable de la mort d'un innocent ; celle du jeune prince fut résolue : l'empereur le fit empoisonner sous ses yeux. Ce premier crime commis, il ne connut plus de frein, et s'abandonna à la férocité naturelle de son caractère, comprimée depuis plusieurs années.

Agrippine, désespérée d'une mort qui lui ravissait des moyens de vengeance, songeait à renouer de nouvelles intrigues, lorsque son fils, les yeux ouverts sur sa conduite, lui ôta ses gardes, et l'éloigna de son palais. Ils parurent ensuite se raccommoder ; mais enfin Néron, ne pouvant plus la supporter, résolut de lui ôter la vie. Voyant qu'il ne pouvait l'empoisonner sans de grandes difficultés, il chargea Anicet, commandant des galères, du soin de procurer à Agrippine un naufrage qui eût l'air d'un accident. Cet Anicet inventa une espèce de bateau à soupape, élégamment décoré, qui devait transporter Agrippine près de son fils, qui l'avait fait inviter à venir à Baies, voulant, disait ce monstre, se réconcilier avec elle. Agrippine crut à la sincérité de Néron, et pour retourner à Baules, elle monta sur le vaisseau fatal. C'était au milieu de la nuit. Tout-à-coup le fond disparaît et le toit s'abaisse ; Agrippine est entraînée dans les flots, mais elle échappa à la mort, et regagna sa maison de Baules. Elle y était à peine arrivée que Néron l'y fit assassiner par ce même Anicet. Ce scélérat

s'étant présenté dans sa chambre avec plusieurs meurtriers, Agrippine se découvrit le ventre et lui cria : « Frappe ce sein qui a porté un monstre « tel que Néron ». Ainsi périt cette princesse, l'an 59 de J. C. Elle était née avec beaucoup d'esprit et de beauté, mais son orgueil et son ambition effrénée détruisirent en elle les heureux dons de la nature.

N. P.

HIST. D'ANGLETERRE.

AKENSIDE.

Cook del.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

# AKENSIDE.

Akenside est un de ces poètes qui dès l'âge le plus tendre ont senti les inspirations du génie, et qui de bonne heure ont nourri leur mémoire des chefs-d'œuvre des grands écrivains. Toutes ses productions littéraires sont des ouvrages de sa jeunesse. A vingt-trois ans il débuta par un poëme sur *les Plaisirs de l'imagination*, qui fit dire à Pope que « son auteur n'était point un écrivain de tous les « jours. »

Le sujet en est bien choisi, dit Johnson, parce qu'il comporte tous les genres de tableaux et tous les genres de poésie. Le luxe, dont il est susceptible, est le seul écueil qu'il présente. Il est en effet très-difficile de faire un choix dans une grande variété de matières, et plus difficile encore de trouver un juste milieu entre la disette et la satiété.

Quant à la versification, dit le même Johnson, elle mérite de justes éloges. La facture des vers est peut-être supérieure à tous les vers blancs des autres poètes. La manière d'Akenside est brillante ; sa coupe est savante et son rythme harmonieux. Il laisserait peu de choses à desirer, si ses phrases étaient moins longues et moins pleines de métaphores.

Ses odes lyriques, qu'il publia en 1745, sont plus faibles que son grand ouvrage ; il vise à l'effet, et n'est qu'obscur ; son enthousiasme est factice, et sa

marche n'offre point ce beau désordre exigé pa les législateurs du Parnasse.

Marc Akenside, fils d'un boucher, et né à Newcastle en 1721, fut d'abord destiné à la théologie; mais son goût l'entraîna vers l'étude de la médecine. Il fut reçu docteur, après avoir soutenu une thèse brillante le 16 mai 1744. Il habita la province pendant quelques années, et finit par se fixer à Londres, où il était connu comme poète, et où il se fit bientôt connaître comme médecin : il eut toutefois plus de réputation que de pratique ; et Johnson remarque, avec raison, à ce sujet, que dans une grande ville la célébrité populaire d'un médecin est très-souvent un jeu de la fortune ; ceux qui l'emploient ne connaissent ni ses talens ni son ignorance.

Akenside fut nommé membre de la société royale et du collége de médecine. Il publia, en 1764, un *Discours sur la Dyssenterie*, qui le plaça au premier rang parmi les savans. Il aurait sans doute laissé un nom plus célèbre encore, si une fièvre putride ne l'eût enlevé à ses études et à ses amis le 23 juin 1770, dans la quarante-neuvième année de son âge.

Ses œuvres poétiques ont été imprimées à Londres en 1772, en un vol. in-4°, et mistriss Barbaud a publié une très-belle édition des *Plaisirs de l'Imagination.*, Londres, 1795.

D.

HIST. D'ITALIE.

L'ALBANE.

*L'Albane pinx.t* *Chandon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

# L'ALBANE.

L'Albane, l'un des plus habiles élèves des Caraches, le condisciple du Dominiquin, du Guide, du Guerchin, jouit d'un avantage que n'ont pas ces artistes fameux. Les poètes en ont fait leur favori; ils lui ont donné le titre de peintre des Grâces, et ont attaché à son nom l'idée d'une molle élégance et de la décence unie à la volupté. L'Albane mérite ce genre de célébrité. Il a excellé surtout à peindre les femmes et les enfans : sans doute il n'a pas eu le même succès dans les scènes énergiques, mais, autant qu'il l'a pu, il a choisi les sujets qui convenaient le plus à son talent enchanteur, et flattaient le plus son goût. Son coloris est d'une fraîcheur charmante, son dessin naturel, pur et coulant; ses paysages sont touchés avec une grande facilité. Ses compositions, quoique peu variées, sont pleines de poésie, et se distinguent par des idées ingénieuses qui lui sont propres.

Francesco Albani naquit à Bologne en 1578. A la mort de son père, riche négociant, qui s'était opposé à son penchant pour la peinture, L'Albane entra dans l'école de Calvart et ensuite dans celle des Caraches. Il se lia alors avec le Guide dont les conseils lui furent très-utiles; leur amitié ne fut pas durable; la jalousie les divisa, mais ne diminua rien de l'estime qu'ils se portaient mutuellement. L'Albane ayant fait de rapides progrès, se rendit

à Rome. Quelques traverses qu'il essuya d'abord ne l'empêchèrent pas de se faire en peu de temps une réputation brillante. Il n'oublia pas dans la prospérité, un ami qu'il avait laissé dans le malheur à Bologne; c'était le Dominiquin : il l'invita à se rendre à Rome, le logea deux ans dans sa maison, lui fit partager sa fortune et le défendit contre les envieux. Ce trait seul donne une juste idée des qualités personnelles de L'Albane. Sa douceur, son désintéressement, l'élévation de son ame lui méritèrent la considération générale. Ses ouvrages sont un témoignage de la pureté de ses mœurs: dans aucune des scènes voluptueuses qu'ils renferment, on ne trouve rien qui blesse la pudeur la plus sévère. L'Albane épousa à Rome une femme riche qu'il perdit bientôt après. Sollicité par ses parens de retourner à Bologne, il y contracta un second hymen plus heureux que le premier. Sa femme était d'une rare beauté, il en eut un grand nombre de beaux enfans; et l'on peut dire que la nature sembla se plaire à l'entourer des modèles qui lui étaient nécessaires. Une maison de campagne délicieuse était la retraite où, malgré sa célébrité et la jalousie de ses rivaux, il goûtait la tranquillité et le bonheur. Mais sa félicité fut troublée : un de ses frères à qui il avait confié l'administration de ses biens, abusa de sa confiance, les dissipa, et réduisit L'Albane à travailler jusques dans une extrême vieillesse. Ce grand Peintre mourut à l'âge de 83 ans. L.

LE DUC D'ALBE.

*Vander-Werf pinx.* *Landon direx.*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

# LE DUC D'ALBE.

Ferdinand, Alvarès de Tolède, duc d'Albe, qui joua un si grand rôle sous Philippe II, naquit, en 1508, d'une des plus illustres familles d'Espagne, et fut élevé dans le métier des armes. On a prétendu qu'il ne donna d'abord qu'une idée médiocre de ses talens; et cependant il est certain que, dès 1625, il s'était distingué à la célèbre journée de Pavie. Il devint bientôt général des armées impériales, gagna la bataille de Mühlberg, et prit part à toutes les expéditions de Charles-Quint. Philippe II, parvenu au trône, lui accorda sa confiance, et l'admit dans son conseil. Il semble que le génie du despotisme ait pris plaisir à rapprocher ces deux hommes vraiment faits l'un pour l'autre. Arrogant, dur, violent, inflexible et même impitoyable, mais brave, dévoué, soldat intrépide et grand capitaine, le duc d'Albe avait tous les penchans de son maître, et il avait de plus toutes les qualités qui manquaient à Philippe: il était vraiment digne d'être le confident de ses pensées et l'instrument de ses projets. La prudence et la bonté de Marguerite d'Autriche avaient apaisé en partie les troubles des Pays-Bas: mais ce n'était pas la paix qu'on voulait y établir, c'était la tyrannie. Le duc d'Albe, de concert avec le cardinal Granvelle, fit arrêter, par le conseil de Madrid, l'envoi d'une armée espa-

gnole, et partit, en 1567, pour la commander. On aurait peine à croire le récit des violences et des cruautés qu'il commit dans ces malheureuses provinces, ou qu'il fit commettre par les inquisiteurs, et par le *conseil des troubles* que les Flamands appelaient le *conseil de sang*, si ce récit n'était confirmé par le témoignage de tous les auteurs contemporains. Le supplice des comtes d'Egmont et de Horn fut le signal de la proscription. D'Albe était fidèle à sa maxime favorite, *que la tête d'un saumon vaut mieux que toutes les grenouilles d'un marais;* et c'est là probablement ce qu'on a appelé sa profonde politique. Il n'épargna cependant pas *les grenouilles*. Le sang des citoyens coula partout sur les échafauds, et bientôt après sur le champ de bataille. L'auteur de tant d'atrocités se vantait publiquement, à son retour à Madrid, d'avoir porté les confiscations à huit millions par an, et d'avoir fait périr 18 mille hommes par les mains du bourreau. C'est à cette conduite que Philippe II dut la perte de ses provinces et la longue guerre qu'il eut à soutenir contre ses sujets. Le duc d'Albe fut rappelé en 1574; il jouit quelque temps de son crédit à la cour, fut ensuite disgracié, puis remis à la tête de l'armée, et chargé de la conquête du Portugal. Ce fut le dernier théâtre de ses exploits et de ses violences. Accusé par les nouveaux sujets qu'il avait donnés à son maître, il ne voulut se défendre qu'en opposant aux plaintes publiques 70 ans de services, et mourut à Lisbonne en 1582.

ALBERONI.

*D. de Rubeis del.t* *Dandon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

# ALBERONI.

Alberoni naquit à Plaisance, en 1664; ses premières années furent employées à cultiver la terre avec son père, simple jardinier. Placé, à l'âge de 14 ans, comme clerc sonneur à la cathédrale de cette ville, l'Evêque le prit en affection et lui fit faire ses études. L'ayant admis ensuite à la prêtrise, il lui confia bientôt après l'intendance de sa maison, faveur à laquelle il joignit un canonicat de son église. Les talens d'Alberoni, et la protection de l'Evêque lui ayant fait obtenir un bénéfice, il jouissait déja d'une certaine aisance, lorsqu'un heureux hasard lui fit connaître Campistron, à l'époque d'un voyage que ce dernier fit à Rome, dans lequel il fut volé et obligé de se réfugier chez Alberoni.

Reconnaissant de l'accueil qu'il en avait reçu, Campistron, dans la faveur du duc de Vendôme, dont il était secrétaire, n'oublia pas Alberoni, et parla avantageusement de lui à ce Prince lors de ses campagnes d'Italie. M. de Vendôme, ayant eu l'occasion d'apprécier Alberoni, l'amena en France où, à son arrivée, il lui offrit la cure d'Anet. Alberoni, pressentant jusqu'où son génie pouvait le porter, refusa cette place, préférant suivre son protecteur qui venait d'être nommé au commandement de l'armée d'Espagne. A cette époque, la princesse

des Ursins était toute puissante à la cour de Philippe V ; M. de Vendôme, qui avait intérêt de la ménager, chargea Alberoni d'entretenir sa correspondance avec elle. Celui-ci, souple, et adroit, s'étant insinué dans ses bonnes grâces, obtint par sa protection le titre d'agent de la cour de Parme à Madrid.

Comme la reconnaissance est rarement la vertu des ambitieux ; Alberoni, qui avait ses vues, fit naître à madame des Ursins l'idée d'unir Philippe V, devenu veuf, avec Elizabeth Farnèse, héritière des états de Parme et de Toscane, qu'il lui peignit comme une femme d'un caractère faible, d'un esprit borné, qui ne se conduirait que d'après ses conseils. La favorite, saisissant avidement un projet qu'elle envisageait comme un sûr moyen de perpétuer son crédit, y détermina le roi. Alberoni, qui avait été chargé de ménager cette alliance, venait d'y réussir complètement, lorsque dans l'intervalle, madame des Ursins, détrompée sur le caractère de la princesse, entreprit de rompre la négociation ; mais il était trop tard, et l'Infante, déja en route, signala son arrivée en Espagne par l'exil de la Favorite.

La jeune reine, par son esprit et ses grâces, ayant acquis beaucoup d'ascendant sur le cœur de son époux, voulut récompenser Alberoni, et le fit nommer successivement Cardinal, Grand d'Espagne, et premier Ministre. Ce prélat, dont le génie

n'était point au dessous de ces places éminentes, après avoir corrigé beaucoup d'abus, fait d'utiles réformes dans l'administration intérieure, particulièrement dans celles des finances, de la marine et de la guerre, forma le projet de conquérir les royaumes arrachés à l'Espagne pendant la guerre de la Succession. Mais le système politique de l'Europe avait changé; l'Autriche, l'Angleterre et la France étaient unies; il fallut donc créer de nouveaux moyens, faire mouvoir de nouveaux ressorts, afin de surmonter les difficultés sans nombre qui se présentaient.

Tandis qu'Alberoni devait occuper l'Autriche par la continuation de la guerre avec la Porte, changer le gouvernement d'Angleterre, en rétablissant un Stuart sur le trône, au moyen de la réunion des forces de Pierre-le-Grand à celles de Charles XII; une conspiration, qui devait ôter la régence au duc d'Orléans, était à la veille d'éclater en France; enfin une flotte, sortie des ports d'Espagne, envahissait la Sardaigne et la Sicile. Un concours de circonstances malheureuses vint traverser ces vastes projets: l'indiscrétion d'un secrétaire de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, ayant éventé la conspiration de France, le Régent déclare la guerre à Philippe V; le roi George, prévenu a temps, envoye une flotte dans la Méditerranée qui surprend et défait celle d'Espagne. Pour comble de malheurs, le Turc fait la paix à Passa-

rowitz, et un boulet de canon termine les jours de Charles XII à Fridericks-Hall.

L'Espagne, ainsi réduite à ses seules forces, se vit obligée de faire la paix et de sacrifier Alberoni. Ce Ministre, retiré à Gènes, y fut arrêté comme coupable d'intelligence avec la Porte. Ayant prouvé son innocence, il va à Rome où, à la suite d'un examen du Sacré Collége relatif à quelques irrégularités dans sa conduite, il subit une retraite d'un an chez les Jésuites. Mais, ne pouvant résister au penchant qui le porte sans cesse vers les spéculations de la politique, Alberoni tente vainement, dans son exil, de changer le gouvernement de la petite république de Saint-Marin. Enfin, parvenu, quoique ministre dans la disgrace, à un âge fort avancé, il termina sa carrière en 1752.

Ceux qui ne jugent les hommes en place que d'après les évéuemens, n'ont vu, dans Alberoni, qu'un brouillon, d'une capacité médiocre, dont le génie avait plus de superficie que de profondeur. Mais ceux qui ont étudié les opérations de son ministère, conviennent que s'il eût tenu plus longtemps les rênes du gouvernement, l'Espagne eût recouvré son ancienne splendeur. Quant à ses projets politiques, s'ils n'eussent pas été traversés par des circonstances qu'il ne lui fut pas possible de prévoir ni de prévenir, on aurait vu changer la face de l'Europe.

N. P.

ALBERT-DURER.

*Albert-Durer pinx.* *Ladvocat direx.*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

# ALBERT-DURER.

Albert-Durer naquit à Nuremberg, en 1470. Son père était orfèvre, et desirait lui faire embrasser sa profession ; mais le génie d'Albert le portait vers les arts. Il se mit sous la discipline de Michel Wolgemuth, chez lequel il apprit à peindre et à graver. Ses progrès furent si rapides qu'il ne tarda pas à surpasser son maître. L'empereur Maximilien employa ses talens, le récompensa magnifiquement, et l'ennoblit. L'humeur douce d'Albert Durer, et ses manières nobles lui procurèrent l'amitié des grands. Il ne fut pas moins chéri des artistes, dont il se plaisait à louer les ouvrages. Il envoya son portrait et quelques gravures à Raphaël qui lui fit passer en échange son portrait et plusieurs dessins. Dans un voyage de Hollande, Albert se lia d'amitié avec Lucas de Leyden, peintre habile. A son retour, il fut nommé membre du conseil de Nuremberg.

L'humeur chagrine et l'avarice de la femme d'Albert-Durer troublèrent son repos et abrégèrent sa carrière. Il mourut, le 8 avril 1528, âgé de 57 ans.

Considéré comme peintre, Albert-Durer peut être appelé le fondateur de l'école allemande. Il n'a pas entièrement évité les défants des artistes de son pays, tels que la sécheresse des contours,

des plis de draperies trop multipliés, le défaut de dégradation dans les couleurs, et de fréquentes fautes de costume; mais on admirera toujours la fécondité de son génie, la variété et l'esprit de ses compositions, le brillant de son coloris, et le précieux de son exécution. Vasari a dit de lui qu'il aurait été le premier de tous les peintres, s'il eût pu étudier à Rome les chef-d'œuvres antiques.

Albert consacra la plus grande partie de son temps à la gravure; c'est surtout par les progrès qu'il a fait faire à cet art, et par ses estampes précieuses qu'il a mérité sa grande réputation. Il a perfectionné les tailles de bois, et inventé la gravure en clair-obscur, ainsi que celle à l'eau forte. Son burin est net et facile. Dès son vivant on recherchait ses gravures, et elles tiennent encore à présent une place honorable dans les recueils des amateurs. Son œuvre, en comprenant les gravures en bois, est d'environ 450 pièces; mais si l'on y ajoutait les morceaux gravés d'après ses inventions, et les copies, il y en aurait plus de 1250.

Les connaissances d'Albert-Durer ne se bornaient point aux beaux-arts. Outre un *traité des proportions du corps humain*, il en a composé plusieurs autres sur la *géométrie*, la *perspective*, et *l'architecture civile et militaire*.

L.

ALBUQUERQUE.

BIBLIOTECA NACIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

N. pinx.t Landon. direx.t

# ALBUQUERQUE.

En voyant, en Europe, les Portugais esclaves de l'Angleterre, en voyant leurs compatriotes dégénérés répandus dans l'Inde, presque confondus dans le mépris général avec les dernières castes, qui pourrait croire que ce sont là les descendans de ces Portugais si fiers, si courageux, qui, dans le seizième siécle, donnèrent des loix à tout l'Orient, et firent, par leurs exploits, l'étonnement du monde entier? Ce fut surtout à Alfonse d'Albuquerque que cette nation fut redevable de sa grandeur à cette époque. Né vers le milieu du quinzième siécle, il descendait d'un fils naturel d'un des anciens rois de Portugal; il fut envoyé dans l'Inde, en 1504, par le roi Emmanuel, sous les ordres de Francisco d'Almeyda.

Albuquerque sentit la nécessité de s'assurer d'un bon port, facile à défendre, où les Portugais arrivant d'Europe pussent se remettre de leurs fatigues. Il jeta les yeux sur Goa: repoussé une première fois et obligé de se retirer, Almeyda ne lui ayant envoyé ni vivres ni secours, il ne se rebuta pas, attaqua la ville à l'improviste peu de mois après, s'en rendit maître, s'y fortifia, et fonda la métropole des établissemens portugais dans l'Inde.

Cependant les découvertes et les conquêtes de cette nation dans l'Orient excitaient l'inquiétude et

la jalousie des Vénitiens ; jusqu'alors ils avaient presque seuls répandu en Europe les productions de l'Inde, qu'ils tiraient principalement d'Alexandrie. Prévoyant la nouvelle direction que ces marchandises allaient prendre, et la perte prochaine de la branche la plus importante de leur commerce, ils mirent tout en œuvre pour soulever contre les Portugais, les Arabes et le soudan d'Egypte qu'un intérêt commun liait à leur cause. Ils envoyèrent à Alexandrie, et firent de là transporter à Suez, sur la mer Rouge, les matériaux nécessaires pour la construction d'une flotte puissante. Elle eut d'abord quelques succès, mais par la suite elle ne put résister à la valeur des Portugais et fut forcée de rentrer dans ses ports.

Albuquerque résolut d'attaquer le mal dans sa source et de détruire Suez, mais la navigation de la mer Rouge lui présenta tant d'obstacles et de dangers, que, malgré ses talens et sa fermeté, il ne put arriver au terme de son voyage. Contraint de revenir sur ses pas et de renoncer à son entreprise, le desir de se venger du Soudan lui inspira un projet d'un autre genre, et qui peut donner une idée de l'étendue de ses conceptions. Il voulut engager l'empereur d'Abyssinie à détourner le cours du Nil, et à ouvrir à ce fleuve un nouveau lit par lequel il se serait jeté dans la mer Rouge; ce qui aurait rendu l'Egypte presque partout inhabitable.

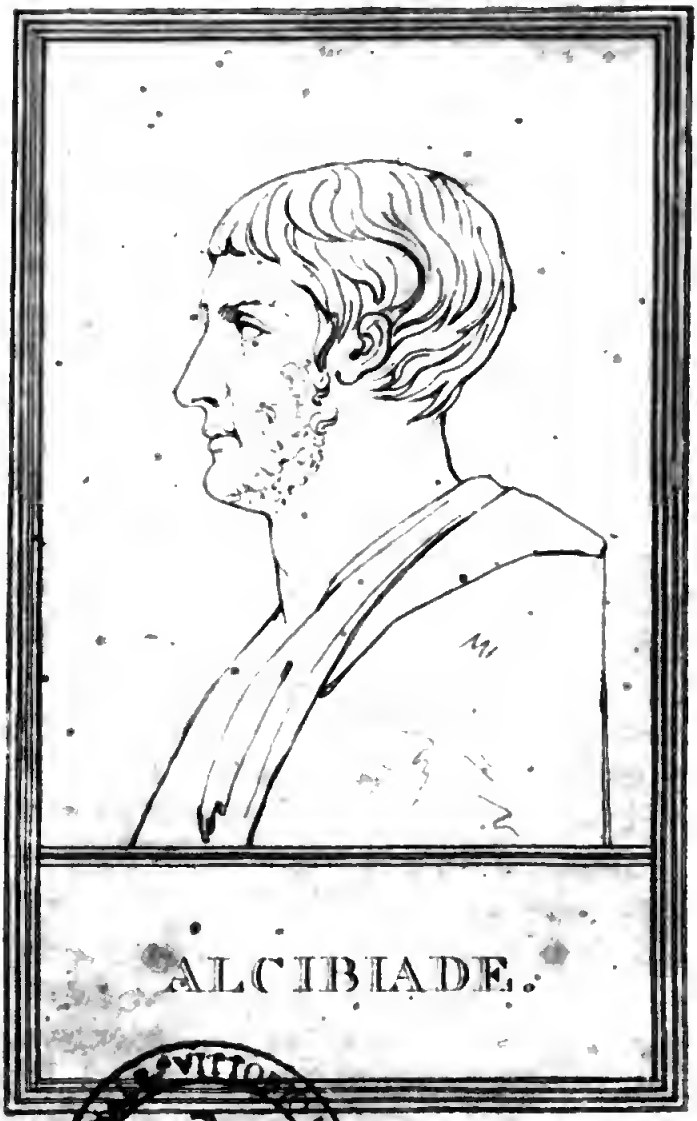
D'autres soins l'empêchèrent d'insister sur l'exécution de ce projet extraordinaire. Il avait formé

celui de se rendre maître de la navigation du Golfe Persique. Dans cette vue il attaqua l'île d'Ormus en 1507, la soumit et y bâtit un fort; mais le roi d'Ormus ayant repris les armes, Albuquerque, abandonné par une partie de sa flotte, fut forcé de se retirer. Almeyda avait été rappelé; Albuquerque, nommé vice-roi, reparut bientôt devant Ormus, força le roi à se déclarer vassal et tributaire du roi de Portugal, et à laisser construire dans son île une citadelle qui assurait l'empire des Portugais. Le roi de Perse lui envoya demander le tribut que lui payait auparavant le roi d'Ormus; Albuquerque fit apporter, devant l'envoyé des boulets, des sabres, des grenades: « Voilà, lui dit-il, la monnaye des tributs que « paye le roi de Portugal. »

En sûreté contre les orages qui auraient pu s'élever de l'Occident, Albuquerque songea à étendre la puissance des Portugais dans l'Orient de l'Asie. Il augmenta le nombre et la force des établissemens qu'Almeyda avait formés dans l'île de Ceylan. Ses vues principales se dirigeaient vers Malaca qui était alors le marché le plus considérable de l'Inde. Plusieurs Portugais, à l'instigation des Arabes, y avaient été massacrés, d'autres avaient été jetés dans les fers. Cette violence donnait un air de justice au projet qu'Albuquerque avait formé longtemps auparavant. Il s'avança sur le champ vers Malaca, où l'on était disposé à se défendre. C'était au commencement de 1511. Après

plusieurs combats meurtriers et opiniâtres, la place fut prise, et Albuquerque y fit construire une citadelle pour assurer sa conquête. Les rois de Siam et du Pégu envoyèrent féliciter le vainqueur. Maître de cette ville, il fit soumettre les Moluques par ses lieutenans, et prépara l'entrée des Portugais à la Chine. De retour à Goa, il acheva de soumettre le Malabar, s'occupa à réprimer la licence des soldats, à établir l'ordre et la discipline dans l'administration. Ses compatriotes, fiers de ses exploits, ne l'appelaient plus que le grand Albuquerque. Cependant ses ennemis étaient parvenus en Europe à assurer sa disgrace. Ils avaient persuadé à Emmanuel qu'il ne devait point souffrir que la renommée d'un sujet s'élevât au dessus de la sienne et qu'il portât le surnom de grand; ils lui firent entendre qu'Albuquerque aspirait même à la royauté. Emmanuel le rappela, en lui marquant, d'une manière non douteuse, son mécontentement; et le Héros, accablé par les chagrins, mourut en 1515, à bord du vaisseau qui devait le ramener en Europe.

La prévoyance, l'activité, la justice, le désintéressement furent les principales qualités d'Albuquerque. Tant qu'il vécut, les Portugais parurent dans l'Inde plus que des hommes, et ses vertus avaient fait une impression si profonde sur l'esprit des Indiens, que longtemps après sa mort ils allaient à son tombeau lui demander justice des vexations de ses successeurs. M.



ALCIBIADE.

Landon direx.t

NAPOLI

# ALCIBIADE.

Alcibiade, fils de Clinéas et de Dinomaque, naquit au milieu du cinquième siécle, avant l'ère chrétienne. Il comptait Ajax au nombre de ses aïeux, et ses richesses et sa beauté égalaient son illustre origine.

Il fut élevé dans la maison de Périclès, son tuteur. Socrate fut son maître : mais quelquefois l'élève échappait au Philosophe ; ce qui faisait dire à Cléanthes *que Socrate ne tenait le jeune enfant que par les oreilles.* Mille traits, cités d'après Plutarque, le montrent à découvert : *tu mords comme une femme : dis plutôt comme un lion*, reprit Alcibiade à un de ses camarades, dont il déchirait le bras, en luttant avec lui. Se présentant un jour à la porte de Périclès ; celui-ci lui fit dire qu'il ne pouvait le recevoir, étant occupé à chercher comment il rendrait ses comptes aux Athéniens. « Ne vaudrait-il pas mieux, dit Alcibiade en se retirant, « qu'il s'occupât à trouver les moyens de n'en « point rendre. »

Alcibiade fit ses premières armes dans la guerre de Potidée. Socrate, qui l'avait suivi, eut le bonheur de lui sauver la vie, et la générosité de lui faire accorder le prix de la valeur. Alcibiade en remporta trois autres aux jeux Olympiques. Ses grâces, son amabilité, ses débauches même aux-

quelles il savait donner des charmes, le rendirent bientôt l'idole d'Athènes; ce qui faisait dire au misanthrope Timon : *Courage, mon fils; continue de t'agrandir, je te devrai la perte des Athéniens.* La prédiction ne tarda pas à s'accomplir; l'éloquence d'Alcibiade fit résoudre la guerre contre la Sicile qui ralluma celle du Peloponèse; mais la veille du départ de la flotte, dont il avait été nommé commandant avec Nicias, et Lamachus qu'on lui adjoignait pour modérer sa vivacité, les statues de Mercure se trouvèrent mutilées et renversées. On l'accusa de ce sacrilége. Son irreligion donnait assez de prise sur lui. Cependant il veut être jugé; mais ses ennemis, plus adroits, l'obligent de partir chargé de cette accusation. Arrivé en Sicile, à peine a-t-il pris Catane, qu'ils la renouvellent et font partir d'Athènes la galère qui doit le ramener. Ayant pris la fuite, Alcibiade est condamné à mort; ses biens sont vendus, et les prêtres obligés de le maudire. *Je ferai bien voir que je suis encore en vie,* s'écria-t-il en apprenant ces nouvelles. Et, sur le champ, il va offrir ses services à Sparte, lui fait envoyer Gylippe au secours de Syracuse, et gagne en sa faveur la plupart des villes de l'Ionie. L'envie l'emporta sur la reconnaissance; Agis dont il avait séduit la femme, et les généraux de Lacédémone, se réunirent pour le perdre. Alcibiade prévint leur dessein, se retira chez Tissapherne, dont il gagna bientôt l'amitié, et négocia, dans le

même temps son rappel ; il l'obtint par les soins de Trasybule et de Téramène qui partagèrent avec lui le commandement de l'armée. Il se couvrit de gloire dans cette campagne, contre les Spartiates qui furent forcés à demander la paix, et il mérita d'être reçu avec enthousiasme par ces mêmes Athéniens qui l'avaient condamné à mort. Plutarque rapporte qu'on lui offrit alors la royauté, et qu'il refusa. Ses ennemis et les gens de bien, redoutant son ambition, exaltèrent ses talens et voulurent le rendre victime de sa propre réputation. Il partit général de la flotte. Les espérances étaient brillantes ; quelle fut la surprise, lorsqu'on apprit qu'il avait échoué devant Cénée, et qu'Antiochus, son lieutenant, avait été battu par les Lacédémoniens ! A cette nouvelle les haines se réveillent, et le peuple, excité par ses ennemis, le destitue du commandement. Alors se bannissant lui-même de sa patrie, il erra quelque temps en Thrace. Après la bataille d'Ægos Potamos, voyant Athènes sous le joug de Lacédémone, il se retira auprès de Pharnabaze, Satrape persan; sa facilité à prendre les mœurs des hommes avec lesquels il se trouvait, l'en fit bientôt aimer. Dans son asile il pensait encore aux moyens de secourir son ingrate patrie; lorsque Lysandre, roi de Sparte, ayant prié le Satrape de le délivrer d'un génie aussi dangereux, celui-ci eut la lâcheté de condescendre à cette demande, et envoya des émissaires pour assassiner Alcibiade. Les barbares,

n'osant l'attaquer, mettent le feu à sa maison : l'épée à la main il s'élance à travers les flammes, et ne succombe que sous la quantité de traits que les meurtriers lui lancent en fuyant. Timandre, sa maîtresse, qu'on dit mère de la fameuse Laïs, recueillit son corps, et lui rendit les derniers devoirs. Telle fut la fin de cet homme extraordinaire qui périt dans sa quarantième année, dit le savant Auteur du Voyage d'Anacharsis. Sa mort est une tache éternelle pour Lacédémone.

Alcibiade, né avec tous les talens, obtint tous les succès. Mais ses grâces et son amabilité ne lui servirent qu'à ruiner l'édifice des mœurs, déjà fort ébranlé par Périclès. Il captiva tous les peuples, parce qu'il avait l'esprit de toutes les nations. Il étonna les Athéniens, par son luxe ; les Spartiates, par sa frugalité ; les Thraces, par son intempérance ; les Béotiens, par son goût pour les exercices du corps, et les Ioniens, par son amour pour la paresse et la volupté et par sa magnificence, qui surpassait celle des gouverneurs du grand roi. Ambitieux, il voulut placer Athènes au premier rang, avant de la mettre à ses pieds. Voilà le secret des guerres qu'il fit entreprendre. Il eût tout fait pour la gloire de son pays, s'il l'eût asservi. Athènes monarchie eût commandé à la Grèce, Athènes république devait succomber.

Ph. L. R.

ALDE.
St Aubin del.t
Landon direx.t

# ALDE.

Aldo Manuzio, chef de cette maison célèbre dans les fastes de l'imprimerie, naquit en 1446 ou 1447, à Bassano, petite ville située dans le duché de Sermonetta, assez près de Velletri et des Marais Pontins, et non à Rome comme l'ont crû quelques personnes. Manuzio vint au monde dans un temps où l'art typographique était encore au berceau, de sorte que cet art merveilleux et l'un des hommes qui ont le plus contribué à son perfectionnement, naquirent et se développèrent pendant les mêmes années.

Alde eut d'abord le malheur de tomber dans les mains d'un triste pédagogue, qui le fatigua inutilement en lui faisant apprendre la grammaire dans le *Doctrinale Alexandri de Villa Dei*, ouvrage inepte et obscur. Alde n'oublia point combien ce malheureux livre l'avait tourmenté; aussi l'un de ses premiers travaux littéraires fût la composition d'une grammaire latine, qu'il imprima d'abord en 1501 et qui a été plusieurs fois réimprimée depuis. Alde quitta ce maître ignare, et vint à Rome, où il se livra avec ardeur à l'étude des belles-lettres. En 1482, il abandonna Ferrare, serrée de près par l'armée vénitienne, et conçut avec le fameux Pic de la Mirandole, le projet de l'établissement d'une belle imprimerie. Venise lui parut le lieu convenable à son entreprise. Il s'y rendit en 1488,

un peu plutôt que ne le croit Orlandi, et débuta par le petit poëme de Musée grec et latin, sans date, mais indubitablement de 1494. Ses premiers essais n'annoncèrent pas tout son talent, on ne voyait point encore celui qui devait porter un jour l'art typographique à un si haut point de perfection. Le recueil des Traités de Grammaire de Théodorus, Appolonius et Herodianus fut beaucoup mieux imprimé; et depuis ce moment, chaque pas que fit Alde dans la carrière en fut un vers la perfection. De toutes ses entreprises, celle qui lui fait le plus d'honneur, est sans doute l'édition des Œuvres d'Aristote. Des difficultés sans nombre s'opposaient à l'impression de cet ouvrage; Alde les surmonta en conférant, réunissant et corrigeant les écrits du philosophe, non encore publiés en grec. Ce beau monument de l'art typographique, commencé en 1495 et terminé en 1498, fit alors regarder Alde Manuce comme le premier imprimeur, et comme un des savans les plus recommandables de son siècle.

Mais il lui était réservé de donner une nouvelle impulsion à l'imprimerie. Jusque-là on n'avait travaillé que pour les savans de profession : le format in-folio était le seul que l'on connût; Alde conçut l'idée de faire lire les auteurs de la bonne antiquité ailleurs que sur le pupitre. Il résolut de les publier in-8°. Pour y parvenir, il imagina d'abord un caractère dont on assure que l'écriture de Pétrarque lui donna la première idée, et qui

fut nommé *Aldino*. Ce caractère, moins beau sans doute, que les lettres rondes employées par Vindelin de Spire, Jenson etc., était bien supérieur au lourd gothique. En 1501 parut le *Virgile* imprimé de cette manière. Le prince des poètes latins fut bientôt suivi de tout ce que la littérature avait de meilleur, Démosthènes, Lucien, Dante, Horace, Pétrarque, Juvénal, Lucain, Homère, Sophocle, et les épîtres familières de Cicéron furent successivement publiés dans le même format. Cette grande entreprise fit plus pour la réputation que pour la fortune de son auteur. Mais Alde aimait la gloire, et il fut assez récompensé par tous les témoignages d'estime et d'admiration que lui prodigua le monde savant.

Alde était infatigable. Les travaux de l'imprimerie ne l'empêchèrent pas de se livrer à ceux de l'érudition. Il faut avouer, cependant, qu'il ne se montrait point aussi supérieur dans cette dernière partie que dans la première. On accusa ses éditions grecques de manquer de correction, et ce n'était pas toujours sans fondement qu'on leur faisait ce reproche. Alde n'a pas toujours été assez difficile sur le choix des leçons à adopter, et il n'a pas toujours porté dans leur examen une critique assez sévère. Son goût était pur, et son style ne manquait ni d'élégance, ni de naturel, ni de force : on peut s'en convaincre en parcourant les préfaces et les notes qu'il a jointes à ses éditions grecques et latines, et à sa traduction latine de la grammaire

grecque de Lascaris qui parut en 1494. Il préparait et promettait un travail sur Oppien et sur Virgile, lorsque la mort le surprit en 1516, à Venise, dans un âge très-avancé, laissant après lui un fils, Paul Manuce, qui soutint l'honneur de sa réputation, et qui fut remplacé lui-même par son fils Alde le jeune, digne en tout de son père et de son aïeul.

Ph. L. R.

ALDROVANDE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

*Wherwer del.t* *Tardon direx.t*

# ALDROVANDE.

Ulysse Aldrovande, professeur de Bologne, né vers 1525, mort en 1605, a été l'un des plus laborieux et des plus zélés naturalistes du seizième siècle. Il employa la plus grande partie de sa vie et consuma toute sa fortune pour rassembler les matériaux de son ouvrage; voyageant en différens pays de l'Europe, et employant à ses frais plusieurs peintres et graveurs. On croit assez généralement qu'il mourut aveugle dans l'hôpital de Bologne; mais on a contesté récemment cette dernière circonstance. Son cabinet d'histoire naturelle se conserve encore à l'Institut de Bologne, et le recueil des peintures qu'il s'était fait faire a été apporté, depuis la révolution, au Muséum d'histoire naturelle de Paris. L'ouvrage d'Aldrovande est en 14 volumes in-folio, enrichi de beaucoup de gravures en bois dont il n'a publié lui-même que quatre; savoir, trois de l'Histoire des Oiseaux, et un de celle des Insectes; les autres ont été complétés et imprimés après sa mort par différens auteurs. On ne peut considérer ce Livre que comme une énorme compilation sans goût et sans génie; encore le plan et la matière en sont-ils en grande partie empruntés de Gesner. Buffon dit avec raison qu'on le réduirait à la dixième partie, si on en ôtait toutes les inutilités et les choses

étrangères à son sujet. « A l'occasion de l'histoire « naturelle du coq ou du bœuf, ajoute ce grand « Naturaliste, Aldrovande vous raconte tout ce « qui a jamais été dit des coqs et des bœufs, tout « ce que les anciens en ont pensé, tout ce qu'on « a imaginé de leurs vertus, de leur caractère, de « leur courage, toutes les choses auxquelles on a « voulu les employer, tous les contes que les bonnes « femmes en ont faits, tous les miracles qu'on leur « a fait faire dans certaines religions, tous les su- « jets de superstitions qu'ils ont fournis, toutes « les comparaisons que les poètes en ont tirées, « tous les attributs que certains peuples leur ont « accordés, toutes les représentations qu'on en « fait dans les hiéroglyphes, dans les armoiries, « en un mot toutes les histoires et toutes les fables « dont on s'est jamais avisé au sujet des coqs ou des « bœufs. » Néanmoins cet ouvrage est encore nécessaire aux naturalistes à cause de quelques figures et de quelques détails qui ne se trouvent point ailleurs.

C. V.

ALEXANDRE.

Landon direx.t

NAPOLI

# ALEXANDRE LE GRAND.

Après les héros des temps fabuleux et d'Homère, Alexandre le Grand est en possession d'un culte d'admiration et presque d'enthousiasme contre lequel il y aurait bien quelques réclamations à faire, mais qui est consacré par le temps et l'habitude.

Il n'existe point d'histoire originale d'Alexandre, point de mémoires, ni de monumens historiques originaux. D'une masse de récits ou de traditions qui se modifient, et quelquefois se contredisent, d'un mélange d'adulations excessives, d'exagérations et d'aveux qui deviennent des accusations graves, se compose une sorte de labyrinthe dont il est assez difficile de trouver l'issue. Ceux qui voudraient la chercher doivent lire l'*Examen critique des Historiens d'Alexandre*, par M. de Sainte-Croix : c'est le seul livre réellement instructif sur le Héros macédonien. Il donne pour résultat qu'aucun des historiens de ce Conquérant ne mérite une entière confiance ; qu'il faut les rapprocher et les discuter tous, et finalement se contenter du vraisemblable. Voici les principaux faits auxquels on peut s'arrêter.

Philippe, père d'Alexandre, avait gouverné avec une grande habileté, et s'était rendu prépondé-

rant dans la Grèce, par la corruption, plus que par la force. En vain Démosthènes tonnait contre lui, et le désignait aux républiques grecques comme l'ennemi commun contre lequel il fallait se réunir; l'or de Philippe semait la division, achetait les suffrages; et quand la ligue d'Athènes, de Thèbes et des Achéens prit les armes, Philippe la vainquit à Chéronnée. C'est à cette bataille que commence à briller la gloire militaire d'Alexandre. Il était alors âgé de 18 ans, et commandait l'aile gauche avec laquelle il enfonça le bataillon sacré des Thébains. Deux ans après, Philippe ayant été assassiné dans une fête, à l'âge de 46 ans, Alexandre lui succéda au trône et au projet d'attaquer le roi de Perse. Philippe s'était fait nommer, malgré beaucoup d'opposition, généralissime de la Grèce, sous prétexte de la venger des anciennes attaques de Xercès et de Darius. Alexandre brigua le même titre, avec le même prétexte, et l'obtint; mais ce qui motive le reproche d'avoir voulu être le maître, plutôt que le vengeur de la Grèce, c'est qu'au premier mouvement que les Thébains firent vers le recouvrement de leur indépendance, Alexandre fit saccager et raser leur ville, que les habitans furent abandonnés au glaive du soldat, pendant un jour entier, et que ceux qui échappèrent au massacre furent vendus comme esclaves. Le roi de Macédoine voulait

inspirer par cet exemple assez de terreur aux Grecs, pour qu'ils ne fussent pas tentés de secouer le joug pendant son expédition d'Asie. Il avait ordonné d'épargner la maison de Pindare dans le sac de Thèbes, et elle fut respectée. On a beaucoup exalté cet hommage rendu au génie, et l'on n'a pas insisté en proportion sur le sort de Thèbes et des Thébains; cependant le desir d'être chanté par Pindare aurait pu déterminer Alexandre, autant que la magnanimité. On sait qu'il s'avouait ambitieux de la louange des Grecs.

Alexandre partit bientôt après la ruine de Thèbes pour l'Asie, avec 30,000 hommes d'infanterie, 4,500 de cavalerie, des provisions pour un mois, et environ 60 talents (moins de 400,000 francs). On a demandé ce qu'il serait devenu, ainsi que son armée, si Darius, au lieu d'accepter des batailles, l'avait laissé s'avancer, et, choisissant les positions avantageuses, fût tombé sur lui, à propos, avec ses troupes innombrables? Le héros serait, ajoute-t-on, signalé dans les annales du monde, comme un fou, et il aurait probablement perdu ses propres états. A cette hypothèse, l'histoire répond par le succès et montre Alexandre grand homme de guerre, soldat et général à la fois, dirigeant sa fortune avec habileté, dans une sphère d'ambition sans bornes.

Le caractère d'Alexandre n'étant pas le même

à tous les degrés de sa fortune, il faut le peindre à diverses époques. Son père lui avait préparé une grande puissance, et lui avait donné Aristote pour précepteur : la nature, non moins libérale, l'avait doué de qualités brillantes. L'ardeur de son esprit embrassa d'abord tout ce qui annonce des sentimens nobles et généreux : il parut aimer les arts, les lettres, les sciences, et honorer ceux qui les cultivent.

Revenons au Conquérant : 20 jours après son départ de Macédoine, il traversa l'Hellespont. Il força le passage du Granique que les Perses lui disputèrent avec 100,000 hommes, selon l'un de ses historiens ; avec 600,000 selon un autre ; avec 40,000 selon Arrien ; car c'est ainsi qu'ils diffèrent souvent entre eux. Après ce premier succès, l'Asie mineure se soumit : après la bataille d'Issus, où la famille de Darius fut faite prisonnière, Alexandre prit le titre de roi de l'Asie : après la bataille d'Arbelle, où Darius avait, dit-on, un million de combattans, l'empire des Perses fut détruit. Les historiens exagèrent toujours le nombre des morts, du côté des Perses : à cette dernière bataille, ils varient depuis 300,000 jusqu'à 40,000. Du côté des Macédoniens, on ne leur compte, à chaque action, que quelques morts ; et cependant Alexandre court toujours les plus grands dangers. Mais il faut bien se contenter de ce que

disent les historiens ; ou plutôt il faut ne les en croire que pour la masse des faits.

Depuis la victoire d'Arbelle, Alexandre paraît tout autre : dans la conquête de la Perse, il peut servir de modèle aux conquérans ambitieux ; mais depuis la mort de Darius, dans son expédition de l'Inde, c'est un homme que la fortune a enivré et dont l'ivresse va jusqu'au délire, jusqu'à la fureur. Ce n'est pas qu'il n'eût donné déjà des preuves d'une grande violence de caractère et de cruauté, surtout à la prise de Tyr et de Gaza. La première de ces villes l'avait arrêté sept mois, et le siége en avait été meurtrier. L'ayant prise enfin, 13,000 Tyriens, selon Diodore de Sicile, 15,000 selon Quinte-Curce, 30,000 selon Arrien, furent passés au fil de l'épée et les autres faits captifs. Les soldats étant fatigués de tuer, Alexandre fit mettre en croix, sur le bord du rivage, le reste de la jeunesse, au nombre de 2,000 individus.

La ville de Gaza lui résista vigoureusement encore malgré cet exemple : il ne put s'en rendre maître qu'après un long siége pendant lequel il fut blessé. Les habitans furent traités à peu près comme ceux de Tyr ; le gouverneur, Bétis, qui n'avait fait que son devoir, en défendant une place confiée à sa fidélité, fut attaché vivant, par les talons, au char d'Alexandre et traîné par le vainqueur sous les murs de la ville, en imitation d'Achille qui avait traité ainsi le cadavre d'Hector.

L'Egypte s'étant soumise, le séjour d'Alexandre n'y fut remarquable que par deux faits bien dissemblables pour sa gloire, la fondation de la ville d'Alexandrie et son voyage au temple de Jupiter Ammon. Etonné de la puissance que le commerce avait donnée à la ville de Tyr qui, avec ses seuls moyens, lui avait résisté si longtemps, il conçut la belle et vaste idée de créer une ville qui fut le centre du commerce du monde, et il nomma Alexandrie cette cité célèbre. On l'a loué et admiré justement pour la conception et l'exécution de ce grand projet.

Son voyage au temple de Jupiter Aoumon avait pour motif de se faire déclarer fils de Jupiter, et invincible, par l'oracle le plus accrédité qu'il y eût alors. L'adulation n'a pas pu faire prendre le change sur cet excès de vanité. L'on a bien dit qu'il avait besoin d'inspirer une confiance illimitée à son armée, avant l'expédition de l'Inde. Mais il est avéré que l'armée, loin de voir cette prétention avec plaisir, en fut mécontente. Il eut beau faire, les Macédoniens ne voulurent point se prosterner et lui rendre les honneurs divins. Résolu pourtant d'être fils de Jupiter, il se vengea de ceux qu'il avait consultés et qui avaient été d'opinion contraire à sa divinité: plusieurs perdirent la vie pour ne s'être pas montrés assez complaisans sur ce point, entre autres le général Philotas, l'un de ses familiers, supplicié

comme conspirateur, et dont le crime réel paraît avoir été de lui écrire *qu'il le félicitait de ce que l'oracle l'avait mis au rang des Dieux, mais qu'il plaignait les hommes obligés de passer leur vie sous un prince qui se croit au dessus de la nature humaine.*

Les Lacédémoniens tinrent un milieu plus sage : Alexandre voulait que tous les peuples de la Grèce reconnussent sa divinité, ce que pourtant il n'obtint pas : les Lacédémoniens rendirent ce décret : *Puisqu'Alexandre veut être Dieu, qu'il soit Dieu.*

L'on est donc fondé à croire qu'Alexandre arriva au degré de prospérité où la raison s'aliéne, car il paraît que l'excès de la bonne et de la mauvaise fortune ont ce résultat commun. Mais dans ce délire les qualités de son cœur s'aliénèrent aussi : il fut atroce et perfide : après avoir fait périr Philotas, Alexandre envoya assassiner son vieux père, Parménion, le plus consommé de ses généraux, universellement estimé, distingué également dans les conseils et à la guerre. On ne voit d'autre prétexte à ce meurtre, lâchement exécuté, que la crainte du ressentiment que Parménion aurait pu conserver de la mort de son fils, condamné sur la délation d'une courtisane.

Le nouveau Dieu tua de sa main divine Clitus, le fils de sa nourrice, l'ami de son enfance. A la

vérité ce fut dans l'ivresse, et il en témoigna des regrets dont on a essayé encore de couvrir ce crime, quoiqu'avec plus de raison que d'enthousiasme, on pût attribuer une partie de son repentir à l'humiliation qui résultait de la publicité de ces excès, et au mécontentement qu'en montrait l'armée, où tous murmuraient hautement, après la mort de Philotas et de Parménion : un pareil sort, disaient-ils, les attendait. *Fremere itaque omnes universis castris cœpere, innoxii senis, filiique casum miserantes;.... Se quoque non debere melius sperare.* JUSTIN.

La mort de Callisthènes, élève et même parent d'Aristote, offre des détails plus révoltans encore. Enfin les plus vils délateurs furent écoutés; au sortir d'une orgie, ses compagnons de débauche obtenaient la mort de ceux qu'ils haïssaient. Depuis le meurtre de Clitus, Alexandre poignarda encore plusieurs autres personnes. Nous n'insisterons pas sur le supplice d'un prince indien et de plusieurs Bracmannes, pour avoir excité leurs compatriotes à défendre le pays, ni sur des dévastations qui sont communes à toutes les guerres; cependant il est digne d'observation qu'après avoir accordé la paix à une ville indienne, il revint tout-à-coup sur ses pas, et en fit massacrer tous les habitans.

Depuis qu'il fut Dieu, il se montra moins tempé-

rant encore que clément. 360 courtisanes étaient à sa suite, et, pour satisfaire la fantaisie d'une d'elles, il mit le feu au palais de Persépolis, dans une délire bachique.

Il est vrai qu'Alexandre était ivre encore, cette fois. Mais en laissant à cette excuse toute la valeur qui peut convenir aux admirateurs du Héros, nous observerons qu'il se trouvait souvent dans cet état, si l'on en croit ses historiens, et surtout les deux qui étaient auprès de sa personne pour écrire, jour par jour, ce qu'il faisait. « Après avoir passé, « disent-ils, le cinquième jour de *Dius* à boire chez « Eumène, Alexandre dormit le 6 pour cuver son « vin, et ne donna, dans toute la journée, d'autre « signe de vie que de se lever et de communiquer « à ses généraux le projet qu'il avait de partir le « lendemain à la pointe du jour. Il dîna le 7 chez « Perdiccas où, s'étant enivré, il dormit toute la « journée du 8. Il s'enivra de nouveau le 15, et « passa le jour suivant à se reposer. Enfin, le « 27, il soupa chez Bagoas dont la maison était « à dix stades du palais, et dormit le 28. »

Voilà, ce semble, beaucoup de taches à couvrir, pour qu'Alexandre soit entièrement digne de l'admiration transmise à la postérité. L'on pourrait, en rassemblant des traits épars dans sa vie, et surtout dans les premières époques, composer un portrait tout différent; on prendrait, par exemple,

les goûts généreux et nobles de sa jeunesse, l'amour de la gloire, des signes de modération dans les plaisirs, et d'amitié expansive : il avait répondu une fois à un délateur, en se fermant l'oreille opposée, pour la réserver, disait-il, intacte à l'accusé. La confiance de boire la potion du médecin que son premier favori venait d'accuser d'être gagné pour l'empoisonner, est d'un grand caractère : ce trait est célèbre, ainsi que sa générosité envers la famille de Darius et envers Porus. Son courage, sa constance, son activité, sa présence d'esprit, sa perspicacité, son audace et ses talens militaires sont aussi d'un homme supérieur : d'où il résulte que si Philippe lui avait préparé une grande destinée, la nature lui avait donné tous les moyens de la remplir. Il resterait à mettre dans la balance les traits brillans et les actions coupables ; à juger lesquels dominent, lesquels ont été les plus habituels, et quels sont ceux que les historiens ont racontés avec plus de fidélité. Si les intentions vertueuses, désintéressées d'ambition personnelle, si la masse du bien public opéré, si la sagesse, plus que l'audace des entreprises, font la seule gloire réelle des souverains, celle d'Alexandre paraîtrait exagérée de beaucoup, et l'admiration aurait porté sur des traits brillans, isolés, cueillis dans sa vie, comme l'on choisit des fleurs. C'est ainsi

qu'on peut flatter, mais non pas qu'on doit juger les rois.

L'armée d'Alexandre, toujours mécontente, depuis qu'il eut changé de mœurs et de caractère, se fatigua de vaincre et de vivre loin de la Grèce pour satisfaire l'ambition de son chef; elle se mutina plusieurs fois. Alexandre montra encore un courage supérieur à ce genre de danger, plus redoutable pour sa gloire que les batailles; mais il fallut pourtant céder, renoncer à pénétrer jusqu'au Gange et ramener son armée. Il reparaissait déja devant Babylone, plein de projets nouveaux qui embrassaient le monde. Les commandans qu'il y avait établis et qui s'étaient conduits probablement comme s'il ne devait jamais revenir de l'Inde, redoutant de rendre compte de leur gestion, s'entendirent avec les prêtres, qui de leur côté, craignaient pour les riches propriétés attachées à leurs temples; les seconds lurent dans les entrailles des victimes qu'Alexandre mourrait, s'il entrait une seconde fois dans Babylone. Cessant de se ressembler, il s'arrête à la vue de la ville, il hésite; il y entre enfin, et se repent aussitôt; puis s'abandonnant à la terreur de la prédiction, son palais se remplit de prêtres et de devins qui font des sacrifices et prophétisent. Lui qui avait fait l'esprit fort, implore en tremblant toutes les

Divinités d'Asie et d'Europe. « Le 17 du mois « *Dæsius*, il assista à un repas chez Medius; « s'étant ensuite baigné, il soupa et but fort « avant dans la nuit. » Le lendemain, la fièvre le prit et augmenta pendant onze jours, après lesquels il mourut, prévoyant que ses généraux allaient déchirer son empire et s'en disputer les lambeaux sanglans, ce qui arriva en effet.

Ainsi finit, vers l'âge de 32 ans, d'une manière qui contraste étrangement avec tant de puissance, tant de fracas, tant d'illusions, et surtout avec sa divinité, Alexandre, fils de Philippe de Macédoine. Aucune de ses volontés ne fut exécutée après lui, pas même celle relative à sa sépulture. Il se passa plusieurs jours, sans qu'on s'en occupât. Les Perses conquis et qui l'avaient vu et admiré avant que sa fortune l'eût dépravé, le regrettèrent. Les Macédoniens qui étaient passés d'un état meilleur à un pire, qui sentaient tout le poids de sa dureté et de son ambition, furent bien aises d'en être débarrassés. Dans la scission de ses états, celui de ses généraux qui commandait en Grèce (Antipater), s'empara du royaume de Macédoine et fit mourir tous les parens d'Alexandre jusqu'aux degrés les plus éloignés, pour n'avoir point à craindre d'héritiers légitimes du trône.

Nos lecteurs ont maintenant assez de faits pour se décider entre l'admiration irréfléchie ou un

jugement plus sévère. Montesquieu a pris le premier parti, quoiqu'il lui appartînt plus qu'à personne de juger d'après les faits et les résultats, plutôt que de s'enthousiasmer sur quelques traits saillans. Les motifs qu'il allégue seraient d'ailleurs facilement combattus. Quoique poète, Boileau semblerait plus judicieux sur ce point: dans le style familier de l'épigramme, il dit qu'Alexandre,

Maître du monde entier, s'y trouvait trop serré.
L'enragé qu'il était! Né roi d'une province,
Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince,
S'en alla follement, et pensant être Dieu,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu,
Et traînant avec lui les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplir toute la terre.

En considérant qu'à chaque combat, et à mesure qu'il avançait, Alexandre exposait toute sa destinée, on pourrait être aussi de l'avis de M. de Nivernois qui a dit: « C'est pourtant toujours « un héros de roman qui ne se tire d'affaire qu'à « force d'héroïsme. »

Alexandre mit 12 années à ses conquêtes. La ruine de Thèbes en Béotie est de l'an 335 avant J. C.; le passage du Granique est de l'an 334; la bataille d'Issus de l'an 333; la prise de Tyr, la fondation d'Alexandrie, le voyage au temple de Jupiter Ammon, de l'an 332; la bataille d'Ar-

belle de l'an 331. Il prit le titre de roi de l'Asie l'an 330 ; le supplice de Philotas et l'assassinat de Parménion sont de 329; le meurtre de Clitus, la condamnation de Callisthènes, de 328 ; le passage de l'Indus et la défaite de Porus, de 327 ; la sédition de l'armée, le renvoi des vétérans, le retour à Babylone, de 325; la mort d'Alexandre est de 324 avant l'ère chrétienne.

J.

ALEXANDRE SEVERE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

*Landon direx.t*

# ALEXANDRE SÉVÈRE.

L'ambitieuse Mæsa était parvenue à élever Héliogabale son petit-fils à l'empire, mais elle jugea bientôt que les infamies de ce jeune insensé ne tarderaient pas à amener sa perte. Elle lui persuada d'adopter Alexien son cousin germain dont elle était aussi l'aïeule, et qui prit alors le nom d'Alexandre Sévère.

Héliogabale espéra d'abord faire de ce prince, qui n'avait pas encore 13 ans, le compagnon de ses débauches. Mæsa, et Mammea, mère d'Alexandre, déconcertèrent ses projets par leur vigilance. Furieux, le monstre voulut le faire périr ; il rencontra les mêmes obstacles. De nouvelles tentatives n'aboutirent qu'à faire soulever les troupes. Héliogabale et sa mère furent massacrés, et Alexandre fut proclamé empereur, et reconnu par le Sénat à l'âge de 13 ans et demi.

Mæsa et Mammea régnèrent d'abord sous son nom. La première mourut peu de temps après ; et lorsque par la suite Alexandre prit en main les rênes de l'empire, sa mère conserva un si grand pouvoir, il lui montra toujours tant de respect et de déférence, que ses détracteurs lui en ont fait un crime.

A l'avénement d'Alexandre à l'empire, seize

Une d'entre elles s'étant révoltée ; et les soldats continuant, malgré les discours d'Alexandre, à faire entendre des cris séditieux : « Bourgeois, « leur dit-il, retirez-vous, et quittez les armes. » Toute la légion, frappée d'étonnement, déposa sur le champ ses armes et l'habit militaire, et se retira en silence : il la rétablit par la suite, et cette légion se signala plus qu'aucune autre dans la guerre contre les Perses, et témoigna le regret le plus vif de la mort d'Alexandre.

Vainqueur d'Artaxerces, il avait fait à Rome une entrée triomphante, lorsqu'on apprit que les Germains menaçaient les frontières. Alexandre partit, et à son approche, ils se retirèrent. Il chercha à rétablir la discipline parmi les légions de la Gaule ; sa sévérité excita leur mécontentement. Maximin, goth de nation, qu'il avait élevé aux premiers grades pour sa bravoure, profitant des dispositions des soldats, fit assassiner Alexandre et sa mère, l'an 235. Ce prince n'avait pas 27 ans et en avait régné 13. Il aimait les savans et les lettres, et consacrait ses loisirs à la lecture des meilleurs ouvrages. Il a embelli Rome de plusieurs monumens.

Trajan, Antonin, et Marc-Aurèle, disent les auteurs de la grande Histoire Universelle, firent peut-être de plus grandes choses, mais l'équité veut qu'on observe qu'ils étaient plus âgés en montant sur le trône impérial que ne l'était Alexandre lorsqu'il en descendit.

M.

ALEXANDRE VI.

M... del.t

London direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

# ALEXANDRE VI.

Rodrigue Borgia fut un de ces êtres qui semblent nés pour déshonorer, non-seulement l'état qu'ils embrassent, mais même l'espèce humaine. Né à Valence, en Espagne, issu de la famille des Lenzoli par son père, et de celle des Borgia par sa mère, il s'avança dans la carrière ecclésiastique par la faveur du pape Calixte III, son oncle maternel, fut fait cardinal en 1455, puis archevêque de Valence et vice-chancelier. Légat à la cour de Madrid sous le pontificat de Sixte IV, il se distingua dans cette cour, presqu'autant par ses déréglemens que par sa souplesse et sa fine politique. Le pape Innocent VIII étant venu à mourir, en 1492, il acheta, dit-on, la tiare, en corrompant avec de l'or une partie des cardinaux du conclave.

Parvenu au pontificat sous le nom d'Alexandre VI, il traversa Charles VIII dans son expédition du royaume de Naples, après l'y avoir engagé lui-même. Il se vit bientôt obligé cependant, par la défection des cardinaux dont il était justement détesté, de recevoir ce prince, non-seulement dans la ville de Rome, mais même dans le Château Saint-Ange; de lui accorder l'investiture du royaume de Naples, et cinq ou six des meilleures places de l'Etat ecclésiastique,

pour assurer la marche de l'armée française. Pendant son expédition, Charles le contraignit encore de lui remettre entre les mains Zizim, frère de Bajazet, espérant, au moyen de ce prince, opérer une révolution dans l'Empire ottoman. Mais Alexandre, contrarié par de si vastes projets, fit empoisonner le jeune Sultan, avant de le livrer aux Français.

Les Vénitiens, jaloux des progrès de l'armée française, dont ils craignaient les suites pour la liberté de l'Italie, formèrent une ligue formidable à la tête de laquelle se mit Alexandre VI; on l'accuse même d'avoir envoyé un nonce à Bajazet pour implorer son secours contre le fils aîné de l'Eglise. Cette ligue contraignit Charles VIII à repasser les Alpes.

Louis XII, parvenu au trône, desirant se rendre le pape favorable, afin d'obtenir son divorce avec la fille de Louis XI, et de faciliter la conquête du Milanais qu'il méditait, le rechercha avec beaucoup de soin, et combla de ses bienfaits César Borgia, l'un de ses fils naturels. Mais si l'astucieux Pontife favorisa le premier de ses projets, il contraria le second de tout son pouvoir, et fut en partie cause, ainsi que César Borgia, des disgraces qu'éprouvèrent les Français en Italie.

Joignant l'hypocrisie à tous ses autres vices, Alexandre VI voulut profiter du renouvellement

du siécle et de l'ignorance des peuples, pour obtenir, à la faveur du jubilé universel, des sommes considérables qu'il destinait à assouvir la cupidité de sa famille; en conséquence, il supposa le dessein de se mettre à la tête d'une armée chrétienne pour faire la guerre aux Turcs; mais il survécut peu à ce projet, étant mort le 18 août 1503, empoisonné, dit-on, par un breuvage qu'il prit par mégarde, et que son fils César Borgia avait préparé pour le cardinal Cornetto et quelques autres cardinaux fort opulens, des biens desquels il voulait hériter.

Quoique Voltaire ait voulu contredire cette accusation, d'après l'autorité d'un journal de la maladie du pape, mort, dit-il, d'une fièvre double-tierce; pour peu qu'on réfléchisse sur la puissance des neveux d'Alexandre VI, à l'époque de la mort de ce Pontife, on sentira le peu de confiance que doit mériter une semblable pièce.

D'ailleurs, si les auteurs tant ecclésiastiques que séculiers ne sont pas d'accord sur quelques-uns des forfaits imputés à Borgia, ils conviennent tous, qu'il fut un monstre; que les meurtres, les empoisonnemens, l'inceste, la simonie et le parjure furent ses crimes favoris. L'histoire l'accuse d'avoir été l'amant de sa propre fille, qu'il enleva successivement à deux maris, pour l'unir à un troisième qu'il fit assassiner ensuite, ne pouvant la lui ravir aussi facilement qu'aux autres.

Alexandre VI rétablit et augmenta le pouvoir temporel des papes, qui commençait depuis longtemps à s'affaiblir, tant dans Rome, que dans toute la chrétienté; ainsi ses crimes, comme l'a dit un Ecrivain, tournèrent au profit de l'Eglise. Doué d'une politique assez profonde, il aurait pu en imposer encore davantage aux autres souverains de l'Europe, si son caractère atroce, qui fut parfaitement connu, leur eût permis de prendre quelque confiance dans ses paroles, ou dans ses promesses.

N. P.

ALEXIS COMMÈNE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Landon direx.t

# ALEXIS COMNÈNE.

Alexis Comnène, fils de Jean Comnène et d'Anne Dalassène, naquit à Constantinople en 1048. Il fut honoré du titre de César par Nicephore Botoniate, contre lequel il se souleva peu de temps après. Alexis avait par sa naissance les droits les plus légitimes à l'empire. On prétend que les ministres de Nicephore formèrent le projet de le surprendre et de lui crever les yeux. Alexis les prévint. Il alla joindre les troupes de Thrace, se fit proclamer empereur, marcha droit à Constantinople, prit cette ville d'assaut le 11 avril 1081, et fut couronné par le patriarche Cosme, le 19 du même mois, avec l'applaudissement général du sénat, de l'armée et du peuple.

Le trône sur lequel Alexis venait de monter n'était point un trône exempt d'alarmes. Les Turcs menaçaient les provinces orientales de l'empire. Robert Guiscard, duc de la Pouille, sous prétexte de rétablir Michel Ducas sur le trône, armait à l'occident, et s'apprêtait à envahir des frontières dépourvues de troupes. L'intérieur de l'empire était dans un état déplorable; trois cents soldats formaient la garnison de Constantinople, et les finances impériales épuisées ne permettaient ni de relever des forteresses en ruines, ni d'entretenir une armée nombreuse telle que les circonstances l'exigeaient.

Le génie de l'empereur pourvut à tout. Il suscita des ennemis à ses ennemis. Il rétablit la discipline parmi ses troupes, leur inspira de la confiance en paraissant en avoir beaucoup dans leur courage, et se mettant à leur tête, il commença d'abord par repousser les Turcs, et les obligea à demander la paix. Il vint ensuite faire tête à un ennemi plus formidable, et contre lequel il ne fut pas d'abord aussi heureux. Battu en voulant secourir Durrazo, que Robert avait assiégée, il perdit cette ville; mais la fortune lui fut plus favorable en combattant Bohémond, fils de Robert. Il le vainquit deux ans après, et le contraignit de se réfugier vers son père. A peine Alexis avait-il terminé cette guerre, qu'il tourna ses armes contre les Scythes et les Turcs, nations aussi aguerries que féroces. Il défit les premiers dans une bataille générale, et leur tua ou prit toute leur armée. Les seconds résistaient mieux à ses armes. Ils furent vaincus cependant, et Alexis se disposait à leur faire une guerre plus vigoureuse, et à reculer les bornes de l'empire, lorsqu'il apprit que tous les princes de l'occident se préparaient à fondre sur l'Asie, et qu'une de leurs armées s'avançait déja vers Constantinople. A cette nouvelle, la prudence lui ordonna de rappeler ses troupes auprès de sa capitale, et la politique lui fit un devoir de laisser passer une armée dont il eut été dangereux pour lui de contrarier les projets. On sait que le rendez-vous des croisés était à Constantinople. Ces enthousiastes, conduits par un moine fanatique, et que des prêtres

qui se disaient inspirés avaient engagés à abandonner leurs familles et à se dépouiller de leurs biens pour aller dans des climats brûlans égorger des hommes qui leur étaient inconnus, se mirent a ravager les provinces d'Alexis. L'empereur eut besoin de toute sa modération pour souffrir sans éclater les outrages qu'ils firent à ses sujets. Il fut insulté lui-même jusque sur son trône par un seigneur français qui eut l'insolence de s'asseoir à côté de lui dans le temps qu'il donnait audience. Ce prince dissimula cet affront; des mesures adroites le délivrèrent à la fin de ces hôtes dangereux, qu'il fit passer en Asie les uns après les autres. Bohémond, qu'il redoutait le plus, fut celui qu'il traita avec le plus de magnificence. Il le combla de présens, et parvint à l'engager à lui prêter hommage pour les terres qu'il conquérerait. Alexis, dans la suite, se vit entraîné dans différentes guerres contre ceux des princes croisés qui avaient formé des principautés dans l'orient, ces princes refusant de lui rendre hommage, ou empiétant sur ses provinces. Les musulmans exercèrent de nouveau sa valeur pendant les dernières années de sa vie; il gagna sur eux des batailles mémorables, et en leur accordant la paix, il leur fit rendre toutes les places dont ils s'étaient emparés depuis la captivité de Romain Diogène.

Ce fut à la suite de ces triomphes que ce grand prince termina ses jours dans la ville impériale, le 15 août 1118, à l'âge de soixante-dix ans, après avoir

occupé glorieusement le trône pendant trente-sept ans et quelques mois.

Alexis, qu'il ne faut juger ni d'après les historiens des croisades, qui l'ont décrié, ni d'après sa fille Anne Comnène, qui a fait plutôt le panegyrique que l'histoire de son père, fut un prince chez lequel les vertus surpassèrent de beaucoup les défauts. A vingt ans il remporta des victoires et sauva l'empire. Il ne démentit point pendant le cours de son règne la réputation qu'il s'était acquise; il gouverna avec sagesse, diminua les impôts, favorisa les arts, encouragea les savans, aima la religion, détesta la superstition, le fanatisme, et, par son courage, rétablit l'empire dans son ancienne splendeur.

De L.

ALFRED.

Vertue del.t. London direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

# ALFRED LE GRAND.

Alfred, né en 849, était le cinquième fils d'Ethelwolf, roi d'Angleterre. Abandonné à lui-même, à 12 ans encore il ne savait rien, et ne dut le développement de son génie qu'à la lecture qu'il entendit faire de quelques poètes saxons. De ce moment, il sentit le besoin de s'instruire, étudia le latin, et, parmi les auteurs qu'il se procura, il ne conserva que ceux dans lesquels il pouvait puiser des leçons de sagesse et d'héroïsme.

Trop modeste pour aspirer à la couronne, il s'occupait uniquement de l'étude, quand son frère Ethelred mourut : ce monarque laissait des enfans qui avaient des droits au trône, mais la voix publique y appela le jeune Alfred ; et, forcé d'y monter en 871 ou 872, à l'âge de 22 ans, il répondit à toutes les espérances qu'on en avait conçues.

A peine y était-il parvenu que son royaume fut désolé par les Danois qui, tour-à-tour, soumis et parjures, ne déposaient les armes que pour avoir le temps de rassembler de nouvelles forces. En 875, leurs armées triomphèrent de celles d'Alfred qui, dénué de tout, et déguisé en paysan pour échapper aux recherches de l'ennemi, fut trop heureux d'entrer en qualité de valet chez un berger dont la femme dure et avare le condamna aux travaux les plus pénibles.

Fatigué de cette existence, Alfred erra dans le comté de Sommerset où, peu-à-peu, il retrouva quelques-uns de ses partisans à l'aide desquels il éleva, dans le fond d'un marais inaccessible, une espèce de fort dont il ne sortait, de temps en temps, que pour fondre inopinément sur les Barbares à qui, sans en être connu, il arrachait les vivres qui lui étaient nécessaires.

Vers 880, informé qu'un seigneur venait de les battre en plaine, il partit, à l'instant même, pénétra dans leur camp sous les habits d'un joueur de harpe; les amusa, observa leur négligence, leur aveugle sécurité, et les quitta presque sûr de les vaincre. En effet, il reparaît; on se range sous ses drapeaux; il triomphe, subjugue les Danois, leur fait embrasser le christianisme, les établit dans l'Estunglie, dans le Northumberland; et, non moins clément que politique, leur donne les mêmes loix, les mêmes priviléges qu'aux Anglais. Ensuite, il se présente devant la ville de Londres, l'assiége, la prend, la fortifie, lève pour la garder une milice imposante et régulière; enseigne l'art de la navigation; fait instruire ses sujets par des matelots étrangers; crée une marine, et remporte une victoire éclatante sur le célèbre Hastings qui, en 893, attaqua l'Angleterre avec 300 vaisseaux.

A l'arrivée de ce pirate, qui était leur compatriote, les Danois oublièrent leurs sermens; mais

bientôt Alfred sut les en faire souvenir, et profita de cette circonstance pour imposer des loix au pays de Galles qui jusqu'alors avait été indépendant.

Après cette expédition, Alfred revint aux arts, fit fleurir l'agriculture, et s'occupa sérieusement du commerce des mers qu'il étendit au point que sous son règne les Anglais allèrent jusqu'aux Indes. Jaloux aussi d'embellir l'intérieur de son royaume, il consacra la septième partie de ses revenus à bâtir des palais, des églises, des villes, que l'on construisit avec de la brique et de la pierre dont les Anglais n'avaient pas encore fait usage.

Cependant, la guerre avait amené la misère; on se procurait des ressources par le vol et par la violence; il fallut arrêter le brigandage, et, pour y parvenir, Alfred divisa l'Angleterre en *Comtés*, en *Hundreds* composés d'un nombre de familles dont les chefs répondaient de leurs enfans, de leurs esclaves, et même de leurs hôtes. Ainsi, le crime ne pouvait échapper ni aux regards, ni à la peine; et, dans le cas d'appel, la justice était rendue par 12 *francs Tenanciers :* telle est l'origine du *Juré*, de l'*Alderman*, du *Schérif*, etc.

On assure que ces divers établissemens produisirent des effets si heureux, que plusieurs fois Alfred fit mettre sur les grands chemins des bracelets d'or auxquels personne n'osa toucher; mais les Danois avaient brûlé les bibliothéques; l'ignorance

et la superstition régnaient en Angleterre, et le monarque, à l'exemple de Charlemagne, fit venir des savans de toutes les parties de l'Europe, dota des écoles, fonda l'université d'Oxford, et n'éleva aux dignités de l'église ou de l'état que les hommes capables de les remplir. La prière, les affaires et l'étude partageaient tous ses momens; et, comme il n'y avait pas encore d'horloges, il mesurait la durée du jour par six cierges qui brûlaient chacun quatre heures.

Ainsi qu'en s'acquittant de ses devoirs, Alfred parvint à composer plusieurs ouvrages, entre autres des Apologues, des Paraboles, des Traductions de l'Histoire de *Béde*, du *Pastoral*, de la *Philosophie de Boëce*, des *Pseaumes de David*, etc.

Accablé d'infirmités, suite malheureuse des fatigues qu'il avait essuyées dans 56 combats auxquels il s'était trouvé, tant sur mer que sur terre, ce héros mourut vers l'an 900, à 52 ans, et bien digne du surnom de *grand* que l'Europe lui a décerné. Alfred offre, selon M. Hume, le modèle achevé de ce sage que les philosophes ont pris plaisir à imaginer, mais dont l'existence leur paraissait impossible.

D. F.

L'ALGARDE.

G. Vallet del.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

London dirext

# L'ALGARDE.

Alexandre Algardi naquit à Bologne en 1602. Son père, qui n'épargna rien pour son éducation, le plaça dans l'école des Caraches; mais L'Algarde, entraîné par son goût pour la sculpture, se lia avec Conventi, sculpteur bolonais; celui-ci, voyant ses dispositions, les cultiva avec soin. L'Algarde, à l'âge de 20 ans, suivit Conventi à Mantoue. Le duc Ferdinand, charmé de ses essais, lui fit une pension pour se l'attacher, et l'envoya à Rome pour étudier les chef-d'œuvres antiques. L'Algarde, transporté dans la capitale des arts, y vit avec chagrin l'état d'avilissement dans lequel la sculpture était tombée. Depuis la mort de Michel-Ange, les sculpteurs, soit faute de talent, soit faute d'être appréciés, n'étaient plus employés qu'à des travaux qui dégradaient l'art. Les petites figures d'enfans étaient ce qu'un artiste pouvait faire alors de mieux. L'Algarde fut réduit à restaurer des statues antiques, ayant perdu à peu près dans le même temps, et son père qui ne lui laissa pas de fortune, et son protecteur l'unique espoir qu'il eût. Le Dominiquin, plus malheureux que lui, chercha cependant à lui être utile, en faisant l'éloge de ses ouvrages; mais ce ne fut qu'à l'âge de 40 ans que L'Algarde sortit enfin de l'obscurité. Une statue de S. François, qu'il fit pour une somme très-modique, causa une surprise générale dans Rome; on n'attendait rien de pareil ni du siécle, ni de L'Algarde. Le

bas-relief d'Atila, placé dans l'église de S. Pierre, et le groupe de la Décollation de S. Paul, qu'il exécuta pour Bologne, achevèrent de le faire regarder comme le restaurateur d'un art qui était déchu. L'Algarde mériterait ce titre, s'il eût eu autant de pureté de goût que de feu et de hardiesse dans l'exécution; mais il négligea l'étude de l'antique, sans laquelle l'étude seule de la nature est insuffisante. Il se forma un style brillant et voulut produire avec le marbre l'effet que le peintre tire du jeu des draperies et du clair-obscur; il perdit ainsi ceux qui l'imitèrent, entre autres le Bernin qui, avec plus de génie peut-être, commit encore de plus grandes fautes. L'influence de ces deux artistes fut telle dans l'Europe, qu'on peut leur attribuer le mauvais goût des sculpteurs français du dix-septième siécle. Cela ne doit cependant pas faire refuser le titre de grand statuaire à L'Algarde : tous les artistes de son temps le lui accordèrent. Innocent X paya chèrement ses ouvrages, et le décora de l'ordre de Christ. La douceur de ses mœurs, sa modestie imposèrent silence à l'envie que ses succès auraient dû éveiller. Il jouit peu de sa gloire. Il mourut à 52 ans. L'Algarde cultiva aussi l'architecture : on lui doit les dessins de la *Villa Pamphile* à Rome. Le grand autel de l'église de S. Nicolas du *Tolentin*, le portail de l'église de S. Ignace sont aussi érigés sur ses dessins, et, s'ils se sentent du goût incorrect de l'Algarde, au moins ils produisent un grand effet de décoration. L.

ALFONSE V.

N. pinx.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

# ALFONSE V.

Alfonse V, surnommé *le Sage* et *le Magnanime*, était fils de Ferdinand le Juste, roi d'Arragon. Il naquit en 1384, monta sur le trône en 1416, soutint en Italie une guerre fort longue, se rendit maître de Naples, et fut couronné roi de Sicile en 1442.

Doué, non-seulement, de toutes les qualités, mais de toutes les vertus que l'on peut desirer dans un souverain, Alfonse fut le protecteur des muses, l'appui des lois, le refuge des infortunés, en un mot, le héros de son siécle. Il établit la domination espagnole dans ses états, ne tira presque rien de ceux d'Espagne, et ne s'occupa que de son peuple; aussi le rencontrait-on souvent, seul, à pied, dans les rues de sa capitale; et quand on lui représentait que cette confiance était imprudente, il répondait qu'un père n'a jamais rien à craindre au milieu de ses enfans.

Cette réponse était digne d'Alfonse qui prétendait qu'il n'y a de monarques heureux sur la terre que ceux qui n'oublient jamais qu'ils sont hommes, qui employent leur puissance à faire glorifier Dieu, qui ne se vengent qu'avec peine, qui sont prompts à pardonner, qui ne s'arment que pour défendre leurs sujets, qui accordent

la grâce aux coupables, dans l'espoir de les corriger, et non pour laisser le crime impuni, qui évitent les excès avec d'autant plus de soin, qu'ils peuvent s'y livrer plus librement, qui commandent plus volontiers à leurs passions, qu'aux peuples qui leur sont soumis.

D'après cela, est-il beaucoup de souverains dont on puisse envier le bonheur!

C'était par sa conduite, non par l'éclat de la pourpre, qu'Alfonse voulait paraître roi; et, parmi les preuves qu'il a données de son humanité, on peut citer ce qu'il fit à la vue d'une galère chargée de matelots et de soldats. Ils étaient au moment d'être engloutis par les flots; il ordonne que l'on vole à leur secours, on hésite, et soudain il s'élance dans une chaloupe, en disant à ceux qui redoutaient le danger: « j'aime mieux être le com-« pagnon que le spectateur de leur mort. »

Il regardait les écrits des anciens comme ses plus fidèles conseillers, ses plus sages ministres, parce que, lorsqu'il les interrogeait, ils lui répondaient toujours sans passion, sans aucune crainte de lui déplaire, lors même qu'ils le flattaient le moins.

Non moins célèbre par sa justice que par sa bravoure, par son désintéressement que par son esprit dont il reste une foule de traits plus saillans les uns que les autres, Alfonse est mort en 1458, âgé de 74 ans.

D. **

ALFONSE X.

*N. pinx.t* *London direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

# ALFONSE X.

Alfonse, né en 1221, était fils de Ferdinand III, roi de Léon et de Castille, lui succéda en 1252, et, peu de temps après son avénement, mérita d'être surnommé *le Sage* et *l'Astronome.*

Brave, humain et clément, il aimait les lettres, les sciences, les arts et la justice, ne respirait que la gloire de sa patrie, et, malgré tant de qualités, son règne ne fut ni heureux ni tranquille. L'Europe retentissait du bruit de son nom et de ses talens; attentive à ses vertus et à sa gloire, l'Allemagne l'appelait au trône des Césars; et la Castille lui reprochait jusqu'à ses lumières. Cependant, ce fut Alfonse qui lui donna des lois et des universités, qui régla la forme de son gouvernement, qui ordonna que l'on n'écrirait plus qu'en Castillan les actes que, jusqu'alors, on avait écrit en latin; mais il ne put obtenir de sa noblesse qu'elle s'appliquât à l'étude de sa langue maternelle.

Un des principaux événemens qui troubla le repos dont Alfonse aurait dû jouir, fut son élévation au trône des Romains, sur lequel un autre parti voulait placer Richard, frère du roi d'Angleterre. Celui-ci manquait de ressources; et, si son concurrent s'était avancé avec ses troupes, il est certain que ce trône eût été à lui; mais les

Castillans murmurèrent, le pape les soutint, et le sage Alphonse n'insista pas: il avait pris l'habitude de céder à son peuple, et d'obéir aux volontés du souverain pontife. Mariana a donc eu tort de lui imputer cette faute, et de dire, en parlant de ce monarque : *Dumque cœlum considerat, observatque astra, terram amisit.*

« En contemplant les cieux, il a perdu la terre. »

Alfonse vit ses enfans révoltés contre lui; plusieurs fois, pour s'emparer de ses états, ils se réunirent ou se divisèrent selon leurs intérêts particuliers; et, tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, parvinrent à exciter contre leur père, un tel mécontentement, que les états, assemblés à Valladolid, le déposèrent en 1282. Privé de secours, il en demanda vainement à la France; et, dans sa détresse, il prit le parti de s'adresser au roi de Maroc qui le servit.

Au milieu de toutes ces guerres, tant au dedans qu'au dehors, Alfonse n'avait d'autre distraction que ses livres, d'autre agrément que la conversation des physiciens et des astronomes que le soudan d'Egypte lui avait envoyés.

Accablé de douleurs et d'ennuis, Alfonse mourut en 1284, à l'âge de 65 ans.

F. D.

ALFONSE XII.

N. pinx.t

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

# ALPHONSE XII.

Alphonse, douzième du nom, ou le onzième seulement, selon les historiens qui ne comptent point l'époux de la reine Uraque parmi les rois de Castille, succéda à son père Ferdinand IV, en 1312, à l'âge de deux ans. Sa minorité fut très-orageuse. Deux infans, ses proches parens, se disputèrent la régence, et finirent par la partager entre eux. Ils périrent tous les deux le même jour, dans une bataille contre les Maures. Plusieurs princes et seigneurs prétendirent alors à la régence, et armèrent chacun de leur côté pour soutenir leurs droits. Heureusement pour le jeune roi sa personne et son éducation avaient été confiées à Marie de Molina, son aïeule, veuve du roi Sanche IV, princesse d'un courage et d'une sagesse singulière, et généralement respectée. Elle mourut lorsque son petit-fils n'était que dans sa treizième année, et les troubles augmentèrent encore.

Alphonse devenu majeur, à l'âge de quatorze ans révolus, prit les rênes du gouvernement, et se conduisit avec une prudence et une fermeté d'autant plus étonnante dans une si grande jeunesse, que l'histoire rapporte qu'aucun de ses ministres ne paraissait avoir pris sur lui de l'empire. Il fit bientôt juger qu'il était résolu de ne pas se contenter du seul nom de roi. Après avoir d'abord purgé ses états des bandits qui les infestaient, il punit sévèrement

les villes qui refusaient de lui obéir, fit périr un prince de sa maison qui troublait l'état, et dépouilla de leurs dignités ceux des rebelles qu'il ne put atteindre autrement. Il épousa en 1328 Marie, fille du roi de Portugal, et se ligua avec ce prince et le roi d'Aragon pour faire la guerre aux Maures, qu'il combattit avec tant de succès, que le roi de Grenade se reconnut son vassal. En 1333, les Maures, soutenus par le roi de Maroc, s'emparèrent de Gibraltar. Alphonse marcha contre eux, mais de nouveaux troubles le rappelèrent en Castille, et pour obtenir une trève, il fut forcé de reconnaître l'indépendance du roi de Grenade. Après avoir pacifié ses états, il marcha, conjointement avec le roi de Portugal, son beau-père, au secours de Tarife, que les Maures assiégeaient, et remporta sur eux, en 1340, la célèbre victoire de Tarife; deux cents mille Maures y perdirent la vie. La prise d'Algésiras, par Alphonse, en 1343, donna lieu à une trève de dix ans. Il la rompit six ans après, alla mettre le siége devant Gibraltar, et y mourut de la peste en 1350, laissant le trône à Pierre-le-Cruel, le seul fils qui lui restât de son épouse légitime. Il avait eu de la célebre Léonore de Gusman plusieurs enfans naturels, entre autres Henri, comte de Transtamare, qui tua Pierre de sa main, et lui succéda, sous le nom de Henri II.

L. M.

GEORGES D'AMBOISE.

C. del.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE-VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

# D'AMBOISE.

On a vu beaucoup de ministres exciter l'admiration par de grands projets, des succès onéreux, d'éclatantes distinctions, être les fléaux des empires, et cependant loués par les contemporains, et célébrés encore par une espèce d'instinct de servitude, lorsqu'on n'avait plus rien à craindre ni à espérer d'eux; mais un bien petit nombre d'hommes élevés aux grandes places méritèrent comme d'Amboise la reconnaissance et les bénédictions publiques. Celui-ci n'est célèbre ni par l'étendue de ses vues, ni par l'éclat de ses entreprises; mais il fut le conseil et l'ami d'un bon prince, il servit et partagea ses intentions bienfaisantes; et la postérité, en prononçant avec attendrissement le nom du Monarque qui obtint le titre de Père du Peuple, associe son Ministre à sa gloire.

Georges d'Amboise naquit en 1460; à quatorze ans, il fut élu évêque de Montauban. Il se comporta avec beaucoup de prudence auprès de Louis XI dont il fut un des aumôniers. Louis XII, en l'élevant au ministère, ne fit que suivre le sentiment de la reconnaissance; d'Amboise avait perdu la liberté pour l'avoir servi dans une intrigue de cour, lorsque Louis n'était encore que duc d'Orléans. Le premier acte qu'il fit faire à son prince, lorsqu'il monta sur le trône, était

l'heureux prélude d'un règne populaire, ce fut la remise de la taxe qu'on avait coutume de prélever pour les frais du couronnement; coutume bien impolitique, puisqu'elle tendait à rendre odieuses au peuple les cérémonies et les fêtes qui lui annonçaient un nouveau dépositaire du pouvoir. La diminution des deux tiers des impôts suivit ce premier trait de bienfaisance; et le Monarque et le Ministre furent bientôt récompensés de leurs soins par le spectacle de la félicité de la nation.

On blâme d'Amboise d'avoir conseillé la guerre d'Italie, qui ne fut pas plus heureuse sous Louis XII qu'elle ne l'avait été sous les autres monarques français qu'avait séduit l'idée brillante de conquérir ce beau pays. Ce fut un tort, sans doute; mais il est facile de le justifier. L'honneur de la nation semblait intéressé à réparer l'échec que nous avions souffert sous Charles VIII. Comme nos désastres au delà des monts avaient été l'effet de l'imprudence du jeune roi, on pouvait croire que son successeur, avec plus d'habileté, dans un âge plus mûr, obtiendrait des succès plus durables. Un politique plus profond que d'Amboise aurait pu se laisser séduire par les mêmes illusions, et la formation de la ligue de Cambray eût fait honneur au génie le moins vulgaire. Malheureusement les qualités du Monarque et celles de son Ministre qui étaient la franchise, la bonne foi, au lieu de les seconder dans cette guerre, les rendirent les

dupes de la finesse italienne et de la basse perfidie de Ferdinand le Catholique. Louis, détrompé sur les vues qu'il avait supposées à ses alliés, eût pu, par de nouveaux efforts militaires, se venger de leurs trahisons; mais l'amour de ses peuples l'emporta dans son cœur sur un ressentiment légitime. D'Amboise eut l'honneur de contribuer à cette détermination. La plus douce, la plus sainte intimité unissaient le bon prince et le fidèle serviteur. Leurs pensées, leurs affections étaient les mêmes; ils aimaient la nation comme un père tendre aime sa famille. Le seul spectacle dont leur belle ame avait besoin était celui de la félicité publique; leur faste ne coûtait point de sueurs aux pauvres, et le domaine de la couronne suffisait non seulement aux dépenses de la cour, mais laissait encore un superflu dont l'emploi valait des bénédictions à ses économes administrateurs. Cette belle époque eût été l'âge d'or de la France, si des institutions, restes de la barbarie, n'avaient altéré sous beaucoup de rapports les effets de la bienfaisance du gouvernement.

D'Amboise avait l'ame trop généreuse pour être le partisan du despotisme; il respectait les corps intermédiaires qui protègent le peuple contre les caprices du pouvoir.

On ne leva point de nouveaux impôts sous son ministère; mais on ne peut s'empêcher de condamner les moyens qui furent employés pour

suffire aux besoins publics, sans fouler directement le peuple, ce fut la vente des emplois de judicature qui devint ensuite un abus cruellement oppressif. Ce moyen que Louis XII avait employé pour épargner à ses peuples le fardeau des taxes, François I y eut recours pour satisfaire à ses prodigalités. Le bon Prince, le bon Ministre avaient prévu les plaies qu'il ferait à la France; mais ni leur génie ni leur siécle ne leur donnaient l'idée de ces institutions salutaires qui, en laissant aux monarques toute latitude pour faire le bien, les mettent dans l'heureuse impossibilité de commettre le mal.

D'Amboise avait été nommé évêque de Rouen, siége qu'il avait préféré à celui de Montauban qui était trop loin de la cour; il porta, dans son diocèse, l'esprit de bonté qui le faisait chérir dans sa vaste administration; il y soulagea les malheureux; il y réprima les abus; il sévit contre les exacteurs; il rétablit la discipline dans les monastères; c'était tout ce qu'un ministre pouvait alors. Il emporta dans la tombe les regrets de la France, et la réputation douce, et malheureusement trop rare et trop peu enviée, d'un des plus honnêtes hommes qui ayent jamais partagé l'autorité d'un monarque.

Il mourut à Lyon en 1510.

L...e.

S^t AMBROISE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

*Landon direxit*

# S. AMBROISE.

S. Ambroise était fils d'Ambroise, préfet des Gaules : il naquit vers l'an 340. Lorsqu'il était au berceau, l'on vit un essaim d'abeilles voltiger autour de sa tête ; ce qu'on regarda comme le présage de ce qu'il serait un jour. A la mort de son père, il suivit sa mère et sa sœur à Rome où il fit ses études. Ambroise se rendit en peu de temps habile dans la langue et les sciences des Grecs, et dans l'éloquence, qui faisait en ce siécle l'occupation principale des jeunes gens de qualité qui aspiraient aux charges.

Il parut dans le barreau avec tant d'éclat que Probus, préfet d'Italie, le mit au rang de ses conseillers assesseurs, et peu après le fit gouverneur de la Ligurie. Dans son nouveau gouvernement, Ambroise n'employa jamais d'autres armes que la douceur et la modération. Il fallait nommer un évêque pour la ville de Milan : le peuple était divisé sur le choix des prétendans, et une sédition violente suivit les contestations. Comme gouverneur, Ambroise accourut, prononça dans l'église même où se tenait l'assemblée, un discours en faveur de la paix et de la tranquillité publique ; à peine eut-il achevé de parler que tout le peuple, d'une voix unanime, sans s'occuper davantage de ceux qu'on proposait, le demanda pour évêque, quoiqu'il fût

magistrat. Ambroise représente qu'il n'est encore que cathécumène ; sa résistance, ses refus sont inutiles : il reçoit le baptême des mains d'un évêque catholique, exerce de suite toutes les fonctions ecclésiastiques et se voit sacrer le huitième jour de sa nomination, en 374. A peine revêtu de cette dignité, il donna tout son or et son argent aux pauvres, toutes ses terres à l'église. Partagé entre les affaires et l'étude des Saintes Ecritures, on le vit se livrer aux jeûnes les plus austères, s'empresser, par ses discours et par ses exemples, d'encourager les chrétiens timides, et de convertir les hérétiques. L'empereur Valentinien le jugea digne de son estime, et, à sa mort le pria de veiller sur ses deux fils pour soutenir leurs intérêts. Bientôt de nouveaux soins occupèrent Ambroise. Les Ariens, soutenus de Justine, mère des jeunes princes, se déclarèrent contre lui. Ce Saint conserva son caractère, résista avec fermeté à leurs attaques et se mit enfin sous la protection de l'empereur Gratien. En 379, ce prince ayant élevé, à l'empire de Pannonie, Théodose qui fut depuis surnommé la Grand, revint à Lyon où il fut assassiné. A sa mort, Justine, menacée par le tyran Maxime, quoique Arienne et motrice des persécutions suscitées contre Ambroise, se remit entre ses mains avec son fils, et le Saint eut la générosité de les recevoir. Mais, rendue à l'empire par ses soins, elle n'eut point égard à ce qu'elle lui devait, et voulut élever dans Milan

une église pour les Ariens; Ambroise s'y opposa, et le peuple prit son parti; ce qui arrêta les persécutions dont on le menaçait encore.

En 385, le Saint Evêque, apprit le massacre de Thessalonique, commis par les ordres de Théodose, pour punir le peuple d'une sédition, dans laquelle Bothéric, commandant des troupes, avait été assassiné avec plusieurs personnes de marque. Quelque temps avant ce malheureux événement, Ambroise, dans un cas pareil, était parvenu à calmer l'empereur justement irrité; mais, cette fois, aigri par ses courtisans, Théodose venait d'abandonner Thessalonique à la discrétion des gens de guerre. Théodose, revenu à Milan, était prêt à entrer dans l'église; Ambroise courut le recevoir, avant qu'il eût passé les portes, et, lui parlant avec toute l'autorité que donnait son caractère, il lui défendit d'avancer, et lui peignit comme un sacrilège de paraître dans l'église encore couvert du sang des peuples. L'empereur humilié se retira, atterré par la grandeur d'ame et le courage de l'Evêque, et se soumit à la pénitence que lui imposa ce pieux défenseur de l'humanité.

Ambroise mourut, âgé de 57 ans, après 22 ans d'épiscopat. Il avait un esprit vaste, des connaissances étendues, une éloquence persuasive, simple, forte et quelquefois sublime qui lui attirèrent la réputation de grand orateur. Celle d'homme vertueux, de chrétien zélé, fut le prix de sa bienfai-

sance, de sa douceur, et des soins paternels qu'il donna à ceux dont la conduite lui fut confiée. Ses principaux ouvrages sont des *Lettres*, *un Traité des Offices*, des Traités sur l'Ecriture, et son *Traité de la Virginité*, ouvrage qui respire une grâce touchante, et qui semble être sorti de la plume de Fénélon. Pour apprécier l'éloquence d'Ambroise, il suffit de se rappeler qu'il eut la gloire de convertir S. Augustin, dont l'esprit n'était point de nature à céder aux discours d'un faible théologien et d'un froid orateur.

B. A.

AMILCAR.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI
London direct

# AMILCAR.

Plusieurs généraux carthaginois ont illustré le nom d'Amilcar. Le premier, fils de Magon, envoyé en Sicile, y termina sa vie en se précipitant au milieu des flammes, effrayé par de funestes présages, et ne voulant pas survivre à la défaite de ses troupes, qui combattaient contre celles de Gelon. Le second, Amilcar-Rhodane, envoyé par Carthage auprès d'Alexandre, pour pénétrer les secrets de ce prince, trahit tour-à-tour son bienfaiteur et sa patrie, et finit par porter sa tête sur l'échafaud. Le troisième fut l'ami ou plutôt le complice d'Agathocle. Le quatrième, petit-fils du premier Amilcar, fut égorgé par les Siciliens, dont il devint le prisonnier, après en avoir été vainqueur. Le cinquième enfin, celui qui va faire le sujet de cet article, Amilcar-Barca, fut le chef de la faction Barcine, si fameuse à Carthage.

Considéré par les richesses et les services de sa famille, respecté par la noblesse de son origine (Il descendait des rois de Tyr), cet illustre Carthaginois fut élevé jeune encore au commandement de l'armée de Sicile. Rétablir la discipline militaire, et apprendre au soldat à obéir, furent ses premiers travaux. La victoire devait être le prix de tant de soins, et il aurait obtenu sans doute des avantages signalés, si l'amiral de Carthage, qui devait favoriser ses opérations, n'eût pas été vaincu

le seconder, se déclara contre lui : enveloppé de toutes parts, il fut obligé de fuir, et périt au milieu d'une rivière débordée qui se trouvait sur son passage.

Amilcar étendit la domination carthaginoise. Il eut la facilité d'amasser de grandes richesses ; mais au lieu de se les approprier, il versa dans le trésor public tout ce qu'il ne distribua pas à ses soldats. Malgré tous ses succès militaires, son plus beau titre de gloire est d'avoir été le père d'Annibal, ce grand et illustre héritier de sa haine pour le nom romain.

PH. L. R.

AMÉRIC-VESPUCE.

N. pinx.t

London direx.t

BIBLIOTECA

# AMÉRIC-VESPUCE.

Amérie-Vespuce était d'une ancienne famille de Florence : il y naquit en 1451, et sa raison fut à peine développée qu'il montra un goût décidé pour la physique et les mathématiques. Il s'y livra longtemps sans réserve. Entraîné par le desir de voyager sur mer, et jaloux de suivre les traces de Colomb, il obtint de Ferdinand, roi d'Espagne, quatre vaisseaux avec lesquels il partit de Cadix, en 1497. Des rives de Paria, il pénétra dans le golfe du Mexique; et, trop juste pour disputer à Colomb la gloire d'avoir abordé aux îles de l'Amérique, il prétendit que du moins il était le premier qui eût découvert le Continent.

Ferdinand lui accorda deux vaisseaux de plus dans un second voyage qu'il fit vers les Antilles; il passa jusqu'à la Guiane, et rapporta, en 1500, des pierreries, des matières précieuses qu'il remit au roi; celui-ci en témoigna peu de reconnaissance; les Espagnols firent de même; Vespuce en fut très-mortifié, et se rendit en Portugal. Il savait que, depuis quelques années, Emmanuel faisait chercher de nouvelles terres, et se flatta d'obtenir sa protection. En effet, ce monarque l'accueillit, lui accorda ce qu'il demandait, et, au mois de mai 1501, Vespuce avait déja parcouru les côtes de l'Afrique, et mouillé dans les parages d'Angola:

ensuite, il dirigea sa course vers l'Amérique ; découvrit le Brésil, et, de la côte des Patagons, il fut au delà de la rivière de la Plata.

En 1503, il vogua vers les mêmes climata, dans le dessein de trouver à l'Occident un passage qui le conduisît aux Moluques. Pour y parvenir, il navigua depuis la Baie-de-tous-les Saints, jusqu'à la rivière de Curabado ; mais il n'avait des vivres que pour vingt mois, et, contrarié par les vents qui le retinrent sur les mêmes rivages, il fut contraint de revenir en Portugal. Il y resta quelques années; mais, ayant entrepris un nouveau voyage, il mourut aux îles de Tercère, en 1514, à l'âge de 63 ans.

Ferdinand avait été ingrat envers Colomb; Emmanuel ne l'imita pas, il regretta Vespuce, et voulut que les restes de son vaisseau nommé *la Victoire* fussent suspendus dans l'église métropolitaine de Lisbonne.

Z.

HIST. DE FRANCE.

AMYOT.

E del.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

# AMYOT.

Jacques Amyot naquit à Melun, le 30 octobre 1513. On ne sait pas au juste quelle était la profession de son père: on sait seulement qu'elle n'était rien moins que relevée. Saint-Réal, historien fort suspect, prétend qu'Amyot s'étant enfui de la maison paternelle pour ne pas recevoir le fouet, tomba malade dans la Beausse, et resta étendu au milieu des champs; qu'un cavalier passant par là en eut pitié, le prit en croupe, le conduisit à Orléans, et le mit à l'hôpital; que l'enfant ayant été bientôt guéri, on le congédia en lui donnant seize sols qui lui servirent à se rendre à Paris; que là, une dame à qui il avait demandé l'aumône, ayant trouvé sa figure à son gré, le mit auprès de ses fils pour les suivre au collége et porter leurs livres, ce qui fut pour lui une occasion de s'instruire dont il profita avec autant d'ardeur que de succès. Saint-Réal ajoute qu'ayant été soupçonné de calvinisme comme la plupart des hommes instruits de ce temps-là, il fut obligé de se réfugier en Berri, chez un gentilhomme de ses amis qui lui confia l'éducation de ses enfans; que le roi Henri II étant venu loger dans cette même maison, il composa en l'honneur de ce prince, une épigramme grecque qui lui fut présentée par les enfans du gentilhomme; que le roi ayant jeté les

yeux dessus, dit: *à d'autres, c'est du grec*; et que Michel de l'Hôpital, après avoir lu l'épigramme, et s'être assuré qu'elle était d'Amyot, dit au roi que si ce jeune homme avait autant d'esprit que de talent, il méritait d'être précepteur des enfans de France, ce qui lui arriva par la suite. Amyot, qui a écrit lui-même sa vie, raconte autrement l'histoire de sa jeunesse. S'il faut l'en croire, ses parens l'envoyèrent à Paris pour y étudier; il fit ses humanités et sa philosophie au collége du cardinal Lemoine, fut reçu maître-ès-arts à 19 ans, et suivit les cours du collége Royal nouvellement fondé. Des deux récits, quel est le véritable? D'un côté, Saint-Réal ne se faisait aucun scrupule d'adopter et même d'inventer des fables: de l'autre Amyot, dans son élévation, a pu avoir la faiblesse de vouloir cacher la bassesse et la misère de son premier état. Il est certain que dans son testament il a légué 1200 écus à l'hôpital d'Orléans *en reconnaissance de la charité* qu'il y avait éprouvée. Quant à l'anecdote de l'épigramme grecque, la fausseté en est démontrée par les faits suivans qui ne peuvent être révoqués en doute. Amyot, ses études achevées, devint précepteur des enfans d'un secrétaire d'état, qui le recommanda à Marguerite, sœur de François I, et cette princesse lui fit avoir une chaire de lecteur public en grec et en latin dans l'université de Bourges. Ce fut alors

qu'il traduisit le roman grec de *Théagène et Chariclée*. Cet ouvrage plut tellement à François I, qu'il donna l'abbaye de Bellozane à l'auteur. François I étant mort, Amyot suivit à Venise l'ambassadeur que Henri II envoyait dans cette ville. Le cardinal de Tournon le choisit pour porter au concile de Trente une protestation que le roi avait faite contre ce concile. Amyot, sans caractère public, sans lettres de créance, s'acquitta de la commission en homme ferme et adroit. Il eut le plaisir de donner une petite leçon de latin aux pères du concile qui s'offensaient de ce que le roi avait donné à leur assemblée le nom de *Conventus* qui, dans le latin moderne, signifie quelquefois *Couvent*. Il leur apprit que dans les auteurs de la bonne latinité, *Conventus* ne signifiait autre chose qu'*assemblée, réunion, concile*. Le cardinal de Tournon, auprès de qui il alla ensuite résider pendant quelque temps à Rome, parla de lui au roi avec tant d'estime, que ce prince le nomma précepteur de ses deux fils puinés, depuis Charles IX et Henri III. Il acheva dans cet emploi sa Traduction des *Hommes illustres* de Plutarque, et fit ensuite celle des *Œuvres morales*. Charles IX le nomma grand-aumônier de France, le second jour de son règne, et lui donna de plus l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne et l'évêché d'Auxerre. Henri III lui conserva la grande au-

mônerie, et y ajouta le titre de commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, voulant qu'à sa considération tous ses successeurs dans cette charge y réunissent la même prérogative. Accablé par l'âge et les travaux, il se retira dans son diocèse. De Thou veut qu'il se soit montré ingrat envers son ancien élève et son bienfaiteur, en favorisant l'humeur rebelle et ligueuse des habitans d'Auxerre. D'autres historiens le lavent de ce reproche. Il mourut le 6 février 1593, dans sa soixante-dix-neuvième année, laissant plus de 200,000 écus. Il passe pour avoir été fort intéressé : *L'appétit vient en mangeant*, disait-il. Outre les Œuvres de Plutarque, il a traduit la pastorale de *Daphnis et Chloé* de Longus, sept Livres de Diodore de Sicile, et quelques traductions grecques. Il a rendu de très-grands services à notre langue. Sa traduction de Plutarque est toujours préférée à celles qui ont paru depuis. Racine l'avait prédit en disant : « Cette traduction a, dans le vieux style du traducteur, une grâce que je ne crois pas pouvoir « être égalée dans notre langue moderne. »

A.

ANACRÉON.

BIBLIOTECA NAPOLI

*Landon direx.*

# ANACRÉON.

Anacréon était de Téos, ville et port d'Ionie. Il y naquit dans la soixante-douzième olympiade, selon le père de madame Dacier; dans la soixante-deuxième, selon Eusèbe; et dans la cinquante-deuxième, si l'on en croit Suidas. Sa mère s'appelait Ætia; mais on ignore le véritable nom de son père qui, à ce que l'on assure, était parent de Solon, et allié de Codrus. Très-jeune encore Anacréon fut à Mycale où l'on célébrait une fête en l'honneur de Neptune: il y parut le front ceint d'une couronne de fleurs, la tête un peu échauffée par le vin; et Maxime de Tyr raconte qu'en dansant il y renversa une nourrice avec son nourrisson: l'enfant était ce Cléobule qu'il revit dans son adolescence, et pour lequel il conçut l'amitié la plus tendre.

Alors Polycrate régnait à Samos, il desira y posséder Anacréon, le pressa de s'y rendre, le reçut avec la plus grande distinction, et commença par lui faire présent de cinq talens dor, c'est-à-dire de plus de 100 mille livres de notre monnaye; mais Anacréon cessa de dormir, du moment que cette somme fut à lui, et, au bout de deux jours, il courut la remettre à Polycrate: celui-ci l'en dédommagea par des bienfaits d'un autre genre; et l'on prétend que, peu-à-peu, la société d'Anacréon le

rendit moins fastneux et plus humain. Bientôt après, le poète céda aux instances d'Hipparque près duquel il resta sept ans, dans la capitale de l'Attique: il préférait cette ville à toutes celles de la Grèce, parce que ses habitans, doux et polis, aimaient et cultivaient les lettres.

Anacréon n'habitait plus Athènes lors du massacre d'Hipparque par Harmodius et Aristogiton; à 44 ans, il était de retour dans l'Ionie, et demeurait, aux portes d'Abdère, dans une petite maison de campagne dont il faisait ses délices: d'un côté, elle dominait sur la mer Egée; de l'autre, sur des îles charmantes. Il y cultivait son parterre, il y présidait à ses vendanges; et, le verre en main, à sa table comme à celle de ses amis, il célébrait le Dieu qui avait mûri ses raisins. La haine et la jalousie, l'avarice et l'ambition, la médisance et la calomnie lui étaient étrangères; et, si le feu de ses yeux décelait son esprit, la candeur de sa physionomie annonçait que jamais un sentiment pénible n'altérait le calme de son ame. Heureux par caractère, il jouissait du bonheur, le chantait et l'inspirait.

Ovide l'appelle *vinosus senex*, et Simonide le jeune le traite d'ivrogne; mais peut-on lui faire ce reproche, lorsque les seuls convives qu'il aimait étaient ceux qui, chéris des Muses et des Grâces, conservaient leur raison pour égayer un festin par des propos agréables; lorsque, dans les vendanges,

il exhortait la jeunesse à prendre garde qu'un excès de vin nouveau ne la conduisît au delà des bornes que la décence ne doit jamais franchir ?

Quelques auteurs ont écrit qu'Anacréon se plaisait dans la débauche ; mais si cela était, par quel prodige est-il toujours délicat dans son style, toujours retenu dans ses expressions ? Avec quelle circonspection il parle des charmes de la beauté qui le captive ; avec quelle pudeur il peint Vénus sortant des eaux, toute brillante de rosée, entourée de Tritons et d'Amours ! Elle est nue, et ce que les yeux ne doivent pas voir a les flots pour vêtement.

Prédécesseur de Pindare et d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, Anacréon a vécu longtemps après Homère : celui-ci a chanté les Héros et les Dieux, Anacréon n'a fêté que l'Amour et les Plaisirs ; mais la morale respire dans ses vers faciles. Il recommande aux femmes un peu d'instruction et beaucoup de modestie : il dit aux hommes que la rapidité du temps les avertit de songer quelquefois à la mort ; que ce sont les goûts tranquilles qui donnent le bonheur, et que le charme de la vie est empoisonné par les passions violentes. Soixante de ses Odes ont traversé les siécles, et sont arrivées jusqu'à nous ; elles parviendront à la postérité la plus reculée, et, dans tous les temps, elles resteront inimitables.

Dans ses dernières années, Anacréon ne se

nourrissait que de raisins secs, et fut suffoqué par un pepin qui s'arrêta dans son gosier. Ce fait est consacré par plusieurs écrivains, et surtout par Cœlius. « Vénérable vieillard, dit-il dans une de « ses épigrammes, un fatal pepin a donc réduit « au silence ta voix harmonieuse, et t'a fait « descendre aux sombres bords ! »

Anacréon mourut à 85 ans; ses funérailles furent magnifiques, et les habitans de Téos lui élevèrent une statue; on lui en érigea une seconde au milieu de la citadelle d'Athènes, à côté de celles de Périclès et de Xantippe. On la voyait encore du temps de Pausanias.

On ne parle plus aujourd'hui de Corneille de Paw qui, par des argumens aussi absurdes les uns que les autres, a voulu prouver que les œuvres publiées sous le nom d'Anacréon sont un recueil de pièces composées par différens auteurs de l'antiquité. On lit peu les Traductions de madame Dacier, de Belleau, de La Fosse, de Gacon, et de Longepierre; mais il en existe deux qui les remplacent: l'une, en vers, est de M. Anson de l'assemblée constituante; l'autre, en prose, est de M. Gail, professeur de littérature grecque au collége de France.

F. D.

ANNE D'AUTRICHE.

*d'Egmont pinx.t* *Pardon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE UNIVERSITARIA NAPOLI

# ANNE D'AUTRICHE.

Anne d'Autriche était fille aînée de Philippe, roi d'Espagne, où elle naquit en 1602. Elle épousa Louis XIII qui, trop soupçonneux pour la rendre heureuse, ne cessa de prêter l'oreille aux perfides insinuations de son ministre, le cardinal de Richelieu, et crut constamment qu'elle avait trempé dans le complot qui coûta la tête à Chalais. Madame de Motteville assure que lorsque le roi lui reprocha d'avoir conspiré contre sa vie, dans l'espérance d'avoir Gaston, duc d'Orléans, pour second mari, elle eut la fermeté de lui répondre « qu'elle aurait trop peu gagné au change, de vou- « loir commettre un si grand crime pour un si « petit intérêt. »

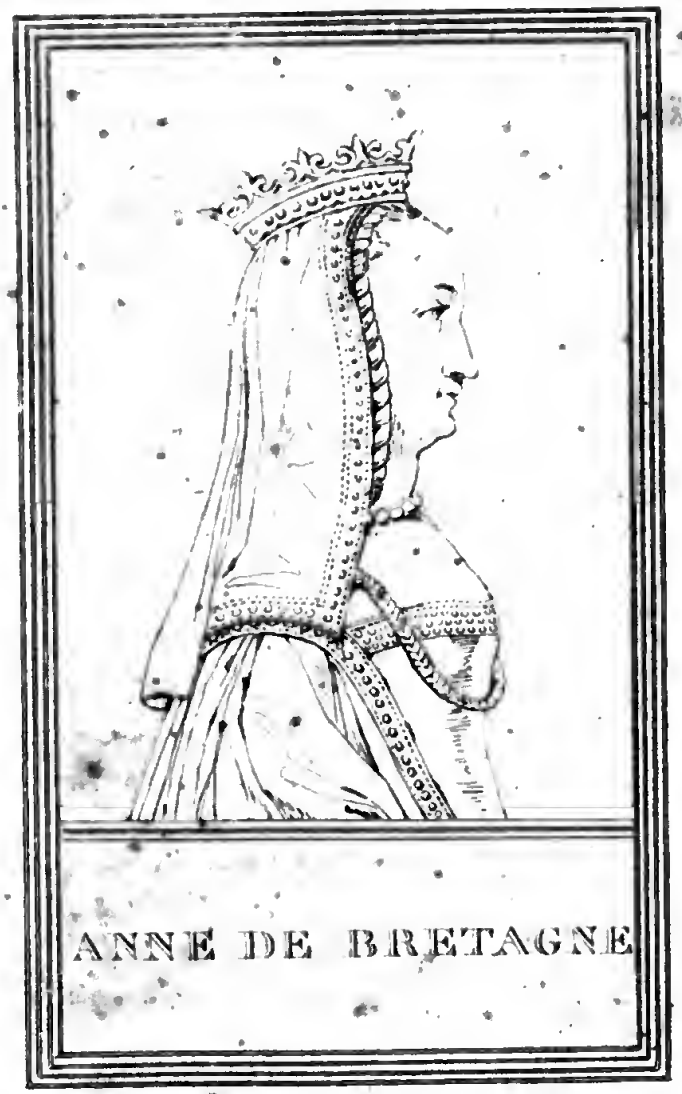
Toujours acharné à la perdre, le cardinal prétendit qu'elle entretenait une correspondance criminelle avec la reine d'Angleterre, le duc de Lorraine, et le roi d'Espagne, son frère; l'examen de cette correspondance prouva qu'Anne d'Autriche n'était qu'imprudente, mais il ne lui en fallut pas moins demander pardon et signer un écrit par lequel elle s'engageait à devenir plus circonspecte.

Le roi mourut; le parlement la nomma régente du royaume pendant la minorité de Louis XIV, son fils; et le cardinal de Richelieu, mort depuis peu, fut remplacé par le cardinal Mazarin. Celui-ci

gouverna despotiquement, doubla les impôts, indigna la noblesse, révolta le peuple, et la reine fut obligée de se réfugier auprès du grand Condé qui n'était encore que duc d'Enguien. Ce jeune héros venait de se couvrir de gloire; il était adoré du peuple et des grands; son ascendant calma les esprits, et la reine reparut. Sensible, mais juste, elle honorait le mérite dans ses ennemis même; et, malgré tout le mal que Richelieu avait voulu lui faire, elle dit un jour que s'il existait encore, il serait plus puissant que jamais. Ce mot annonce un grand caractère, et prouve qu'elle aurait été capable de sacrifier son ressentiment à l'intérêt de la France, sacrifice d'autant plus louable que plus d'une fois ce ministre avait dû blesser sa fierté, et l'on sait qu'elle en avait beaucoup. Mazarin en fit l'épreuve au sujet de sa nièce: « C'est une passion décidée, « répétait-il un soir à la reine, qu'il cherchait à « pénétrer, et je crains que le Roi ne veuille l'é- « pouser. — L'épouser! répliqua-t-elle: s'il était « capable de cette indignité, je me mettrais, avec « mon second fils, à la tête de la nation, contre le « roi et contre vous. »

Lorsque la France fut pacifiée, elle donna presque tout son temps aux exercices de piété, fit bâtir l'église du Val-de-Grâce, et mourut le 20 janvier 1666.

F. D.



ANNE DE BRETAGNE

*N. pinxt* *Landon direx.t*

# ANNE DE BRETAGNE.

Anne de Bretagne, fille et héritière du duc François II et de Marguerite de Foix, naquit à Nantes, le 26 janvier 1476.

Quoique promise à Maximilien d'Autriche, qui l'avait même épousée par procureur, elle fut mariée à Charles VIII, roi de France, en 1491. Cette princesse joignait aux agrémens extérieurs et aux grâces naturelles, une ame tendre et compatissante, un esprit juste et capable de s'élever sans effort aux plus grandes choses, comme de descendre, sans s'avilir, aux plus petits détails. Tandis que la conquête de Naples retenait son époux en Italie, elle gouverna le royaume avec une sagesse, qui la fit généralement admirer, et une bienveillance qui lui gagna tous les cœurs. Après la mort de Charles VIII, elle épousa Louis XII, qui l'avait aimée, n'étant encore que duc d'Orléans. Bonne, et naturellement libérale, elle consacrait une grande portion de ses revenus à soulager les malheureux; mais avec une prédilection si marquée pour les Bretons, que le roi, son époux, l'appelait assez ordinairement *sa Bretonne*, pour désigner l'affection particulière, dont elle honorait ses anciens compatriotes.

Les excellentes qualités de cette princesse n'étaient point totalement exemptes de ces taches,

qui sont partout l'apanage de la faiblesse humaine. La conviction intime de son mérite et de sa vertu, inspirait à Anne de Bretagne une fierté, qu'il était imprudent d'irriter, et qui ne négligeait rien pour se venger. Elle aspirait surtout à gouverner son second époux; et quand on représentait à ce prince les conséquences de l'ascendant trop marqué qu'elle prenait de jour en jour sur lui: *Il faut bien*, répondait-il *savoir souffrir quelque chose de sa femme, quand elle aime son mari et son honneur.* Cependant lorsqu'on se rappelle la disgrace et l'exil du maréchal de Gié, il est impossible de ne pas reprocher à cette reine d'avoir étrangement abusé de l'empire qu'elle avait sur Louis: dans une maladie dangereuse que fit ce bon roi, elle voulut préparer sa retraite en Bretagne, et y faire passer ses richesses; Gié, par intérêt pour l'état, fit arrêter les équipages. Aussitôt que la santé du roi fut rétablie, Anne employa tous le moyens pour perdre le maréchal, et n'y réussit que trop bien. C'est la plus grande faute où l'orgueil l'entraîna. On peut croire que son cœur s'en repentit.

Anne de Bretagne mourut au château de Blois, le 9 janvier 1514.

A. D. R.

ANNE DE BOULEN.

*Vander Werf pinx.* *Landon direx.*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

# ANNE DE BOULEN.

Anne de Boulen, ou Boleyn, entra, en qualité de fille d'honneur, auprès de Catherine d'Arragon, première femme de Henri VIII, roi d'Angleterre. Ses traits étaient réguliers, doux, séduisans; sa taille élégante, quoique petite; sa vivacité et son esprit surpassaient tous ses autres charmes. Henri VIII l'aima et voulut satisfaire sa passion. Mais soit vertu, soit orgueil (car elle était alliée à la plus haute noblesse du royaume), soit ambition, Anne de Boulen résista opiniâtrément, et il ne resta à l'impétueux monarque que la voie de l'hymen pour l'obtenir. Henri, quoique marié depuis 18 ans à Catherine d'Arragon de laquelle il avait une fille, (la princesse Marie qui régna dans la suite), résolut de rompre son mariage. Catherine était veuve du frère aîné de Henri, quand on la lui fit épouser d'autorité. Il ne l'avait jamais aimée, quoiqu'elle fût douce et digne d'estime. Elle lui devint odieuse, comme obstacle à la possession d'Anne de Boulen. L'ancien Testament et les lois de l'église réprouvaient le mariage avec une belle-sœur. Henri demanda à Clément VII d'annuller la dispense donnée par le pape son prédécesseur. Clément, qui avait des motifs pour complaire au roi d'Angleterre, lui donna d'abord des espérances; mais l'empe-

reur, neveu de Catherine, et le roi de France s'opposaient à la condescendance du pape, qui après avoir temporisé, refusa. Henri insista, fut excommunié, et détacha l'Angleterre de la communion romaine. Ainsi la passion de Henri VIII pour Anne de Boulen, la sagesse ou l'ambition de celle-ci produisirent un de ces grands changemens qui influent sur les nations. Ce fut en même temps une source presque inépuisable de persécutions. Après six ans de négociations et de tracasseries avec les cabinets des trois principales puissances de l'Europe et celui du Vatican, le divorce fut prononcé par l'archevêque de Cantorbéry, Crammer. Anne de Boulen fut couronnée avec une pompe extraordinaire. Elle mérita d'être aimée sur le trône. Les gens de lettres et les malheureux étaient protégés et secourus par elle. Dans la dernière année de sa vie, elle fit distribuer, dit-on, environ quinze mille livres sterlings aux pauvres, somme énorme, même pour une reine. Mais ceux qui regrettaient Catherine et la communion romaine haïssaient, dans Anne de Boulen, la cause du malheur de la princesse répudiée, et du schisme. Aussitôt qu'ils s'aperçurent que Henri aimait Jeanne de Seymour, fille d'honneur de la nouvelle reine, ils fomentèrent l'éloignement du roi pour l'épouse à laquelle il devenait infidelle. La gaieté naturelle, l'enjouement d'Anne de Boulen, le ton de la cour de France où elle avait accom-

pagné Marie d'Angleterre, seconde femme de Louis XII, fournirent les prétextes à ses ennemis et à Henri. Ce n'était pas la conviction qu'il fallait à celui qui épousa Jeanne de Seymour, le lendemain du supplice de la femme qu'il avait aimée d'un amour effréné, pendant plus de six ans. Anne, traduite subitement devant la chambre des pairs, y fut accusée d'inceste avec son frère, et d'adultère avec un musicien, un valet de chambre, et quatre gentilshommes de la cour. Malgré la lettre noble, naïve et touchante qu'elle écrivit au roi, malgré ses protestations d'innocence, et le défaut de preuves, elle fut condamnée par les pairs, « à être brûlée ou décapitée, selon le bon « plaisir du roi. » Henri lui fit grâce du bucher. Elle soutint son sort avec résignation et courage: « ne cessant de se conduire, dit Hume, avec sa « sérénité et sa gaieté ordinaires. » Le trait suivant, rapporté par tous les historiens, le prouverait: « L'exécuteur est très-expert, à ce que j'ap- « prends, et mon col est très-mince, dit-elle en sou- « riant, au lord lieutenant de la tour de Londres, « et en prenant avec ses deux mains la mesure de « son col. » Les écrivains de parti ont voulu attribuer cette saillie d'une ame sereine à de l'aliénation d'esprit, et l'on vient de recopier cette pauvreté dans la nouvelle édition du Dictionnaire historique; tant il est difficile de purger l'histoire! Malgré les passions intéressées à noircir la mé-

moire d'Anne de Boulen, il est resté constant qu'elle mourut innocente, et que le seul reproche fondé serait d'avoir eu l'ambition d'être reine. Une autre femme de Henri VIII, morte comme elle sur l'échafaud, et les nombreux supplices commandés par ce prince, justifient assez l'infortunée Anne de Boulen. Ce fut la première tête couronnée qui tomba publiquement et avec des formes légales en Angleterre. Beaucoup de princes avaient péri auparavant, chez cette nation orageuse, par des coups d'autorité, mais dans l'ombre des prisons. Parmi les dénonciateurs d'Anne de Boulen, on trouve la femme de son malheureux frère, « femme du caractère le plus vicieux et le plus « corrompu, » dit Hume; et parmi ses ennemis son oncle, le duc de Sulffock, par esprit de parti et par bassesse. L'archevêque Crammer fut le seul qui essaya de la défendre. On ne sait pas l'époque bien précise de la naissance d'Anne de Boulen. Elle était venue en France vers 1515, et était entrée auprès de la reine Catherine vers 1527. Après avoir été couronnée en 1533, elle fut arrêtée dans les premiers jours de mai 1536, et mourut sur l'échafaud le 19 du même mois. Elle laissa une fille qui régna avec gloire, sous le nom d'Elizabeth.

LA REINE ANNE.

*Kneller pinx.t* *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

# ANNE, REINE D'ANGLETERRE.

Anne Stuart, reine de la Grande Bretagne, fille de Jacques II, naquit en 1665, et fut élevée par les soins de Charles II dans la religion protestante, quoique son père fût catholique romain. A l'âge de 4 ans, elle fut envoyée en France, se faire guérir d'un mal d'yeux dont elle était incommodée. On soupçonna que ce voyage avait un tout autre but que celui qu'on lui donnait publiquement. On se trompa. A son retour, Anne continua d'être élevée dans la même religion, et depuis, ni les prières ni les menaces de son père ne purent l'engager à la quitter. Son mariage avec le prince de Danemarck fut l'ouvrage de Charles II et de la cour de France, qui croyait traverser par là les desseins du prince d'Orange. Anne ne prit aucune part aux troubles qui agitèrent sa patrie à l'arrivée de Guillaume. Elle ne parut à la Cour qu'après le couronnement de ce prince, et y vécut fort retirée. A la mort de Guillaume, arrivée en 1702, elle fut proclamée reine, selon l'ordre de la succession réglé par le parlement. *J'ai le cœur tout anglais, dit-elle aux députés qui vinrent la féliciter sur son avénement au trône, et je vous assure que je suis disposée à faire pour le bonheur du royaume, tout ce que vous pouvez attendre ou desirer de moi.* En effet, elle entra dans toutes les mesures de son prédécesseur,

quoiqu'elle eût été ouvertement brouillée avec lui, et ses mesures étaient les vœux de la nation. Anne fournit des secours à l'empereur Léopold contre la France. Marlboroug, puissant par sa renommée, maître des finances, par son beau-père Godolphin, et de l'esprit de la Reine par la duchesse de Marlboroug, sa favorite, fut nommé général des troupes anglaises ; ses victoires éclatantes lui acquirent une gloire immortelle qui rejaillit sur la reine Anne. Voici les principaux exploits des Anglais dans cette guerre. En 1702, ils enlevèrent la flottille de Vigo ; en 1704, leur armée de Bavière contribua fortement au gain de la bataille de Blenheim ; la même année, ils conquirent Gibraltar sur les Espagnols, et établirent le roi Charles en Catalogne ; en 1706, ils gagnèrent la bataille de Ramilies, et en 1708 celle d'Oudenarde ; en 1710, ils proclamèrent le roi Charles à Madrid ; mais sur la fin de cette même année, les changemens survenus dans le Parlement en amenèrent dans les affaires de l'Europe. Les Whigs furent chassés, et les Torrys s'emparèrent de la faveur. La disgrace de Marlboroug fut la suite de cette révolution, due au ressentiment de Mylord Harley, et attribuée par quelques personnes aux intrigues du maréchal de Tallard, resté prisonnier en Angleterre depuis la bataille de Blenheim. La duchesse de Marlboroug, favorite de la reine, eût pu arrêter l'orage. La correspondance qu'elle entretenait avec sa mai-

tresse, laissait une voix ouverte à la réconciliation. Elle ne se servit de ce moyen que pour se perdre sans retour. Elle écrivit à la Reine : *Rendez-moi justice, et ne me faites pas de réponse.* Elle ne tarda pas à se repentir de cette phrase, mais il n'était plus temps. *Vous m'avez ordonné de ne point vous répondre*, dit la Reine, *je ne vous répondrai pas.* Les Anglais ayant abandonné les alliés, la reine fut une des premières à desirer la paix : elle fut conclue à Utrecht en 1713. L'Angleterre obtint par ce traité la démolition des fortifications de Dunkerque, la retraite du Prétendant hors de France, l'Acadie, la baie d'Hudson, l'île de Saint-Christophe, et celle de Terre-Neuve. L'article qui fait le plus d'honneur à la reine Anne, est celui qui obligea Louis XIV à mettre en liberté les protestans condamnés aux galères. Après ce traité de paix, l'événement le plus marquant de ce règne est la réunion de l'Ecosse avec l'Angleterre en 1706 qui donna au gouvernement un plus grand degré de puissance. L'Ecosse conserva ses loix, sa jurisprudence, envoya quarante-cinq députés à la Chambre des Communes, et obtint l'admission de seize pairs au Parlement. Les deux dernières années du règne de la reine Anne furent troublées par des intrigues de cour. Si l'on en croit quelques historiens, l'inclination des ministres et surtout de Bolingbroke pour le Prétendant firent murmurer la nation, au point que la Reine fut obligée de pro-

voquer elle-même l'acte du Parlement qui établissait d'une manière plus forte la succession protestante et particulièrement les droits de la maison d'Hanovre. Tout ceci, joint aux plaintes qui retentissaient chaque jour sur la paix désavantageuse à la nation, firent soupçonner à la Reine qu'elle était mal conseillée. Cette inquiétude lui occasionna une maladie qui la conduisit au tombeau le 1 août 1714, à l'âge de 51 ans.

Peu de souverains méritent plus d'éloges que la reine Anne. Elle joignit à de vastes desseins l'amour de l'humanité. Sous son règne, le commerce anglais prit un accroissement prodigieux; les arts furent encouragés; les lettres, délaissées sous le règne précédent, furent protégées. On reprochera avec raison à la reine Anne de s'être laissé trop maîtriser par ses favorites, la duchesse de Marlboroug et Lady Masham. Mais on oublie cette faiblesse, quand on songe à sa douceur inaltérable et à sa tendre affection pour ses sujets. Elle rendit le repos à l'Europe, fit le bonheur de ses peuples, et mérita le surnom de la *bonne reine Anne*; titre plus glorieux que les triomphes de son règne.

Ph. L. R.

ANNE IWANOWA.

*N. pinx.t* *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

# ANNE DE RUSSIE.

A la mort de Pierre II, la couronne appartenait à Catherine, fille aînée d'Ivan et nièce de Pierre I; mais elle était séparée de son mari, le duc de Mécklembourg; on appréhendit que le desir de régner ne l'appelât auprès d'elle; et, pour éviter les troubles que son retour aurait pu causer, le sénat jeta les yeux sur Anne, sœur cadette de Catherine et duchesse douairière du duché de Courlande. Trois députés lui portèrent les conditions auxquelles on lui donnait la préférence; elles soumettaient la nouvelle impératrice aux volontés du haut conseil; mais un diadème en était le prix, et la duchesse les accepta. On exigeait de plus qu'elle n'emmenât point son favori, le jeune Biren, petit-fils d'un ancien piqueur de ses écuries, et qu'elle avait fait son chambellan. Ce dernier article déplut à la duchesse; mais elle promit tout, bien résolue de ne rien tenir. En effet, Biren la suivit à Pétersbourg, et bientôt il y devina le seul homme peut-être auquel il pouvait ouvrir son ame; c'était Osterman qui, comme son père, était destiné à n'être qu'un pauvre pasteur luthérien, et que ses talens avaient élevé à la place de chancelier. Ce fut lui qui se chargea de persuader à l'impératrice que l'on n'avait borné son pouvoir que pour s'en emparer; et, soutenue par ses partisans, elle dé-

chira publiquement les conditions qu'elle avait signées.

Cet acte d'autorité fut le signal des proscriptions commandées par Biren et désapprouvées par l'impératrice qui, à ses pieds et les larmes aux yeux, le supplia vainement de vouloir bien en arrêter le cours. Les nobles les plus considérés avaient rejeté Biren; il voulait des victimes, et les uns furent dispersés dans les déserts de la Sibérie, les autres périrent sur l'échafaud.

Deux ans après, Anne augmenta ses relations commerciales par la cession qu'elle fit à Thâmas-Quoûli-Khân des provinces que Pierre I avait soumises dans la Perse: ensuite, elle envoya des forces contre Stanislas, roi de Pologne; déclara la guerre aux Turcs et aux Tartares; s'empara de la Moldavie, d'Azof, et d'Olchalof, y perdit 50,000 de ses vétérans, et fut trop heureuse d'acheter la paix par le sacrifice de ses conquêtes.

Anne avait marié sa nièce avec l'intention de lui laisser le diadème, mais Ivan fut le fruit de ce mariage; et Biren, dans l'espoir de régner sous son nom, voulut que cet enfant fût déclaré l'héritier de la couronne; l'impératrice lui obéit, et mourut en 1740, âgée de 47 ans. Mais, quelque temps après qu'elle eut fermé les yeux, Biren, généralement proscrit, alla rejoindre en Sibérie les malheureux que son injustice y avait envoyés.

Z.

ANNIBAL.

NAPOLI
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III

*Landon direx.t*

# ANNIBAL.

Ce célèbre ennemi de Rome était fils d'*Amilcar Barcas*, général carthaginois, qui après avoir longtemps disputé la Sicile aux Romains, obligé de la leur céder, dédommagea sa patrie des pertes que lui coûtait la première guerre punique, en affermissant son empire en Afrique et en étendant ses conquêtes en Espagne. Ce fut sous ce grand capitaine, et sous Asdrubal son gendre et son successeur, qu'Annibal destiné à les effacer tous deux, reçut les premières leçons de la guerre. A l'âge de 9 ans il avait juré entre les mains de son père et devant les autels une haine implacable aux Romains : ce sentiment remplit tellement toute sa vie, qu'il paraît avoir contribué plus encore que l'amour de la gloire à en faire un grand homme. Parvenu au commandement de l'armée d'Espagne, après la mort d'Asdrubal, il regarda l'Italie comme lui étant échue en partage, et s'occupa dès-lors de l'exécution du plus hardi projet que jamais aucun capitaine eût osé concevoir. Après avoir subjugué plusieurs peuples voisins, il assiégea *Sagonte* : c'était violer ouvertement le traité conclu avec Rome. Mais Annibal était soutenu par un parti puissant dans le Sénat de Carthage qui approuva sa conduite. Sagonte fut prise et incendiée après un

siége de 7 mois, et la deuxième guerre punique commença 218 ans avant J. C. Tandis que les Romains se disposaient à en établir le théâtre en Afrique et en Espagne, Annibal, dont l'intention n'avait pas été de leur laisser le choix du champ de bataille, envoie une armée défendre Carthage, en laisse une autre en Espagne sous la conduite de son frère Asdrubal, et part de Carthagène à la tête de 50,000 fantassins et de 9000 cavaliers, pour se rendre par terre en Italie. Le trajet était de 400 lieues. Le Général carthaginois traverse l'Espagne, les Pyrénées, et une partie de la Gaule en cotoyant la Méditerranée; il arrive sur les bords du Rhône, trompe P. Scipion qui espérait l'arrêter, passe le fleuve, atteint le pied des Alpes, et malgré les obstacles jusqu'alors insurmontables qu'elles offraient à la marche d'une armée, il les traverse avec la sienne et descend en Italie. La détermination du lieu où s'effectua ce célèbre passage a exercé plusieurs critiques. L'opinion la plus probable paraît être celle de Folard qui, dans son Commentaire sur Polybe, fait remonter le Rhône à Annibal jusqu'à l'Isère, et de là le dirigeant vers les Alpes Cotiennes, le fait passer par le Val d'Oisans, le mont de Lens, le Lautaret, Briançon, le mont Genèvre, Sézanne, le mont de Sestrières et le Col de la Fenêtre. C'est de ce dernier point qu'il put montrer à ses soldats toute la plaine du Piémont jusqu'au pays des Insubriens. Les fatigues que l'armée eut à éprouver, les

combats qu'elle livra, les pertes qu'elle fit pendant ce terrible passage auraient découragé tout autre général. Il fallut 15 jours pour traverser les montagnes : 20,000 hommes y périrent. Après 5 mois et demi de marche, Annibal entra en Italie n'ayant plus que 20,000 fantassins et 6,000 cavaliers, ainsi que le portait l'inscription gravée par son ordre sur une colonne qu'il fit élever près le Promontoire *Lacinium* en Calabre. A la tête d'une armée si peu nombreuse et d'ailleurs harassée de fatigues, il fallait cependant qu'il remportât des victoires, pour attirer à lui les peuples de la Gaule cisalpine dont il avait d'avance fait sonder les dispositions ; et c'est ce qu'il fit. Après avoir pris Turin, il marche vers l'Insubrie, attaque P. Scipion près du Tesin et le bat. Bientôt après Sempronius a le même sort sur les bords de la Trébie. Annibal, enrôlant sous ses drapeaux tout ce qui veut le suivre, ne perd point de temps ; il se dirige vers l'Etrurie, et y pénètre à travers les marais : les fatigues nouvelles qu'il y éprouve et qui lui coûtent la perte d'un œil, ne peuvent ni affaiblir son courage ni ralentir sa marche ; ayant atteint le consul Flaminius sur les bords du lac Trasimène, il l'attaque et remporte sur lui une victoire décisive. Les Romains perdirent 25,000 hommes dans cette journée. Leur vainqueur traverse rapidement l'Ombrie, le Picenum et le Samnium, se rend dans la Pouille, repose quelque temps ses troupes dans le territoire d'A-

dria et pénètre dans la Campanie. En traversant ainsi une partie de l'Italie, l'intention d'Annibal était visiblement d'exciter, par sa présence, l'insurrection de tous les peuples soumis à la domination de Rome, de la priver de leurs secours et de se fortifier de leur alliance. Ce qu'il y a de bien remarquable, ce qui fait complètement l'éloge de la politique des Romains, c'est qu'aucun de leurs alliés, c'est-à-dire des vaincus qu'ils avaient incorporés dans leur république, ne les abandonnèrent alors. Le dictateur *Fabius Maximus* qu'ils opposèrent quelque temps à Annibal, instruit par les fautes de ses prédécesseurs, se contenta de le suivre et de l'inquiéter : il voulait ruiner l'armée de son ennemi en évitant de compromettre la sienne. Sa lente prudence qui lui valut le nom de *Temporiseur* ( *Cunctator* ) ne fut point imitée par les consuls *Paulus Emilius* et *Terentius Varro :* à la tête d'une armée de 86,000 hommes, ils s'avancèrent pour combattre Annibal qui en avait à peine 50,000; et la bataille de Cannes (216 ans avant J. C.) mit Rome à deux doigts de sa ruine. Cette fatale journée lui coûta 70,000 hommes, 1 consul, 2 proconsuls, 2 questeurs, 29 tribuns, 80 sénateurs, 5,500 chevaliers. Les Carthaginiois, acharnés au carnage, obéirent avec peine à la voix de leur général qui leur criait : *soldats arrêtez, épargnez le vaincu.* Après avoir défait les Romains, Annibal retourna dans la Campanie et prit ses quartiers d'hiver à

Capoue Il y a, comme l'observe Montesquieu, des choses que tout le monde dit parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir pas marché droit à Rome. Il est vrai que la frayeur y fut d'abord extrême: mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux, qui se tourne presque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne sent que sa faiblesse. Malgré le mot de Maharbal, cité par *Tite-Live*, Annibal *savait aussi bien profiter de la victoire qu'il savait vaincre.* Mais dans sa position actuelle, n'ayant point encore d'alliés, pas une place forte, pas de magasins, une attaque sans succès pouvait le perdre. Après sa victoire il lui restait à peine 30,000 hommes d'infanterie: comment avec de pareilles forces eût-il pris Rome, lui qui échoua devant des villes telles que *Spolète, Casilin, Nole?* Les Romains manquaient, il est vrai, de généraux habiles; ce fut Annibal qui leur en forma: mais leur ville était bien fortifiée, abondamment pourvue d'armes, pleine de soldats excellens et de citoyens dévoués. Ils étaient si peu hors d'état de se défendre, que loin de songer à demander la paix, ils opposèrent bientôt à leur ennemi deux armées consulaires et envoyèrent hors de l'Italie de puissans secours pour conserver et pour étendre leur conquêtes. Une circonstance qui seule démontrerait l'injustice du reproche tant de fois dirigé contre

Annibal, c'est le silence absolu de Polybe, écrivain presque contemporain et juge aussi impartial qu'éclairé en pareille matière. On a dit encore qu'Annibal fit une grande faute en menant son armée à Capoue où elle s'amollit. Montesquieu répond que les Carthaginois, devenus riches après tant de victoires, auraient trouvé partout Capoue. Mais peut-on croire à l'effet prétendu de ces célèbres quartiers d'hiver, lorsqu'on voit l'armée d'Annibal maintenir encore ses conquêtes pendant 14 ans contre les forces toujours renaissantes des Romains, tenir tête à leurs meilleurs généraux, leur faire payer cher les moindres succès, racheter quelques défaites par de nombreuses victoires, sortir audacieusement du cercle que l'ennemi traçait autour d'elle, confondre ses projets par de fréquentes diversions, prendre des villes à la vue des consuls, oser marcher à Rome et camper sous ses murailles? C'est donc uniquement à la conduite du gouvernement de Carthage qu'il faut attribuer la décadence des affaires d'Annibal. Lorsque Magon, envoyé par lui pour annoncer la victoire de Cannes, fit répandre devant le Sénat un boisseau d'anneaux d'or enlevés aux chevaliers Romains, il demanda pour achever l'entreprise des secours considérables et prompts. On les accorda; mais Hannon, l'ennemi personnel d'Annibal, en fit d'abord suspendre puis détourner l'envoi. Montesquieu justifie celui-ci en disant, qu'il prévoyait dans quel danger Carthage se serait trouvé si le vainqueur eût pris Rome·

Sans doute, c'était avec raison que, pour prévenir le danger même de la victoire, il s'était opposé à la guerre; mais depuis qu'elle était commencée, il fallait prévoir aussi que la ruine de Carthage devait suivre de près celle de son général. Réduit à ses seules forces et attendant vainement, pendant 10 ans, les secours qui lui avaient été promis, Annibal n'eut plus à opposer à l'ennemi qu'une guerre défensive: il y déploya toutes les ressources de son génie. La marche de son frère, qui lui amenait d'Espagne une nouvelle armée, ranima quelques instans ses espérances: mais elles disparurent lorsqu'il apprit à la fois l'entrée en Italie, la défaite et la mort d'Asdrubal. Son courage et ses talens lui restaient; et pendant 4 ans il se soutint encore dans le Brutium, défendant le terrein pied à pied devant les armées romaines. Enfin les succès de Scipion en Afrique, où il porta ses armes après avoir soumis l'Espagne, obligèrent les Carthaginois à rappeler d'Italie Annibal, qui pleura de douleur en cédant aux Romains cette terre où il les avait tant de fois vaincus. On peut juger de l'effroi qu'il leur inspirait encore par l'explosion de leur joie en apprenant son départ. De retour en Afrique, Annibal fit pour sauver sa patrie tout ce que peut faire un grand homme d'état et un grand capitaine. N'ayant pu porter Scipion à la paix, dans l'entrevue qu'il eut avec lui, à *Zama*, il donna dans le même lieu (202 ans avant J. C.) une bataille où la fortune sembla prendre plaisir à confondre son habileté et son ex-

périence. Ses troupes composées en grande partie de nouvelles levées le secondèrent mal ; et la supériorité de la cavalerie que l'alliance du roi Numide Massinissa donnait à Scipion, assura la victoire à celui-ci. Après sa défaite, Annibal conseilla de demander la paix à quelque condition que ce fût. Carthage la reçut, non pas d'un ennemi, mais d'un maître. Elle perdit ses colonies, livra ses armes, vit brûler tous ses vaisseaux et se soumit à un tribut pendant 50 ans. Témoin de la douleur que firent éclater ses concitoyens lorsqu'il fallut contribuer pour le premier payement, Annibal ne put, dit-on, s'empêcher de rire. On lui reprocha d'insulter à l'affliction publique : *c'était*, répondit ce grand homme, *lorsqu'on nous a ôté nos armes, qu'on a brûlé nos vaisseaux, qu'on nous a interdit toute guerre avec les étrangers ; c'était alors qu'il fallait pleurer : car voilà le coup et la plaie mortelle qui nous a abattus.*

Annibal avait 45 ans lorsque la seconde guerre punique fut terminée. Sachant céder à la loi de la nécessité, mais toujours supérieur aux revers de la fortune, l'inébranlable fermeté qu'il montrait non-seulement empêcha la chute de son crédit, mais même ranima dans Carthage les esprits découragés. D'abord à la tête de ce qui restait de troupes il repoussa l'agression de plusieurs peuples voisins ; mais Rome, qui n'était point tranquille lorsqu'il avait les armes à la main, lui fit ôter le commandement. Rappelé à Carthage et nommé préteur, il

développa bientôt dans le gouvernement civil des talens d'un autre genre mais non moins remarquables que ceux qui lui avaient valu tant de célébrité. Le même homme qui avait conçu et exécuté le plan de l'expédition d'Italie, entreprit la réforme des principales parties du gouvernement et vint à bout de l'effectuer. Par ses soins l'exactitude régna désormais dans l'administration de la justice, l'ordre et l'économie dans celle des finances, la tranquillité dans la ville, la bonne foi et la confiance dans le commerce. Soumise à de plus sages loix, Carthage commençait à réparer ses pertes passées, lorsqu'au bout de huit ans, Rome effrayée de cette prospérité renaissante en poursuivit l'auteur avec un nouvel acharnement. Annibal craignit avec raison que la haine des grands et l'ingratitude du peuple ne le livrassent aux mains de ses ennemis; il partit secrètement, déplorant le sort de sa patrie, dit Tite-Live, plus encore que le sien, fut banni et dépouillé de ses biens pour prix de tant de services, et se réfugia auprès d'Antiochus roi de Syrie. Ce prince, surnommé *le Grand* dans l'histoire, on ne sait trop pourquoi, était alors l'ennemi secret des Romains qui, maîtres de la Grèce, se prétendaient les garants de l'indépendance des colonies asiatiques. Le premier conseil que lui donna Annibal fut de leur déclarer la guerre, et ce conseil fut suivi; le second fut de les attaquer en Italie; et il s'offrit pour commander l'armée. On approuva son projet, mais on différa de l'exécuter. Bientôt la jalousie fit

taire l'enthousiasme, et à la confiance succédèrent les soupçons. Annibal négligé et même suspect, mais trop grand pour se plaindre et trop fier pour se justifier, prévit quelle serait l'issue de la guerre et s'expliqua franchement sur ses sentimens. *Ma haine contre les Romains,* dit-il au roi, *est connue de tout le monde. Je m'y suis engagé par serment dès ma plus tendre enfance. C'est cette haine qui a armé mes mains contre eux pendant 36 ans. Tant que vous serez déterminé à leur faire la guerre, vous pouvez mettre Annibal au rang de vos meilleurs amis : si d'autres raisons vous font penser à la paix, je vous le déclare une fois pour toutes, cherchez d'autres conseils que les miens.* Toujours incertain dans ses mesures, Antiochus se vit chassé de la Grece et vaincu dans l'Asie, et fut réduit à accepter une paix honteuse dont la première condition fut qu'il livrerait aux Romains leur implacable ennemi : mais Annibal les prévint et s'échappa. On assure que ce fut pendant son séjour à la cour de ce prince, que dans un entretien avec Scipion l'Africain, alors ambassadeur de Rome, il assigna les rangs aux grands capitaines, en donnant le premier à Alexandre, le second à Pyrrhus, et à lui-même le troisième; *et que feriez-vous donc,* lui dit Scipion, *si vous m'aviez vaincu? Je me mettrais,* répondit Annibal, *au dessus d'Alexandre et de Pyrrhus.* Cet illustre fugitif, après s'être arrêté quelque temps en Crète dans la ville de Gortyne dont il trompa fort adroitement les habitans en feignant de leur livrer

ses richesses, alla chercher un asile auprès de Prusyas roi de Bithynie. Les Romains l'y poursuivirent : ils envoyèrent Quintius Flamininus pour l'en arracher ; et le lâche Prusyas, trahissant les devoirs de l'hospitalité et oubliant les services qu'Annibal lui avait rendus dans la guerre contre Euméne, donna l'ordre infame de le livrer à l'ambassadeur. Las de traîner une vie errante, et voyant sa demeure investie par des soldats, *délivrons*, dit ce grand homme, *le peuple romain d'une inquiétude qui le tourmente depuis si longtemps, puisqu'il n'a pas la patience d'attendre la mort d'un vieillard. La victoire que remporte Flamininus sur un homme désarmé et trahi ne lui fera pas beaucoup d'honneur. Ce jour fait voir combien les Romains ont dégénéré. Leurs pères avertirent Pyrrhus qui leur faisait la guerre au sein de l'Italie, de se garder d'un traître qui voulait l'empoisonner : et eux, ils envoyent un homme consulaire pour engager Prusyas à faire mourir par un crime abominable son ami et son hôte.* Après ces mots, il avala le poison que depuis longtemps il portait toujours sur lui, et mourut à l'âge de 65 ans, 181 avant J. C.

Tout concourt à faire d'Annibal un des plus grands personnages de l'histoire. Son nom réveille l'idée du capitaine le plus consommé qui eût encore paru ; sa carrière rappelle une époque décisive pour la grandeur romaine : il y va de l'empire du monde, dans cette seconde guerre punique où un seul homme lutte avec succès pendant 16 ans contre

le génie, les forces et les destinées du peuple roi. On a, dit Montesquieu, le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité, quand on examine cette foule d'obstacles qui se présentèrent à Annibal et que cet homme extraordinaire surmonta tous. Polybe n'a pas craint de le proposer pour modèle à tous les généraux, non-seulement dans les grandes parties mais dans les moindres détails de l'art de la guerre. Forcés de reconnaître la supériorité de ses talens, les historiens romains, et surtout Tite-Live, se sont vengés du mal qu'il fit à leur patrie en traçant un portrait affreux de son caractère moral. A leur témoignage, qui d'ailleurs n'est appuyé d'aucun fait, qui même est en contradiction avec plusieurs de ceux qu'ils rapportent, on doit opposer celui de Polybe et de Plutarque.

Annibal avait reçu une éducation très-soignée; son esprit naturellement fin, vif et pénétrant avait été cultivé par les meilleurs maîtres. Soldat dès l'enfance, il aimait les lettres et il s'en occupait au milieu du tumulte des armes. La régularité de sa vie dans les camps, l'attachement de ses troupes et la confiance de ses alliés, son humanité envers les Romains à Cannes, les honneurs qu'il fit rendre à Marcellus et à Sempronius, sa conduite pendant le temps de son administration à Carthage, tout atteste qu'à un génie supérieur et universel il joignait la plupart des belles qualités que la haine lui a si injustement refusées.

F.

HIST. DE FRANCE.

ANOLETIL.

A. M del.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

# ANQUETIL.

Louis-Pierre Anquetil, né à Paris en 1723, entra dès l'âge de seize ans dans la Congrégation de France. Il convenait qu'il y avait été conduit beaucoup moins par une véritable vocation que par l'espoir de jouir librement des richesses que renfermait la bibliothèque de Sainte-Géneviève. Son mérite fut bientôt apprécié, et il fut chargé de la direction de plusieurs maisons de sa congrégation, entre autres de celle du collége de Senlis. Nommé ensuite à un prieuré en Anjou, il y écrivit son *Esprit de la Ligue*, sans autre projet que celui d'occuper ses loisirs. Il en communiqua le manuscrit à son frère Anquetil du Perron, qui revenait de l'Inde. Celui-ci, frappé du caractère d'impartialité et de la précision qui règnent dans cet écrit, détermina son frère à le faire imprimer, et dès sa publication, ce morceau d'histoire fut mis au rang des ouvrages classiques. Anquetil en donna la suite sous le nom de *l'Intrigue du Cabinet*. Elle n'eut pas autant de succès. *Louis XIV, sa Cour et le Régent*, extrait des *Mémoires de Saint-Simon*, en eut encore moins, parce que ces mémoires furent publiés en entier à-peu-près dans le même temps. Anquetil, à l'époque de la révolution, venait de changer un très-bon prieuré dont il jouissait, et où il était chéri, contre celui de la Villette près Paris, pour pouvoir se livrer plus

librement au travail. Il avait entrepris *le Précis de la Grande Histoire universelle*, qu'il termina dans la prison de Saint-Lazare, où il fut enfermé en 1794. Dans cet ouvrage, qui parut en 1796, il eut le courage de plaindre le sort de Louis XVI, et de parler de ses vertus. Il s'occupa ensuite de *l'Abrégé de l'Histoire de France*, qu'il a donné en 1804. Ces deux derniers écrits, qui sont loin d'être parfaits, seraient devenus précieux pour la jeunesse, si leur auteur avait eu le temps de faire usage d'une quantité considérable de corrections et d'additions qui lui avaient été données par un ami aussi modeste qu'éclairé auquel il les avait demandées. Anquetil en parlait avec reconnaissance, et se proposait d'en profiter, lorsqu'il mourut en 1806, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il était membre de l'institut et de la légion d'honneur.

Anquetil a donné en outre *l'Histoire de la Ville de Reims*, *les Mémoires de Villars*, et *les Motifs des Traités de Paix depuis* 1648, ouvrage de commande, mais qui se lit avec intérêt. Il était bon parent, ami zélé, et joignait à une grande finesse d'esprit beaucoup de douceur et d'agrément dans la conversation et dans le commerce de la vie.

L. M.

ANSON.

*Vandelaar pinx.t* *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

# ANSON.

Georges Anson, d'une famille ancienne d'Angleterre, fut un des plus grands marins du dix-huitième siécle. Choisi en 1740 pour commander une escadre destinée à porter la guerre dans la mer du Sud et jusqu'aux l'hilippines, il eut à lutter contre les tempêtes qui en moins de 9 mois réduisirent son escadre à deux vaisseaux, et contre les maladies qui enlevèrent les deux tiers de ses équipages dans le même espace de temps. Anson n'en porta pas moins la terreur sur les côtes du Chili, du Pérou, et du Mexique. De là il se rendit à Canton pour y faire radouber le seul vaisseau qui lui restât; et, en 1743, au moment où les Espagnols se flattaient qu'il ne songeait plus qu'à retourner en Europe, lorsque tout autre que lui n'aurait en effet pas eu d'autre desir, il persuada à son équipage d'aller croiser de nouveau sur la route du Galion de Manille. Sa persévérance fut récompensée par la prise de ce riche vaisseau. Il ramena le sien en Angleterre en 1744, après avoir fait le tour du monde, et mérité l'admiration générale par son courage et sa constance.

En 1747, Anson, alors vice-amiral, commandant une flotte de 14 vaisseaux de ligne, rencontra à la hauteur du Cap Finistère et prit après un combat sanglant et opiniâtre une escadre française de

six vaisseaux commandée par M. de La Jonquière. Il fut élevé à la pairie, en récompense de cette action, et fut fait, en 1751, premier lord de l'amirauté ; il mourut subitement en 1762.

Le voyage d'Anson fit connaître la route que tenaient les Espagnols, soit pour aller, soit pour revenir de Manille à Acapulco, et l'on peut présumer qu'il a donné lieu aux divers voyages entrepris par les Anglais depuis la paix de 1763, et qui ont si fort contribué à la perfection de la géographie. Il donna aussi des idées plus justes sur les Chinois, qu'Anson peignit tels qu'il les avait vus, et sous des traits bien différens de ceux qu'on leur avait donnés dans des relations que l'on peut accuser au moins d'exagération.

M.

ANTIOCHUS EPIPHANES

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

*Landon direx.t*

# ANTIOCHUS EPIPHANES.

Ce prince prit le surnom d'*Epiphanes*, ou illustre; mais il mérita plus la célébrité par ses excès que par des actions d'éclat.

Antiochus fut le quatrième des rois de Syrie qui ont porté ce nom. Son père, Antiochus *le Grand*, obligé de faire la paix avec les Romains, envoya comme ôtage à Rome, le jeune Epiphanes. Celui-ci revint en Syrie quelques années après, et vengea sur Héliodore l'assassinat de Séleucus, son frère aîné; mais, après avoir puni un usurpateur, il le devint lui-même, en retenant le trône qui appartenait à Démétrius, fils de Séleucus. Enivré d'un pouvoir acquis illégitimement, Antiochus parut souvent n'en chérir que l'abus. Son intempérance, ses bizarreries dans le choix de ses ministres le rendirent ridicule et presque odieux à ses peuples.

Une plus noble carrière s'ouvrit devant lui. La Palestine et la Célé-Syrie avaient souvent été des causes de guerres entre les monarques Syriens et ceux d'Egypte; Antiochus, plus heureux que ses prédécesseurs, termina cette querelle par une victoire éclatante : il vainquit et fit prisonnier Ptolomée Philometor, roi d'Egypte, entre Péluse et le Mont Casius. Il fut doux et modéré dans son triomphe, et traita honorablement Ptolomée qui était son neveu.

Sur un faux bruit de la mort d'Antiochus, Jason que ce roi avait nommé grand-prêtre des Juifs, à la place d'Onias, excita le peuple à la révolte. Antiochus fit impitoyablement massacrer tous les Hébreux qui ne purent se soustraire par la fuite. Il retourna ensuite en Egypte, sous prétexte de rétablir son neveu sur le trône, et battit les Alexandrins qui avaient élu pour roi Ptolomée *Evergètes* ou *Phiscon*. Les vaincus implorèrent l'assistance de Rome qui envoya trois ambassadeurs au roi de Syrie. Le Monarque syrien obéit aux lois de la nécessité, et se soumit aux conditions que les Romains voulurent lui dicter.

Pour se venger peut-être sur des innocens de l'humiliation qu'il venait de subir, Antiochus marcha de nouveau contre les Juifs. Cette fois, il ne prétendait pas seulement les soumettre ou les punir; il avait dessein d'abolir leur culte. Ainsi qu'il arrive toujours dans de telles circonstances, la résistance fut égale à l'oppression. C'est à cette époque que se rapportent la fermeté du vieillard Eléazar, ainsi que le courage de Mathatias et des Machabées. Antiochus marchait en personne contre Jérusalem, lorsque son char fut brisé dans le chemin. Le roi mourut de sa chute, et les Juifs virent la protection de Dieu dans le malheur de leur ennemi. La mort d'Antiochus eut lieu à Tables en Perse, l'an 164 avant J. C., et le quarante-neuvième de l'ère des Séleucides. Il avait régné 12 années.

D. D.

ANTISTHÈNE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Landon direxit

# ANTISTHÈNES.

Antisthènes, athénien qui vivait environ 324 ans avant J. C., fut le fondateur de la secte des philosophes cyniques. Il enseigna d'abord la rhétorique; mais, ayant un jour entendu Socrate, il laissa là son école, et tous les jours il faisait environ deux lieues pour assister aux leçons de ce philosophe. Il ne se contenta pas d'avoir abandonné sa profession, pour se livrer tout entier à la philosophie. Socrate faisait consister le bonheur dans la vertu; Antisthènes adopta ce principe, et l'exagéra en faisant consister la vertu uniquement dans le mépris des richesses et de la volupté. Pour accréditer sa doctrine, il parut en public, un bâton à la main, une besace sur les épaules, et revêtu d'un manteau déchiré. Socrate, qui démêlait sous cet extérieur la vanité et le desir de se faire remarquer, lui dit : « Antisthènes, je t'aperçois à travers les trous de « ton manteau. »

La singularité du spectacle que donnait le Philosophe cynique lui attira d'abord plusieurs disciples, et son éloquence les retint quelque temps auprès de lui; mais les austérités qu'il leur prescrivait les éloignèrent insensiblement; et Antisthènes, plus sensible à cet abandon qu'il n'aurait dû le paraître, d'après ses maximes, de dépit ferma son école. Cependant par la suite, vaincu par l'obstina-

tion et l'importunité de Diogènes, il lui communiqua ses principes. Diogènes les exagéra à son tour, et prétendit anéantir les passions que son maître n'avait voulu que réprimer.

Antisthènes prêchait l'unité de Dieu, mais il prêchait en même temps le suicide. Il n'avait renoncé à tout que pour ne se gêner sur rien. Il employait contre les vices une ironie amère; mais, dans son humeur chagrine, il voyait partout des vices, et ses sarcasmes n'épargnaient personne. Il contribua à venger la mort de son maître, en préparant par ses discours mordans l'exil d'Anytus et la mort de Mélitus, les deux accusateurs de Socrate.

La secte des philosophes dont Antisthènes fut le fondateur, tirait son nom du Cynosarge : c'était le lieu où il avait tenu son école. L'impudence et l'effronterie de ses disciples firent donner au nom de Cynique une autre origine, et celle-ci parut si convenable et si naturelle, qu'elle fit oublier la première.

Il y a eu deux écoles de Cyniques: la première est celle d'Antisthènes; elle finit à Cratès dont le disciple Zénon, trop sage pour approuver les excès des Cyniques, fonda la secte des Stoïciens. La seconde école parut sous les premiers empereurs romains; elle fut décriée et mérita de l'être. C'est à celle-ci qu'appartenait le philosophe Pérégrinus, qui se brûla publiquement à Olympie, pendant la célébration des jeux, sous l'empire de Marc-Aurèle.

M.

ANTONIN PIE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

*London dirx.t*

# ANTONIN.

L'empereur Antonin, surnommé *le Pieux*, naquit à Lanuvium, l'an 86 de J. C. Il fut d'abord proconsul d'Asie, puis consul, en l'an 120; et fit dès-lors paraître la justice, la bonté, la sagesse qui ont rendu sa mémoire sacrée pour les amis de l'humanité. Adrien qui, malgré quelques vices, eut le mérite de savoir connaître et honorer la vertu, adopta Antonin et le désigna pour son successeur. A peine placé sur le trône (en 138), Antonin confirma et même surpassa les espérances que l'on avait conçues de lui. La perception des impôts obligeait souvent à employer des voies rigoureuses: Antonin ne voulut pas qu'on usât de ce moyen toujours odieux au peuple, d'accroître les richesses de l'état. Il attaqua même le mal dans sa source, en diminuant les subsides. Les nations barbares furent contenues par les sages mesures de ce monarque; et, ce qui n'était point arrivé avant lui, elles laissèrent l'empire en paix tant qu'il le gouverna. Si, à cette époque fortunée, quelques villes éprouvèrent de ces malheurs que la prudence humaine ne peut prévenir, l'empereur y remédia par ses libéralités. Il fut ennemi de la persécution: dès les premiers jours de son avénement, il avait fait mettre en liberté plusieurs criminels d'état qu'Adrien destinait à la mort: il usa de la même clémence envers ceux qui avaient

conspiré contre lui-même. Quoique l'on ait contesté l'authenticité de la lettre que l'on présume avoir été écrite par lui en faveur des Chrétiens, il n'en est pas moins vrai qu'il fit cesser les poursuites rigoureuses que l'on avait exercées contre eux. Scipion avait dit : « J'aime mieux conserver un citoyen que « de faire périr mille ennemis. » Antonin répétait souvent ce mot admirable, et il en fit comme la règle de ses actions. Enfin, après avoir maintenu Rome et l'univers en paix pendant 23 années, Antonin mourut en 161, à l'âge de 75 ans, pleuré comme le plus tendre des pères par tous les ordres de l'état.

On a dit qu'Auguste, afin de se faire regretter, avait choisi Tibère pour son successeur ; Antonin, supérieur à cette odieuse politique, mit le comble à ses bienfaits envers les peuples, en adoptant Marc-Aurèle auquel il donna sa fille en mariage.

D. D.

HIST. ANCIENNE.

APULÉE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III

*London direx^t*

# APULÉE.

Apulée naquit à Madaure, ville fameuse dans l'histoire de la crédulité par le nombre et la réputation de ses magiciens. Il fut accusé de connaître leurs secrets et de s'en être servi pour se faire aimer d'une jeune veuve qu'il épousa. Sa magie était sa bonne mine, sa jeunesse et la séduction de ses talens. Il plaida sa cause contre les héritiers de sa femme et la gagna. Son plaidoyer nous est parvenu : on y trouve de la raison, il en fallait pour détruire une imputation absurde; et de l'éloquence, auxiliaire qui ne nuit point aux meilleures causes.

Son Ane d'or fit sa réputation : il n'a point cependant inventé sa fable; elle avait été créée par Lucien. Dans l'ouvrage du Philosophe de Samosate, comme dans celui d'Apulée, c'est un jeune homme qu'une magicienne encore inexpérimentée transforme en âne, croyant le transformer en oiseau. Cette métamorphose produit une foule d'aventures singulières, de tableaux licentieux, de traits piquans contre les prêtres du Paganisme. Les deux écrivains, l'original et l'imitateur, s'y jouent à l'envi de la pudeur, de la décence, de la nature même dont ils ne respectent pas plus les loix que celles des bienséances. De telles productions nous donnent une singulière idée des mœurs du temps

où l'on pouvait plaire avec de semblables livres. On croit pouvoir remarquer que la scène de la caverne des voleurs, dans Gil-Blas, est prise d'Apulée. Ce larcin est bien innocent, surtout si l'on examine l'heureux parti qu'en a tiré l'habile Romancier moderne. Malgré l'invraisemblance du sujet, la licence des tableaux, l'ouvrage d'Apulée captive l'attention : il ne fatigue point son lecteur, il l'amuse sans cesse par de nouvelles scènes aussi plaisantes que variées ; mais une fiction délicieuse, celle de Psyché, réconcilie surtout les esprits délicats avec l'auteur. Tout y est charmant, gracieux ; on ne croirait point que le pinceau d'un Africain eût pu tracer des images si séduisantes.

L'époque de la naissance et de la mort d'Apulée n'est pas bien connue ; on sait seulement qu'il fleurit sous les Antonins.

On croit devoir mettre l'Ane d'or dans la classe des productions romanesques ; il est, après le Satiricon de Pétrone, le plus ancien des romans latins. On sait que ce genre de fiction, auquel les modernes ont prêté tant d'éclat, que plusieurs ont rendu si instructif, si moral, n'était point connu des Grecs et des Romains dans les beaux jours de leur littérature.

L...e

ARATUS.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

*Landon dirext*

# ARATUS DE SYCIONE.

**Le nom d'Aratus de Sicyone termine en quelque sorte la liste de cette longue suite de héros qui ont illustré la Grèce. Ce grand homme n'eut point le** bonheur de naître au temps de la splendeur de sa patrie : il parut à l'époque de sa décadence. La guerre civile régnait alors dans le Péloponnèse ; les Etoliens, brigands par caractère, exerçaient impunément leurs pirateries; Lacédémone, qui avait perdu sa force en s'éloignant de ses anciennes mœurs, cherchait par intervalle à réduire les petits états qui l'avoisinaient ; Athènes, toujours agitée par des dissentions intérieures, tour-à-tour trompée par ses orateurs, et la proie des successeurs d'Alexandre, trouvait enfin quelque repos sous la protection de la Macédoine. Cette dernière puissance, forte par sa position, redoutable par la politique de son gouvernement, menaçait toute la Grèce. La crainte qu'elle inspirait avait engagé quelques républiques à recourir à leurs anciennes constitutions. La plupart des villes d'Achaïe, après avoir gémi sous le joug des tyrans, parvinrent à s'en affranchir, et renouvelèrent les premières leur alliance. Ce fut la seconde ligue des Achéens.

Tel était l'état des choses, lorsqu'Aratus, qui venait de délivrer sa patrie du joug des tyrans, persuada à ses compatriotes de réunir leurs forces à celles des villes alliées. Son mérite supérieur et le

besoin que les Achéens avaient d'un chef habile, le mirent à la tête du gouvernement.

Ce grand homme, échappé dans son enfance aux meurtriers de son père Clinias, et depuis élevé à l'école de l'adversité, fit une espèce de guerre sourde à tous les tyrans du Péloponnèse, employant adroitement la ruse et la bravoure pour se rendre maître de plusieurs villes, et n'exigeant d'autre récompense des dangers de l'entreprise que la réunion des peuples qu'il avait soumis, à une société qui devait les faire jouir des mêmes priviléges que les villes les plus anciennement alliées.

Les bannis, rappelés par Aratus, étaient réduits à la plus affreuse misère, leurs murmures annonçaient une sédition. Ce général court solliciter pour eux la générosité de Ptolémée, roi d'Egypte, dont il reçut cinquante talens. A son retour, les malheureux qu'il venait de secourir lui décernèrent le nom de *Sauveur*.

Nommé général de la ligue achéenne, il ravagea la Locride et tout le territoire de Calydon; l'année suivante, il prit Corinthe, dont Antigone, roi de Macédoine, s'était rendu maître par artifice; il rendit la liberté aux Corinthiens, et les fit entrer dans la confédération des villes d'Achaïe. L'éclat de cette conquête et la renommée d'Aratus déterminèrent les Mégariens, les Trezeniens et les Epidauriens à accéder à cette confédération.

Aratus voulait procurer le bonheur de la liberté à la ville d'Argos. Il ne put réussir ni dans les

négociations qu'il entama à ce sujet, ni dans la tentative qu'il fit de s'en rendre maître par surprise. Il ne fut pas plus heureux d'abord dans son entreprise sur Athènes, qu'il voulait également affranchir de la tyrannie ; mais quelque temps après il parvint, au grand étonnement de la Grèce, à rendre cette ville à la liberté. Athènes elle-même, profitant de la mort de Démétrius, appela Aratus dans ses murs. Malade alors, il s'y fait transporter en litière, s'oublie pour le salut des autres, conduit avec art cette grande entreprise, et paie de ses propres deniers les capitaines qu'il fallait acheter, et les soldats qu'il fallait renvoyer.

Cet heureux événement fut le terme de la fortune d'Aratus. Depuis ce moment la ligue achéenne n'éprouva que des revers. Cléomène, roi de Lacédémone lui déclara la guerre, et remporta de nombreux avantages sur ses généraux : ce prince prit la plupart des villes alliées, vainquit Aratus près du mont Lycée, le poursuivit dans l'Arcadie, et le réduisit enfin à la fâcheuse nécessité de recourir à la protection de la Macédoine. Antigone, à la vérité, rendit bien aux Lacédémoniens les maux qu'ils avaient faits aux peuples d'Achaïe ; mais en vengeant ceux-ci, il leur fit payer bien cher ses services. Il leur ravit insensiblement cette liberté pour laquelle ils avaient tant combattu. Philippe, son successeur, donna d'abord toute sa confiance à Aratus, et dut à ses conseils la prospérité de son royaume et la gloire de ses armes ; mais le mérite

de cet excellent citoyen importunait les courtisans de Philippe ; le roi lui-même redoutait quelquefois les reproches d'un censeur dont la conduite austère était un modèle qu'il imitait rarement. Il eut la faiblesse de prêter l'oreille aux ennemis d'Aratus, et la barbarie de le faire périr. Taurion, vil ministre des plaisirs de ce prince, fut chargé de lui donner un poison lent qui le conduisît au tombeau sans qu'on pût soupçonner la cause de sa mort. Aratus connut bientôt celle de son mal, il le supporta sans se plaindre. Un jour seulement qu'il crachait du sang devant un de ses amis, qui s'en étonnait. *Mon cher Céphalon*, dit-il, *voilà le fruit de l'amitié des rois.* Il mourut de cette manière à Egium, vers l'an 214 avant J. C., à l'âge d'environ 58 ans.

Aratus, dit Polybe, était l'homme le plus propre à gouverner une république. Un discernement exquis lui faisait toujours prendre les meilleures résolutions. Personne n'a égalé sa prudence, son activité à former des partis, à tendre des piéges à un ennemi. Mais le même homme, si entreprenant, si courageux dans la conduite de ces sortes de projets, était irrésolu à la tête des armées ; il semblait que la grandeur de l'exécution étonnât son courage.

Ph. L. R.

ARCHIMÈDE.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

*Landon dirext*

# ARCHIMÈDE.

Archimède naquit à Syracuse en Sicile, environ 280 ans avant l'ère chrétienne. Il fut le plus grand géomètre de l'antiquité. Les découvertes qu'il a faites dans toutes les parties des mathématiques sont extrêmement nombreuses; mais c'est dans la géométrie et dans la mécanique que son génie a principalement éclaté. Il a découvert et démontré une infinité de propriétés des lignes courbes qui n'étaient point connues auparavant. C'est lui qui a appris à mesurer leur surface ainsi que le volume des corps arrondis. On lui doit aussi la connaissance de la mesure du cercle, le rapport approché du diamètre à la circonférence, la mesure de la sphère, du cylindre, du cône; en un mot, une foule de propositions aussi curieuses par elles-mêmes qu'utiles par leur application continuelle dans tous les arts de la société. Mais ce qui distingue autant Archimède que ces découvertes mêmes, c'est le talent qu'il a mis à les exposer, et l'esprit d'invention qu'il a porté partout. Sa marche est toujours originale, et il n'a jamais plus d'invention et de force que dans les momens où on le croirait le plus embarrassé. Enfin, les méthodes qu'il a trouvées le premier, et dont il a fait un si bel usage, ont été la source féconde de celles que les analystes modernes ont

depuis imaginées. Ainsi le Traité intitulé : *de Arenario* renferme tous les principes de la numération. La méthode d'exhaustion, qui est due aussi à Archimède, et qui consiste à arriver à la vérité, en atténuant sans cesse les erreurs qui vous en séparent, est le germe de la théorie des infiniment-petits dont les modernes ont fait des applications si étendues. Telle est la marche naturelle et constante des sciences positives. Continuellement progressives et croissantes, les découvertes y naissent des découvertes ; et la lumière répandue par un grand génie brille et s'étend jusques dans les siècles les plus éloignés.

Archimède, qui semble avoir créé la géométrie, posa aussi les fondemens de la *statique*, c'est-à-dire des loix de l'équilibre des corps, soit solides, soit liquides. Il en fit même, dit-on, plusieurs applications extrêmement ingénieuses, à la prière du roi Hiéron, son parent et son ami. De ce nombre est l'instrument d'hydraulique qui sert à faire monter l'eau sur un plan incliné, par le moyen de la rotation, et que l'on nomme encore aujourd'hui *la vis d'Archimède ;* mais lui-même estimait peu les applications pratiques, et il dédaigna toujours de les publier. Ce sentiment était naturel dans un homme d'un si grand génie; il devait cultiver la science pour elle-même, et laisser à des mains moins habiles le soin d'en faire des usages pratiques. Ce qui est beau et difficile, c'est

de créer l'instrument ; l'intérêt personnel, ou même le seul attrait d'une recherche facile suffit ensuite pour en faire naître les applications ; mais ceci est plutôt de nature à être senti par les savans de profession que par les gens du monde. Au reste, Archimède fit lui-même de ses machines l'usage le plus beau et le plus noble, en les employant à défendre son pays contre les Romains qui l'attaquaient. Les effets en étaient si terribles que les soldats ennemis effrayés refusaient de se porter au combat. Il brûla, dit-on, une partie de la flotte romaine, en concentrant sur elle la lumière du soleil par un grand nombre de miroirs; ce fait ne paraît pas impossible, d'après l'énorme chaleur que l'on peut ainsi rassembler. Marcellus, qui commandait le siége, fut ainsi contraint de convertir ses attaques en blocus, et il ne se rendit maître de la place que par surprise. Mais il avait conçu une si grande admiration pour Archimède, qu'il avait particulièrement ordonné qu'on ne lui fît aucun mal : cet ordre fut mal exécuté. On raconte qu'Archimède, insensible à ce qui se passait autour de lui, et plongé dans ses profondes méditations, s'occupait de géométrie pendant le tumulte de la ville prise, et qu'il fut tué par un soldat auquel il ne répondait point, quoiqu'il lui eût demandé plusieurs fois son nom. Marcellus, n'ayant pu sauver ce grand homme, voulut au moins honorer sa mémoire. Il laïssa

tous ses biens à sa famille, et prit soin qu'on lui rendit les derniers honneurs.

Archimède avait desiré que l'on gravât sur son tombeau une sphère inscrite dans un cylindre, en mémoire de la découverte qu'il avait faite sur le rapport de ces deux corps. Son intention fut remplie ; et c'est à ce caractère que son tombeau fut découvert et reconnu par Cicéron, lorsqu'il était questeur en Sicile.

J. B.

ARÉTIN.

*Titien pinx.*[t] *London direx.*[t]

NAPOLI

# L'ARÉTIN.

Arezzo, ville de Toscane, fertile en hommes célèbres, a fourni à plusieurs d'entre eux le surnom d'*Aretino;* mais, en français, nous ne donnons qu'à celui-ci le nom d'Arétin. Pierre était bâtard d'un gentilhomme d'Arezzo, et naquit en 1492. Il annonça de bonne heure des dispositions pour la poésie et pour les lettres, mais ses études furent tardives et imparfaites. Il était encore enfant, lorsqu'ayant fait un sonnet contre les indulgences, il fut obligé de s'enfuir à Pérouse. Il s'y fit relieur de livres pour subsister. De là il se rendit à Rome; et la preuve qu'il n'avait pas fait fortune dans son métier, c'est qu'il fit à pied le voyage. Les libéralités de Léon X et ensuite de Clément VII le tirèrent de cet état. Il perdit la faveur de ce dernier pontife, pour 16 sonnets obscènes qu'il fit sur quarante de dessins de Jules-Romain, gravés par Marc-Antoine Raimondi de Bologne. L'Arétin quitta Rome, et retourna dans sa patrie en 1524. Jean de Médicis l'appela auprès de lui, lorsqu'il venait de passer au service de François I qui entrait alors en Italie.

Médicis mourut des suites d'une blessure : alors Aretin, résolu à vivre indépendant, alla s'établir à Venise. De là, il lançait des épigrammes et des

satyres contre le pape et les cardinaux. Il employait ensuite ses amis à les apaiser, et à lui faire compter des sommes pour payer son silence. D'autres lui procurèrent, de la part des princes, et même de l'empereur Charles V et de François I des marques de distinction, des présens, et des chaînes d'or.

L'Arétin eut la prétention d'être fait cardinal. Jules III le créa chevalier de S. Jean-de-Latran. Il se rendit à Rome: le pape le reçut en plein conclave, et le baisa au front. Mais Arétin revint à Venise, sans avoir rien obtenu de plus solide. La liberté de ses écrits et de ses propos lui attira plus d'une disgrace. Sa mort eut quelque chose de bizarre comme sa vie. On prétend qu'en entendant raconter un tour de galanterie d'une de ses sœurs, il lui prit un tel accès de rire qu'il tomba de son siége, et se cassa la tête. Il mourut, en 1557, âgé de 65 ans. La terreur qu'il inspirait aux hommes les plus puissans le fit nommer *le fléau des princes :* on lui donna de son vivant le titre de *divin*, quoiqu'il n'y eût en lui rien de merveilleux que son audace; et il se donnait à lui-même le nom de *véridique*, pour accréditer en même temps ses flatteries et ses calomnies. Son nom fut un épouvantail; il est maintenant une injure.

G.

D'ARGENSON.

*Hyac. Rigaud pinx.t* *Edelon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE

# D'ARGENSON.

Marc René de Voyer de Paulmy d'Argenson naquit à Venise, le 4 novembre 1652, pendant que son père était ambassadeur dans cette ville. La république, qui voulut être sa marraine, lui donna le nom de Marc, et le fit chevalier de S. Marc. Ses parens lui firent prendre très-jeune la charge de lieutenant-général au Présidial d'Angoulême; mais les magistrats que le roi envoya tenir les grands jours en quelques provinces le connurent dans leur voyage, et l'engagèrent à déployer ses talens sur un plus grand théâtre. Il vint à Paris; M. de Pont-Chartrain s'étant assuré de ce qu'il valait, on l'obligea de se faire maître des requêtes, sur la foi de son mérite; et au bout de trois ans, en 1697, il fut fait lieutenant-général de police de la ville de Paris. Louis XIV avait créé cette place en 1667, et M. d'Argenson était le second magistrat qui l'occupait. Avant lui, la police de cette capitale excitait les plaintes des étrangers qui venaient admirer Louis XIV dans toute sa gloire. Par ses soins, les rues furent éclairées, les filous surveillés ou arrêtés, et la tranquillité assurée. Le Monarque se reposa, sur sa vigilance, du soin de Paris et de l'exécution des mesures secrètes qu'ordonnait la prudence. Il eût rendu compte, dit Fontenelle, d'un inconnu qui s'y serait glissé

dans les ténèbres; et cet inconnu, quelque ingénieux qu'il fût à se cacher, était tonjours sous ses yeux. Parmi les traits de courage et de fermeté qui honoreut M. d'Argenson, on doit citer celui qu'il fit en 1709: la cherté des objets de consommation était alors excessive; le peuple injuste s'en prit au lieutenant de police: il y eut quelques émeutes: ce Magistrat étant un jour assiégé dans une maison par une troupe de furieux qui voulaient y mettre le feu; il en fait ouvrir la porte, se présente, parle et apaise les séditieux. Il savait quel est le pouvoir d'un Magistrat sans armes; mais, on a beau le savoir, il faut un grand courage pour s'y fier. Cette action fut récompensée on suivie de la dignité de conseiller d'état. Dans les momens de péril, dans les incendies, il était le premier à porter les secours nécessaires, et à encourager les plus timides par son exemple. A l'embrasement des chantiers de la Porte S. Bernard, il fallait traverser un chemin en flamme pour arrêter les progrès de l'incendie; les gens du port et même le régiment des Gardes n'osaient tenter ce passage: M. d'Argenson le franchit; son exemple entraîne les plus braves, et l'incendie est arrêté. Ses habits furent brûlés dans cette journée qu'il passa toute entière sur pied et dans une action continuelle. Enfin M. d'Argenson vint à exercer auprès du roi un ministère secret et sans titre, mais qui n'en était que plus flatteur, et qui ne lui donnait

même que plus d'autorité. En 1718, le Régent le nomma garde-des-sceaux, et en 1720 ministre d'état. Ce fut le terme de sa fortune. Le bien des affaires générales parut demander qu'il remît les sceaux; il les remit dans la même année, en conservant toujours l'estime du Prince de qui il les avait reçus. Alors loin du monde, il se livra avec délices aux douceurs de la retraite, méditant en chrétien sur la fragilité des grandeurs de la terre, et cultivant les lettres qui charment la solitude et la vieillesse. Il mourut à l'âge de 69 ans, le 8 mai 1721.

On doit regarder M. d'Argenson comme le premier magistrat qui ait donné à la police cette organisation qu'elle conserva de nos jours. On l'a accusé d'avoir trop multiplié les espions, et l'on n'a pas réfléchi que c'est ce grand nombre d'Argus qui a assuré la tranquillité du royaume dans les quinze dernières années d'un règne où des malheurs sans nombre semblaient autoriser quelques mécontens à s'élever contre la Cour. On lui attribue l'invention des lettres-de-cachet, et ce n'est pas son plus beau titre à la reconnaissance publique. Sa figure effroyable le rendait la terreur du peuple qui ne l'appelait que le *Damné*, le *Rhadamante*, *le Juge des Enfers*. M. d'Argenson travaillait sans relâche, et dictait à plusieurs Secrétaires à la fois. Son caractère était ferme et son ame était à l'épreuve des sollicitations et des présens. Il parlait à

chacun sa langue; il conciliait avec bonté des esprits farouches, et n'employait l'autorité qu'au défaut de la conciliation. Voltaire a dit qu'il fut bon lieutenant de police, bon ministre, et qu'il eût été bon général. Dans la société, il semblait oublier ses importantes fonctions pour se livrer entièrement au plaisir. Fontenelle, qui l'a bien connu, assure qu'il avait une gaieté naturelle et une vivacité d'esprit heureuse et féconde en traits qui seuls auraient fait une réputation à un homme oisif. On a répété, d'après son fils, le marquis d'Argenson, que ses mœurs secrètes n'étaient rien moins que pures, et qu'il n'était pas dévot; mais il faut s'empresser d'ajouter qu'il faisait respecter la décence et la religion, et qu'il en donnait l'exemple en même temps qu'il en prescrivait la loi. On trouve, dans les Mémoires de Richelieu, que d'Argenson avait un goût particulier pour les religieuses de l'abbaye de Tresnel; ces Mémoires renferment tant de choses hasardées sans preuves, qu'on peut hardiment douter de la vérité de cette anecdote.

Ph. L. R.

HIST. D'ITALIE.

ARIOSTE.

*Titien pinx.t* *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

# ARIOSTE.

*Ludovico Ariosto*, né à Ferrare, en 1474, était fils de *Nicolo Ariosto*, gouverneur de Reggio, et de la belle Daria Malaguzza, issue d'une noble et ancienne famille de la même ville. Son goût pour la poésie sembla se développer avant sa raison; son père le vit avec peine, et fit tous ses efforts pour s'y opposer, mais ils furent inutiles, et souvent, comme Ovide, l'enfant fit des vers, en promettant qu'il n'en ferait plus. A peine avait-il atteint sa quinzième année que son parent, le jeune Pandolfe Arioste, et le savant Grégoire de Spolette s'empressèrent de lui donner les premiers élémens de la littérature grecque et latine: à cette époque, il perdit son père qui, presque sans fortune, laissa dix enfans dont le soin retomba sur l'Arioste qui était leur aîné. Les Magaluzzi vinrent à son secours, et bientôt il fut accueilli par le cardinal Hippolyte d'Est qui le traita bien moins en protecteur qu'en ami. A sa mort, l'Arioste passa au service d'Alfonse I, duc de Ferrare, qui le chargea de plusieurs négociations dans lesquelles il eut toujours le plus grand succès. Pour se faire une idée de son adresse et de son caractère, il suffit de le suivre dans les montagnes de l'Apennin, de l'y voir calmer les esprits révoltés, et détruire ou désar-

mer les voleurs dont la province était infestée. Quelque temps après son arrivée dans ce pays, plusieurs de ces brigands le rencontrent seul et se promenant loin de sa demeure : ils courent à lui, le saisissent et allaient l'emmener, quand l'un d'eux s'écrie : *c'est l'Arioste !* A ce nom, tous se prosternent à ses pieds, lui disent que l'auteur de l'*Orlando* leur fait oublier la personne du gouverneur, et le reconduisent jusqu'à la forteresse qu'il habitait.

« L'Arioste ne pouvait souffrir qu'on le lût ou qu'on le déclamât sans grâce ; et son oreille était si délicate, qu'un jour il entra furieux dans la boutique d'un potier de terre dont il brisa tous les pots, parce qu'en passant il l'avait entendu estropier une de ses stances. Il savait parfaitement la langue latine, et cependant il ne voulut écrire que dans son idiôme, malgré les représentations du cardinal Bembo auquel il répondit qu'il aimait mieux être le premier des écrivains italiens, que le second des latins. Sage et modeste, il n'était pas plus recherché dans son ameublement que dans ses manières ; et quand on lui demandait pourquoi sa maison était si simple, lui qui dans son *Roland* avait décrit les palais les plus somptueux : « C'est, disait-il, qu'il est « plus prompt et plus facile d'assembler des mots « que des pierres. »

Le successeur de Jules II envia souvent à la mai-

son d'Est le bonheur qu'elle avait de posséder un homme tel que l'Arioste, à qui son mérite et ses mœurs, son respect pour sa mère, et sa bienveillance envers les malheureux procurèrent et conservèrent pour amis, *Paul Jove*, *Bembo*, *Sadoletto*, *Bibiéna*, en un mot, tous les savans, ainsi que tous les poètes du siécle de François I et de Léon X. A Mantoue, Charles-Quint lui mit sur la tête les mêmes lauriers qui avaient couronné celle de Pétrarque; et, d'accord avec les souverains, la république de Venise fit graver les éloges prodigués à *l'Orlando*.

Cet ouvrage parut, pour la première fois, en 1532, et le pape Clément le lut avec transport. Le signor *Abbate Mezea* compare ceux qui n'en goûtent pas les beautés aux paysans grossiers qui s'étaient rassemblés pour attaquer *Roland* dans sa folie.

Grand et bien fait, l'Arioste avait la figure belle, la physionomie agréable, et le Titien s'est plu à saisir ses traits, à rendre l'expression de ses yeux, dont le feu était tempéré par une douceur qui annonçait la sensibilité de son ame. *Simon Fornari* prétend qu'il a aimé plus d'une fois; et l'on croit que le portrait d'*Olympe* est tracé d'après une maîtresse dont il eut deux fils. L'aîné prit le parti des armes, l'autre ne servit que l'amour et les muses.

L'Arioste a fait sept satyres, cinq comédies

des sonnets, des madrigaux, des chansons, des ballades, enfin son *Orlando furioso* qui, bien supérieur à *l'Orlando inamorato* de *Matteo-Maria Borardo* dont il est la continuation, a été traduit et imprimé plusieurs fois en différentes langues. La plus belle édition que l'on en ait faite en italien est celle de Paris 1772, 4 volumes in-8.°, caractères de Baskerville, et figures d'habiles maîtres.

L'Arioste mourut en 1533, âgé de 59 ans, et fut enterré chez les bénédictins. En 1612, un de ses neveux lui éleva, dans la même église, un monument sur lequel on retrouve les inscriptions qui ornaient le premier tombeau dans lequel ses cendres reposaient.

F. D.

ARISTIDE.

Landon dir.ne

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

# ARISTIDE.

Il ne faut qu'un trait pour peindre Aristide : il fut le plus juste et le plus vertueux de tous les Athéniens ; il fit moins peut-être pour leur gloire que Thémistocle et Périclès, mais il fit plus pour leur bonheur. Son exemple arrêta quelque temps la dépravation des mœurs, et il a mérité que la postérité, sévère mais équitable, appelât de son nom les hommes qui ne s'écartent jamais du sentier de la probité et de la justice.

Aristide naquit au bourg d'Alopèce, dans l'Attique, et entra de bonne heure dans les emplois de la république. Un homme dont les projets étaient vastes, dont le génie était souple, hardi, plein de ruse et de finesse, et dont l'ambition était immense, prétendait alors à l'honneur de gouverner Athènes ; cet homme était Thémistocle. Le peuple, dont il favorisait les prétentions, accueillait tous ses projets, et l'élevait chaque jour vers la souveraine puissance. Aristide, admirateur des lois de Lycurgue, et penchant pour le gouvernement aristocratique, contraria par conséquent les desseins de Thémistocle. La république souffrit quelquefois de leur mésintelligence, car si l'un proposait quelque chose d'avantageux, l'autre s'y opposait sur-le-champ ; non parce que cela était préjudiciable, mais parce que l'adoption du projet pouvait augmenter le crédit de celui qui en avait eu l'idée.

Chez Thémistocle, cette manière d'agir pouvait venir d'une jalousie indigne d'un grand caractère; chez Aristide, c'était au seul amour de la patrie, au desir d'éloigner son rival du pouvoir absolu, qu'il fallait rapporter cette opposition constante à traverser ses desseins. Leur rivalité cependant céda au danger qui menaçait la Grèce. Datis, envoyé par le roi de Perse, avait débarqué à Marathon une armée considérable, qui déja ravageait le pays et s'approchait d'Athènes. Thémistocle et Aristide furent du nombre des dix généraux qui devaient s'opposer aux barbares. Ces dix généraux commandaient chacun un jour. Le jour d'Aristide étant venu, il remit le commandement à Miltiade, dont il connaissait les talens militaires et la valeur éprouvée, se trouvant heureux d'obéir à celui qui avait le plus d'expérience. Aristide se trouva à la célèbre bataille de Marathon, et fut chargé, après la victoire, de la garde des prisonniers et du butin, emploi dont il s'acquitta à la satisfaction de toute l'armée. L'année suivante il fut nommé archonte, et reçut le surnom glorieux de *Juste*. Son intégrité fut le prétexte de sa perte. Thémistocle représentant qu'il ne se servait de ses vertus que pour s'emparer du pouvoir suprême, qu'en jugeant tout par lui-même il avait aboli les tribunaux, et qu'il se formait insensiblement une monarchie sans pompe et sans gardes, le peuple d'Athènes, le plus injuste de tous les peuples, bannit Aristide pour dix ans, par la voie de l'ostracisme. Ce fut dans cette occasion

qu'un paysan, ne le connaissant pas, vint le prier de mettre sur sa coquille le nom d'*Aristide;* l'illustre Athénien lui demanda si celui qu'il voulait bannir lui avait fait quelque tort: « Aucun, répondit « cet homme; mais je souffre impatiemment de « l'entendre toujours appeler *le Juste* ». Aristide, sans répondre un seul mot, prit la coquille, écrivit son nom, et la rendit.

Aristide fut rappellé au bout de trois ans d'exil, et son rappel sauva la Grèce, alors menacée par les armes de Xercès. Ce grand homme oubliant ses querelles avec Thémistocle, qui l'avait fait bannir, fut au-devant de ce général, et contribua fortement à la victoire de Salamine. Aristide fut depuis choisi pour commander les troupes athéniennes; il vainquit Marconius, lieutenant du roi de Perse, à la journée de Platée, et cette grande action est le seul exploit mémorable que l'histoire nous ait conservé de lui. Peu de temps après, on vit Aristide défendre Thémistocle, que le peuple condamnait à l'exil, représenter tous les services que ce général avait rendus à l'état, et vanter son courage, la grandeur de son génie et l'éclat de ses victoires. En se conduisant d'une manière aussi noble, Aristide se montra proprement l'homme de la république, dont tous les desirs sont remplis pourvu qu'elle soit bien servie. Devenu pour la troisième fois général avec Cimon, Aristide se concilia si bien les Grecs, mécontens de Pausanias, roi de Lacédémone, qu'il leur persuada de donner aux Athéniens le commandement-général

de la Grèce. Ce fut en cette occasion qu'on le choisit seul pour prendre connaissance des richesses de toutes les villes grecques, et pour régler ce que chacune d'elles devait payer tous les ans au trésor établi dans l'île de Délos. Dans cet emploi délicat, mais honorable, il se conduisit avec tant de justice, tant de prudence, tant de désintéressement, qu'il satisfit tout le monde, et mérita que le temps de son administration fût nommé le siècle d'or.

L'année de la mort de ce grand homme est incertaine; ce que tous les historiens s'accordent à dire, c'est qu'il mourut dans l'indigence; on prétend même que la république fit les frais de ses funérailles, et Plutarque assure que ses filles furent mariées aux dépens du Prytanée.

Ph. L. R.

ARISTIPPE.

NAPOLI

*Landon direx.t*

# ARISTIPPE.

Aristippe naquit à Cyrène, en Afrique. Il fut disciple de Socrate ; mais il s'écarta beaucoup de la doctrine de cet illustre maître. L'un ne trouvait de bonheur que dans la vertu, l'autre ne trouvait de jouissances que dans la volupté. Un esprit vif, des réparties piquantes, le talent de voiler ses principes sous des formes honnêtes, lui firent des prosélytes, des admirateurs, et lui procurèrent une existence plus douce qu'honorable. Un caractère noble, un mérite réel se font estimer des ames les moins courageuses. Aristippe apprit avec un sentiment de douleur la captivite de Socrate ; mais comme il était alors à Egine, et qu'il sentit qu'il ne pouvait soustraire ce grand homme à la rage des tyrans, il voulut s'épargner le spectacle triste, mais auguste, de ses derniers instans. Il ne cherchait dans l'amitié, que ce qu'elle pouvait avoir d'agréable. Il en écartait les chagrins, les affections. On pouvait compter sur lui dans la prospérité ; mais on ne devait point s'attendre à trouver en lui un consolateur dans l'infortune ; il s'était brouillé avec Eschine, comme lui disciple de Socrate, qui avait eu des torts envers Aristippe. Il sentit que son intimité était utile à son bonheur, il fit les premières démarches pour regagner son affection, et la recouvra. Son séjour à Syracuse fit plus de tort à sa réputation que son goût pour les

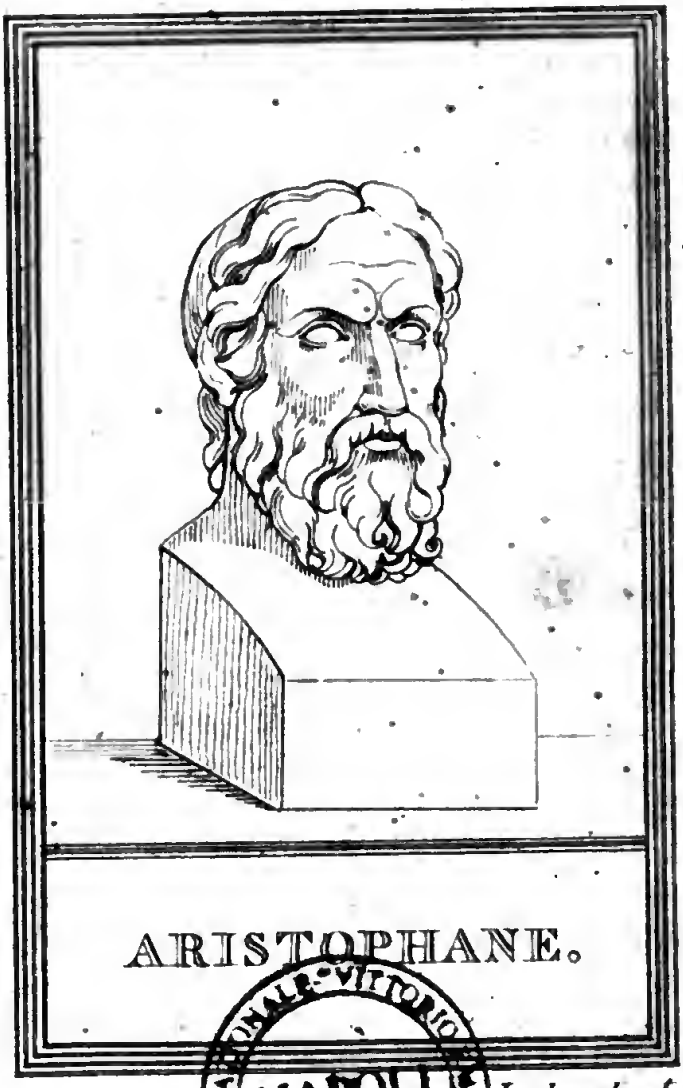
plaisirs. Il s'efforça vainement de justifier sa conduite envers Denys, en prétendant que le ton de censure et de réprimande réussit mal auprès des princes, que des vérités fières les révoltent; que des leçons présentées avec des ménagemens respectueux les adoucissent et les corrigent. Ses avis, s'il en donna, sont restés sans succès, et sont tombés dans l'oubli, tandis que ses serviles complaisances, et les affronts qu'il reçut et qu'il tempéra par de basses plaisanteries, déposent contre sa mémoire. « Je viens, dit-il en arrivant à la cour du tyran, troquer vos faveurs contre mes connaissances ». Denys parut accepter cette condition avec plaisir. Sa cour était alors remplie de philosophes rigoristes; mais les censeurs devinrent bientôt odieux, et le flatteur Aristippe triompha. Il donnait aux actes même qui pouvaient l'honorer, un caractère de bassesse qui en ternissait le mérite. Il sollicitait un jour le prince pour un de ses amis: comme il paraissait sourd à ses instances; le philosophe se jeta humblement à ses genoux. Suis-je cause, répondit-il à ceux qui l'en blâmaient, si cet homme a les oreilles aux pieds. Denys proposait une récompense à Platon, qui la refusa; il accueillit d'un refus au même instant une demande pressante d'Aristippe: « Le roi, dit ce dernier, ne se ruinera point, il veut donner à ceux qui ne veulent rien recevoir, et il ferme la main à ceux qui sollicitent ses largesses ». Il croyait justifier son penchant pour la bonne chère, le vin et les femmes, en disant qu'il tenait tous ses goûts de la nature; mais qu'il n'en était point l'es-

clave, et que s'il préférait un manteau de pourpre à une robe de laine, il savait se couvrir de l'un comme de l'autre. Il s'excusait de son avidité pour acquérir de l'or, par la facilité avec laquelle il le dissipait. Quelqu'un s'étonnait qu'il eût acheté une perdrix cinquante drachmes. N'en auriez-vous pas donné une obole? dit-il; eh bien, ces cinquante drachmes ne sont pas plus pour moi qu'une obole pour vous.

Il avait amassé une somme considérable pour un voyage en Libye. Elle embarrassait son esclave, il lui ordonna de se décharger de ce fardeau en le jetant sur le chemin; il se plaisait à mettre les censeurs de sa conduite en opposition avec leurs maximes. Un jour Polixène lui reprochait avec amertume le luxe de sa table; Aristippe l'invite à souper, et s'assure que le moyen le plus certain d'imposer silence aux détracteurs de nos plaisirs c'est de les leur faire partager. Denys fit venir trois belles courtisanes, et lui dit de choisir celle qui lui plairait. Il les prit toutes trois, disant *qu'il en avait trop coûté à Pâris pour avoir donné la préférence à une des déesses.* Cette application de la fable était très-heureuse; mais, par un caprice de vertu, il les renvoya toutes trois chez elles. Il avait coutume de dire qu'il valait mieux être pauvre qu'ignorant, parce qu'un peu d'or suffisait pour soulager le pauvre, et que l'ignorant avait besoin de grands efforts pour être civilisé. Il fut le premier philosophe qui exigea des honoraires pour ses leçons. Il demandait

cinquante drachmes à un père pour instruire son fils. *Avec cette somme*, répliqua celui-ci, *j'aurais un esclave. Achète-le*, dit le philosophe, *et tu en auras deux.* Il n'envisageait le commerce des femmes que sous le rapport de la volupté, et conservait son cœur libre au milieu de l'ivresse des sens. *Je possède Laïs*, disait-il; *mais Laïs ne me possède pas.* Il s'excusait de son goût pour la bonne chère, en affirmant que si elle était blâmable, on ne ferait pas de si grands festins dans les fêtes des dieux.

Ce philosophe, qui florissait environ 400 ans avant Jésus-Christ, mourut en revenant de la cour de Syracuse à Cyrène. Ses ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il ne paraît pas que les anciens en fissent un très-grand cas. Il avait pour maxime que le sage doit tout faire pour lui-même. Un tel sage ne fait que réduire en sysêtme le plus méprisable égoïsme. Epicure faisait consister la volupté dans le sommeil des passions; Aristippe, dans la satisfaction que procurent des sensations agréables. Il ne voyait de vrai, d'intéressant dans le monde que sa propre existence. Horace rend quelquefois hommage à sa philosophie; il dit entre autres, dans son épître à Mécène: « Tantôt actif et vigilant, « je me précipite dans le tourbillon des affaires; « tantôt partisan outré de la vertu, je cherche à « dominer les événemens au lieu de m'en laisser do- « miner; quelquefois aussi je rentre comme à la « dérobée dans l'école d'Aristippe. » L.....e.



ARISTOPHANE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

*London direxit*

# ARISTOPHANE.

C'est un malheur pour un écrivain d'avoir employé ses talens à servir des factions qui cessent d'intéresser lorsqu'elles n'existent plus, calomnié des grands hommes qui intéressent toujours, et blessé, la morale qui ne cesse jamais d'être respectable. Les écrits que les préventions politiques font naître, objets d'acharnement et d'enthousiasme, selon qu'ils blessent plus fortement un parti ou servent plus utilement un autre, lorsqu'ils paraissent, sont, malgré leur mérite, des énigmes 50 ans plus tard. Il nous serait impossible de bien saisir les personnages allégoriques d'Aristophane. comment trouverions-nous dans la comédie des Oiseaux, dans celle de la Paix, dans celle des Chevaliers, ce qui les faisait goûter des Athéniens? La réputation de Socrate appelle notre curiosité sur la pièce où l'on s'efforce d'avilir ce grand homme, et ce n'est point pour estimer Aristophane qu'on la lit. Le caractère d'impiété qui règne dans son Plutus nous le fait consulter pour juger du degré de liberté des Grecs en matières religieuses; mais, après une lecture, on laisse à l'écart la plupart des comédies d'un écrivain qui ne trouve point son commentaire dans l'histoire du cœur humain, mais dans celle des troubles et des dissentions de sa république. Il faut avouer

néanmoins qu'Aristophanes est plein d'esprit, de vivacité, d'invention; que son dialogue est rapide, qu'il peint habilement les caprices, l'inconstance, l'aveuglement du peuple d'Athènes, que ses Démagogues trompent et amusent comme un vieillard dont la raison est affaiblie. Le rôle qu'il fait jouer à Cléon, général athénien, prouve que les poètes n'avaient rien à craindre des magistrats, et qu'ils pouvaient attaquer impunément la puissance. Son style est d'une élégance vraiment attique; c'est pour cette raison, sans doute, que S. Jean Chrisostôme avait toujours un volume d'Aristophane sous le chevet de son lit. Il est celui des anciens que les modernes ont le moins imité, et par une raison bien simple; c'est un peintre dont les portraits manquent de ressemblance lorsqu'on n'a point les originaux sous les yeux. Racine déclare qu'il doit aux Guêpes d'Aristophanes, la comédie des Plaideurs; mais il n'a réellement pris du grec que l'idée de sa pièce. Sous le rapport de la licence, des tableaux indécens, des allusions politiques, le théâtre comique anglais a plus de rapport que le nôtre avec celui d'Aristophane. Le Père Brumoi et Poinsinet de Sivri l'ont traduit en français.

L'histoire de ce poète célèbre n'offre rien d'intéressant. Il florissait 436 ans avant Jésus-Christ.

L....e

ARISTOTE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

*Landon direx t*

# ARISTOTE.

Aristote, philosophe grec, chef de la secte des Péripatéticiens, naquit à Stagyre en Macédoine, l'an 384 avant J. C. Il fut disciple de Platon, et fut choisi par Philippe, roi de Macédoine, pour être précepteur d'Alexandre le Grand. Après avoir vaqué huit ans à l'éducation de ce Prince, il se retira à Athènes où il tint une école publique de philosophie dans le lycée : sa philosophie fut nommée Péripatéticienne, parce qu'il faisait ses leçons en se promenant dans un jardin.

Il a peu existé d'hommes aussi étonnans que lui par l'étendue de leurs connaissances et par la perspicacité de leur esprit. Sa poétique et sa rhétorique contiennent, sur tous les genres d'écrire, les règles les plus saines ; sa morale offre une analyse délicate de tous les penchans du cœur, et une distinction fine de toutes les vertus et de tous les vices. Dans sa logique, il développe, avec une sagacité infinie, la marche et les ressorts du raisonnement ; il lui trace la route propre à l'empêcher de s'égarer, et poursuit, dans tous leurs détours, les sophismes les plus spécieux. On n'avait pas fait de son temps assez d'expériences pour que sa physique pût être bonne, mais il a du moins le mérite d'avoir indiqué à cette science la marche qu'elle suit encore aujourd'hui, en réduisant les faits particu-

liers sous certaines loix générales qui expriment ce qu'ils ont de communs, et qu'il nommait *qualités occultes*, ou plutôt qualités dont la nature était inconnue au moment où il écrivait; principe dont ses sectateurs ont abusé, mais qui était très-raisonnable dans le sens où il l'entendait.

Mais de toutes les sciences celle qui doit le plus à Aristote, c'est l'histoire naturelle des animaux; non-seulement il en a connu un grand nombre d'espèces, mais il les a étudiés et décrits sur un plan vaste et lumineux dont peut-être aucun de ses successeurs n'a approché : on peut dire qu'il est non-seulement le premier auteur d'anatomie comparée dont nous possédions les écrits, mais encore que c'est un de ceux qui ont traité avec le plus de génie de cette branche de l'histoire naturelle, et celui qui mérite le mieux d'être pris pour modèle.

Les principales divisions que les naturalistes suivent encore dans le règne animal sont dues à Aristote, et il en avait déja indiqué plusieurs auxquelles on est revenu dans ces derniers temps, après s'en être écarté mal à propos pendant plusieurs années.

Aristote employe la même méthode dans tous ses ouvrages quels qu'en soyent les objets; il observe les faits avec attention; il les compare avec finesse, et il cherche à s'élever vers ce qu'ils ont de plus général; ainsi sa poétique est fondée

sur les ouvrages d'Homère et des grands tragiques, sa politique sur les constitutions d'un grand nombre de gouvernemens grecs et barbares ; mais il est surtout de grand secours en histoire naturelle. Alexandre, qui aimait cette science, mit à la disposition d'Aristote des sommes considérables et un grand nombre d'hommes pour poursuivre et rassembler ce que la terre et la mer ont de plus rare en animaux, et il eut toujours lui-même le soin de lui envoyer ce qu'il trouva de curieux dans les vastes pays dont il fit la conquête.

Le style d'Aristote est simple, précis, sans recherche et sans chaleur; il semble en tout l'opposé de celui de Platon ; il est généralement clair, excepté dans les endroits où ses idées elles-mêmes ne l'étaient pas, comme il lui arrive quelquefois dans sa physique et sa métaphysique.

Aristote avait épousé, à l'âge de 36 ans, Pythias, fille d'Hermias, roi d'Atarnes ; il en eut une fille qui épousa le petit-fils de Démarate, roi de Lacédémone : il eut aussi un fils naturel nommé Nicomacus.

Après la mort d'Alexandre, il fut persécuté par les prêtres d'Athènes, et se retira à Chalcis en Eubée où il mourut 422 ans avant J. C.

Théophraste fut son successeur dans la chaire du lycée; Neteus, son petit-fils, succéda à Théophraste. Après la mort de celui-ci, les ouvrages d'Aristote passèrent en différentes mains, jus-

qu'à la prise d'Athènes par Sylla qui les porta à Rome.

Andronic le Rhodien les rédigea et les divisa en chapitres, mais assez mal et sans se conformer au plan de l'auteur. C'est dans cet état que nous les avons; il en existe un grand nombre d'éditions et quelques traductions.

La doctrine d'Aristote et surtout sa métaphysique, encore obscurcie par ses commentateurs, avait usurpé pendant les siécles d'ignorance un empire dont les attaques de Descartes et de ses sectateurs l'avait ensuite fait tomber dans un trop grand mépris.

C. V.

ARIUS.

N. pinx.t Landon dirx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

# ARIUS.

On connaît peu les détails de la vie de ce célèbre hérésiarque. On croit qu'il naquit à Alexandrie: on sait qu'il y fut ordonné prêtre dans un âge avancé, et qu'il y prétendit sans succès au siége épiscopal. Ses plus ardens ennemis conviennent de l'étendue de ses connaissances et de la pureté de ses mœurs. Ce fut vers l'an 316 que mécontent de la manière dont l'évêque Alexandre expliquait le mystère de la Trinité, Arius soutint publiquement que le fils de Dieu était une créature tirée du néant, produite il est vrai avant tous les siécles, mais très-inférieure à son père. Depuis plus de 100 ans on disputait sur ces matières dans les écoles d'Alexandrie, où s'était fait l'amalgame de la philosophie platonicienne et de la théologie judaïque. Arius, plus éloquent ou plus subtil que ses prédécesseurs, eut de nombreux partisans. Alexandre anathématisa sa doctrine; des évêques la défendirent en la modifiant. Le concile général de Nicée, assemblé en 325 pour la juger, la condamna, décida que le fils était *consubstantiel* (semblable en toutes choses) au père, et établit le symbole de foi que l'église catholique répète encore aujourd'hui dans sa liturgie. L'empereur Constantin qui avait présidé le concile de Nicée, quoiqu'il ne fût pas chrétien, se chargea d'en faire exécuter les décrets. Il exila Arius, défendit la lecture de ses livres et dépouilla ses adhérens de leurs places.

Le triomphe des orthodoxes fut de courte durée. Au bout de trois ans, des intrigues de cour firent rappeler Arius de son exil. Son parti devenu plus nombreux et plus puissant donna à son tour la loi dans des conciles et fit exiler les évêques attachés à la foi de Nicée, notamment le célèbre S. Athanase évêque d'Alexandrie. Arius mourut dans cette ville en 336. On a accusé, mais sans preuve, les Catholiques de l'avoir empoisonné. Sa doctrine, tantôt persécutée et tantôt triomphante, se répandit dans presque toutes les parties du monde chrétien. Clovis contribua à la détruire dans les Gaules : elle s'éteignit en Espagne vers l'an 660. Après neuf siécles l'Arianisme reparut au milieu du seizième, à la faveur des disputes religieuses qui partageaient alors l'Europe, mais armé d'une force nouvelle et d'une plus grande incrédulité. On osa attaquer ouvertement le dogme de la Trinité, et nier l'existence du *Verbe* et par conséquent la divinité de J. C. Ockin, Bucer, Gentilis, l'infortuné Servet brûlé à Genève, et surtout *Socin* furent les auteurs de cette doctrine qui prit le nom de *Socinianisme*. Eux et leurs disciples la répandirent en Pologne, en Transilvanie, dans toutes les parties de l'Allemagne, en Hollande et en Angleterre. Locke, Newton et surtout Clarke, sont soupçonnés d'avoir été jusqu'à un certain point favorables au nouvel Arianisme qui, assure-t-on, compte aujourd'hui de nombreux partisans dans toutes les sectes protestantes. F.

ANG.que ARNAULD

NAPOLI

Ph. Champagne pinx.t Landon direx.t

# ANGÉLIQUE ARNAULD.

Angélique Arnaud concourut autant que ses frères à la célébrité de cette famille singulière, qui joignit à la plus rare austérité de mœurs et de principes, des talens assez distingués pour devenir en quelque sorte la tête d'un parti, auquel on vit se rallier presque tout ce qu'il y avait alors de gens marquans par leurs lumières. Née en 1591, et religieuse à l'âge de huit ans, par un abus fort ordinaire dans ce temps-là, elle fut nommé abbesse de Port-Royal-des-Champs avant d'avoir achevé sa onzième année. Vivement frappée des désordres qui régnaient dans cette maison, elle entreprit de la réformer. Les difficultés d'un semblable projet ne l'effrayèrent point; et, ce qui est encore plus extraordinaire à l'âge de dix-sept ans, elle mit dans l'exécution de ce dessein toute la prudence qu'on aurait pu attendre d'une personne consommée. Elle n'exigea rien de ses religieuses, se contenta de leur donner l'exemple en se conformant en toutes choses à la règle, et ayant gagné peu-à-peu les esprits par la persuasion, elle acheva en cinq ans ce grand ouvrage. Ce changement n'obtint pas l'approbation de toutes les maisons de l'ordre de Cîteaux. Les couvens d'hommes sur-tout s'élevèrent contre ce qu'ils appelaient une innovation; mais l'abbé de Cîteaux ayant jugé convenable d'introduire cette réforme dans plusieurs maisons de filles, chargea l'abbesse

et les religieuses de Port-Royal de l'y établir. Cette mission souffrit quelquefois de grandes difficultés, à Maubuisson sur-tout, d'où la mère Angélique fut un jour chassée par l'abbesse, sœur de la fameuse Gabrielle d'Estrées, et par plusieurs gentilshommes qu'elle logeait dans le monastère. Un d'entre eux porta la violence jusqu'à mettre le pistolet sur la gorge de la réformatrice. Cinq sœurs d'Angélique Arnauld s'étaient réunies à elle ; leur mère, devenue veuve, fit aussi avec humilité le vœu d'obéir à sa fille ; mais celle-ci, non moins humble, sollicita la suppression de son abbaye, obtint pour sa communauté le droit d'élire une abbesse triennale, et se dépouilla avec joie de son autorité, sûre que par la suite une étrangère ne viendrait pas détruire son ouvrage. L'insalubrité de l'air l'avait forcée de quitter Port-Royal-des-Champs, et elle habitait alors la maison de Port-Royal, faubourg Saint-Jacques, où l'on vit à-la-fois treize religieuses de la famille Arnauld. Les dernières années de la mère Angélique furent troublées par les querelles qui s'élevèrent entre les jésuites et le fameux docteur son frère. La maison de Port-Royal éprouva à ce sujet des persécutions, mais il n'était pas dans le caractère de la réformatrice de plier ; elle soutint jusqu'à son dernier soupir la fermeté de la communauté, et lui légua son courage. Elle mourut en 1661.

A. M.

ARNAULD.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

*Ph. Champagne pinx.* *Landon direxit*

# ARNAULD.

Une des conséquences les plus funestes des querelles, soit politiques, soit religieuses, c'est l'espèce d'inutilité à laquelle elles vouent ceux qui les embrassent avec trop de chaleur. Doués souvent de moyens supérieurs à ceux des autres hommes, du moment où ils ont adopté une opinion, leurs talens ne sont plus employés qu'à la soutenir: tout autre objet leur devient étranger; ils ne sont plus que des hommes de parti, et leur souvenir s'éteint avec celui de la cause qui les a occupés pendant toute leur vie, et à laquelle ils ont sacrifié leur repos.

Tel a été le sort du fameux Antoine Arnauld, docteur de Sorbonne, né à Paris en 1612, d'une famille ancienne, originaire d'Auvergne, et distinguée, pendant la ligue, par son attachement à la royauté. Il fut le vingtième enfant d'Antoine Arnauld, avocat célèbre, qui défendit avec éclat, en 1594, la cause de l'Université contre les Jésuites, et fit tous ses efforts pour empêcher leur rappel en France. Toute la nombreuse famille de l'avocat Arnauld ne se distingua pas moins par son esprit et son mérite, que par sa piété et son attachement à la doctrine de Jansénius. Peut-être le Docteur avait-il sucé avec le lait la haine de l'ordre célèbre dont son père avait été l'adver-

saire ; peut-être aussi les Jésuites poursuivirent-ils sans cesse en lui le fils de leur ennemi. Ils attaquèrent avec aigreur son Livre *de la fréquente Communion*, dans lequel ils jugèrent qu'il accusait leur morale de relâchement; ensuite, à la faveur des querelles sur la Grâce, ils parvinrent à faire censurer Arnauld par la Sorbonne, et enfin à l'en faire exclure. Il était alors retiré auprès de son frère Arnauld d'Andilly, de son neveu Le Maître, à Port-Royal des Champs, où sa mère, six de ses sœurs et six de ses nièces furent à la fois religieuses. Arnauld s'y occupa quelque temps d'ouvrages utiles à l'éducation. Il y composa, entre autres, sa *Grammaire générale et raisonnée*, qui n'a encore perdu rien de sa supériorité. En 1668, lorsque Clément IX et Louis XIV crurent avoir rendu la paix à l'Eglise de France, Arnauld sortit de sa retraite et s'occupa de controverse contre les Calvinistes ; mais devenu suspect au roi auquel on le représentait comme un ennemi de l'autorité, et craignant d'être arrêté, il se retira dans les Pays-Bas en 1679. Il y fut occupé de nouvelles querelles, contre le ministre Jurieu et contre le Père Malebranche, jusqu'à la fin de sa carrière qu'il termina à Bruxelles, en 1694. Ses talens, ses vertus, et peut-être encore plus les persécutions qu'il essuya, lui firent donner le titre de *Grand*.

M.

ARUNDEL.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

*A. Van-Dyck pinx.t* *Landon direx.t*

# THOMAS ARUNDEL.

Thomas Arundel, né d'une famille illustrée par un autre Thomas Arundel, principal instrument de la révolution qui précipita Richard II du trône d'Angleterre, et y éleva la maison de Lancastre, se rendit cher aux savans et aux antiquaires par la découverte des marbres qui portent son nom. Il vivait au commencement du dix-septième siécle. Il se distingua parmi le petit nombre d'hommes qui font un noble usage de leurs richesses. L'île de Paros renfermait des marbres précieux qui marquaient les époques les plus célèbres de la Grèce, depuis Cécrops, fondateur du royaume d'Athènes, jusqu'à l'archonte Diognètes; ce qui forme un arbre chronologique de 1318 ans sans interruption. Ces marbres nous apprennent qu'Hésiode vécut 37 ans avant Homère et démentent par conséquent la fable ingénieuse dans laquelle ces deux hommes illustres se disputent le prix. Ils placent la naissance de Sapho 300 ans après celle d'Homère. Ils fixent également l'époque de l'établissement des mystères d'Eleusis, et de la prise de Troie. Ce fut Guillaume Petrée qui enrichit son pays de ces trésors. Ils avaient été d'abord découverts et acquis par Peyresc, français, auquel la science de l'antiquité a de grandes obligations; on ne sait comment ils échappèrent des mains de celui-ci, et devinrent la con-

quête d'un Anglais qui n'avait eu ni la peine ni le mérite de la découverte. Le comte d'Arundel en décora le jardin et le palais qu'il avait sur les bords de la Tamise. Cet ornement, peu fait pour frapper le vulgaire, et qui ne pouvait exciter que la curiosité d'un petit nombre d'hommes, rappelle la salle que l'illustre Scipion Maffei, avait fait entourer d'inscriptions antiques, fruits de ses voyages et de ses laborieuses recherches. Ces antiquités produisirent d'intéressans ouvrages, entre autres les Observations que Selden publia en 1629. La meilleure explication de ces marbres est celle que Chandler donna en 1732. Ils ont été d'un grand secours à Petau, à Saumaise, à Vossius, et à d'autres habiles chronologistes. La vie du comte d'Arundel est absolument stérile en évenemens : une découverte, fruit du hasard, fit toute sa réputation ; l'histoire même n'a point conservé l'époque de sa mort. L'on assure que ces marbres précieux furent dispersés pendant les guerres civiles qui produisirent la mort de Charles I, et l'usurpation de Cromwel. Ce qui est demeuré intact de ces restes précieux de l'antiquité se conserve à la bibliothéque d'Oxford.

L....e

ASPASIE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Landon direx.t

# ASPASIE.

Aspasie, née à Milet, sous le beau ciel de l'Ionie, fut célèbre de bonne heure par les graces de son esprit et les charmes de sa personne. Dans l'âge où l'on ne s'occupe qu'à plaire, Aspasie, sans mépriser ce soin, cultiva les heureuses dispositions que la nature lui avait données; elle sentit que les graces de l'esprit et de la figure attirent un amant, mais que le jugement et l'instruction peuvent seuls le fixer. Bientôt on la cita pour ses progrès dans la rhétorique, et sur-tout pour ses connaissances dans cette partie de la morale qui concerne le gouvernement.

Telle était Aspasie, lorque croyant Athènes le seul théâtre digne d'elle, elle y vint, suivie de jeunes beautés, ouvrir une école d'éloquence, et tenir une académie d'amour. Elle y fit des disciples et des conquêtes illustres. Elle enseigna la rhétorique à Socrate, elle inspira l'amour le plus vif à Périclès, et leur donna à tous deux des leçons de politique. C'est ce qu'on apprend de Platon, de Plutarque et d'Athénée.

Elle fut bientôt nécessaire au bonheur de Périclès; il lui consacrait tout le temps qu'il pouvait dérober aux soins du gouvernement; enfin il résolut d'unir sa destinée à celle d'Aspasie; et pour l'élever au rang de son épouse, il se sépara d'une femme pour laquelle il avait de l'éloignement, et dont il n'était point aimé.

Dans la maison du plus éloquent, du plus magnifique des Athéniens, auprès de la femme la plus instruite, la plus spirituelle et la plus aimable de la Grèce, on vit se rassembler tout ce qu'Athènes renfermait de personnages distingués. Socrate, Alcibiade, les gens de lettres et les artistes les plus renommés, environnèrent cette Aspasie, qui parlait à tous leur langue, et qui s'attirait les regards de tous.

Sa beauté, ses talens, sa fortune, irritèrent l'envie; les poètes comiques se déchaînèrent contre elle; on ne se borna pas à la critiquer, on l'accusa d'avoir outragé la religion par ses discours et les mœurs par sa conduite. Elle plaida sa cause elle-même, et les larmes de son époux la dérobèrent à peine à la sévérité des juges.

Aspasie méritait bien tout ce que Périclès fit pour elle. On assure que dans l'administration de la république, et dans la politique extérieure il se dirigeait souvent par ses conseils; souvent il la consultait sur le mérite de ses harangues; il les corrigeait d'après ses observations; et les beautés que la Grèce applaudissait dans les discours de Périclès étaient souvent dues à l'éloquence d'Aspasie.

L'année de la mort de cette femme célèbre est inconnue. On croit qu'après celle de son mari elle épousa un certain Lysiclès, qu'elle éleva par son crédit et par son éloquence aux premières dignités de l'état. Il eût été plus honorable pour elle de descendre au tombeau la veuve de Périclès.

Ph. L. R.

ASTRUC.

*Figée pinx.t* *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

# ASTRUC.

Jean Astruc naquit, en 1684, dans la petite ville de Sauves, au diocèse d'Alais.

Dès ses premières années, il se fit remarquer par une prodigieuse mémoire et un goût décidé pour l'étude. Son aptitude à tout apprendre le rendait également propre à toute espèce de science; aussi n'écoutant d'abord que son extrême facilité, il se livrait à la fois à la physique, à l'histoire naturelle, à la théologie, aux mathématiques, à l'histoire, à l'étude des langues mortes, enfin à la médecine qu'il cultiva de préférence sous les plus célèbres professeurs de l'école de Montpellier. Il y devint bientôt l'exemple de ses camarades et l'émule de ses maîtres. Une chaire de professeur, qu'il obtint au concours, fut le premier prix de ses travaux. Il la remplit avec éclat jusqu'en l'année 1743.

A cette époque, des circonstances particulières l'amenèrent à Paris. Sa réputation l'y avait précédé depuis longtemps. Les membres les plus distingués de la faculté de médecine lui proposèrent, pour le fixer au milieu d'eux, de l'agréger sans examen, par un décret honorable et digne de sa renommée. Astruc, sen-

sible à cette marque d'estime d'un corps célèbre accepta l'agrégation ; mais, pour ne point violer d'antiques et respectables usages, dont ses talens connus pouvaient le dispenser, il voulut soutenir une thèse publique, à laquelle la faculté, pour honorer davantage son nouveau collégue, ne voulut point nommer de président.

Une grande pratique et de nombreux succès attirèrent bientôt à Astruc des honneurs et de la fortune. Louis XV le nomma l'un de ses médecins consultans ; et Stanislas, roi de Pologne, l'appela près de lui, pour être son premier médecin.

Mais l'éclat d'une place honorable ne dédommage pas toujours des sacrifices qu'elle impose. Astruc, en quittant Paris, renonçait à des habitudes dont le cœur seul d'un médecin peut sentir tous les charmes. Les malades qu'il a rendus à la vie, ceux qui lui ont confié leurs plus intimes secrets, établissent, entre eux et lui, des rapports d'affection dont il compose le bonheur ou au moins l'intérêt de sa vie. Astruc préféra donc aux faveurs de la cour du roi Stanislas, les douceurs de la reconnaissance, et de la confiance de ses anciens et nombreux cliens. Il revint à Paris, où tout son temps fut partagé entre l'étude des scien-

ces, ses malades, et l'éducation de ses enfans.

Doué d'une élocution facile et brillante, d'une érudition immense qu'il aimait à répandre, il mettait un soin particulier aux leçons de médecine dont il était chargé au collége de France. Jamais nn plus nombreux concours d'élèves n'y reçut les leçons d'un maître, avec plus d'enthousiasme et d'admiration. Des personnes même étrangères à la science de la médecine, y venaient grossir la foule des auditeurs, et regrettaient, en s'en allant, que leurs occupations ne leur permissent pas de venir plus souvent payer, par leur présence, un juste tribut de reconnaissance et d'éloges, à l'homme éloquent qui les avait instruites et charmées.

On peut juger par le grand nombre d'ouvrages qu'Astruc a composés, combien sa vie a dû être occupée. La médecine possède plus de vingt volumes sur différens sujets de l'art, tous traités avec soin, et pleins d'une érudition aussi brillante que solide. Son ouvrage *de Morbis venereis* est encore aujourd'hui ce qu'il y a de plus complet sur l'origine et les signes de ce terrible fléau.

On lit aussi, avec beaucoup d'intérêt, d'autres productions d'Astruc, qui prouvent l'étendue et la variété de ses connaissances. De ce nombre

sont l'Histoire naturelle du Languedoc ; des Conjectures sur les Mémoires originaux qui ont dû servir à Moyse, pour la Genèse ; un Traité sur l'immatérialité et l'immortalité de l'ame, tous ouvrages remarquables par la clarté du style, et l'immensité des citations.

Ce célèbre médecin a terminé sa carrière, à Paris, en 1763.

B....s.

S^t. ATHANASE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

*Landon direx^t*

# S. ATHANASE.

La vie de ce prélat fut orageuse, anoblie par de grands travaux et par d'illustres persécutions. La paix de l'Eglise, ouvrage de la ferveur des premiers fidèles ne subsista point longtemps; l'ambition, la jalousie, l'amour des nouveautés produisirent les schismes qui déchirèrent son sein, qui exercèrent la patience de ses défenseurs et leur méritèrent l'estime et l'admiration de tous ceux qui faisaient dépendre le salut éternel de la pureté des dogmes et de l'unité de la croyance. Athanase fut élevé au siége d'Alexandrie, lieu de sa naissance, après la mort de S. Alexandre, évêque de cette ville, qui avait eu à se louer du zèle qu'il lui avait vu déployer au concile de Nicée. Il eut besoin, à son entrée dans l'épiscopat, de courage et de fermeté; Arius avait répandu, dans une partie de l'Orient, des opinions que les Orthodoxes regardaient comme très-dangereuses, puisqu'elles détruisaient la divinité du Christ, et n'en faisaient qu'une créature humaine. Les talens de cet Hérésiarque, son extrême activité, l'enthousiasme de ses disciples, la faveur que les Philosophes donnaient à un système qui se rapprochait du Théisme, la protection de plusieurs princes assuraient à la secte nouvelle tous les genres de succès. Athanase refusa de recevoir Arius à la communion, et de se trouver au concile de Césarée

où l'on devait examiner les opinions de l'illustre novateur. On reproche aux Ariens d'avoir employé contre leurs ennemis la ruse, l'imposture, les plus honteux artifices. Les livres de leurs adversaires subsistent, les leurs ont été détruits; ainsi en racontant les faits qui les chargent, on ne peut s'empêcher de montrer un peu de scepticisme.

Les Ariens et les Méleciens, selon l'Histoire ecclésiastique, voulant se venger de l'opposition d'Athanase, l'accusèrent au concile de Tyr d'avoir tué l'évêque Arsène, et d'avoir gardé la main droite du mort pour des opérations magiques. On suborna une courtisane qui se plaignit d'avoir été séduite par le saint prélat : l'indignation sans doute l'empêcha de répondre à cette charge odieuse ; mais un de ses prêtres, nommé Thimothée, se tournant vers la délatrice s'écria : Vous prétendez que j'ai logé chez vous et que je vous ai deshonorée ? — Oui répondit la Femme, en le montrant au doigt, c'est vous-même qui m'avez fait outrage. Une telle méprise, qui composait une si éclatante justification, eût désarmé des ennemis de bonne foi; elle ne fit qu'accroître la fureur de ceux d'Athanase : il fut déposé, et relégué à Trèves par Constantin. Constantin le jeune le rappela en 338, et en 340 le concile d'Alexandrie, composé de cent évêques, le justifia de toutes les imputations dont on l'avait flétri. Le pape Jules et le concile de Sardique confirmèrent cette favorable

décision. On voit que dans ces temps de schisme et de dissentions religieuses un parti était opprimé ou favorisé, selon que le prince partageait ou détestait ses opinions. Plus les dignités ecclésiastiques étaient brillantes, plus elles étaient dangereuses. Cet état de guerre était d'ailleurs très-propre à développer les talens. On ne pouvait se soutenir sur un siége, ou le reconquérir après une disgrace, que par le courage, la fermeté, la réunion des facultés de l'esprit et des qualités de l'ame. Constance fit monter avec lui la doctrine des Ariens sur le trône. Un nouvel exil, une nouvelle condamnation fatiguèrent la patience d'Athanase. Il alla chercher la paix dans le désert où il n'eut que des cénobites pour témoins de ses vertus et pour admirateurs de ses lumières. En se vouant à la solitude, il se fût épargné de nouveaux malheurs; mais elle ne pouvait plaire à un homme qui avait le sentiment de sa supériorité, dont le génie avait besoin d'un brillant théâtre, et qui se regardait avec justice comme une des principales colonnes de l'orthodoxie. Les Payens, bien plus redoutables à l'Eglise que les sectateurs d'Arius, triomphèrent sous Julien; mais l'illustre Prélat jouit d'un retour de prospérité pendant le règne de Jovien; il s'efforça d'en tirer un parti avantageux, en sollicitant l'empereur de proposer la profession de foi du concile de Nicée, comme base invariable de doctrine. Le zèle de cet empereur ne lui servit

pas longtemps d'appui. Les persécutions exercées sous Valens forcèrent Athanase à prendre une quatrième fois la fuite. Un bâtiment élevé sur le tombeau de son père fut la retraite où il attendit son rappel. Il eut la consolation de rendre le dernier soupir au milieu de son troupeau, le 2 mai 373.

En parcourant la vie de cet homme célèbre, on est plus frappé de ses talens que de la fermeté de son caractère; on ne le voit point résister à la persécution, comme plusieurs des illustres prélats de son siècle; il s'y dérobe au contraire avec une prudence timide. Son histoire, écrite par de pieux enthousiastes, est un panégyrique; on l'y représente joignant des qualités qui ne se rencontrent guères, une humilité profonde et une grande éloquence, une extrême douceur et beaucoup d'habileté dans la controverse, un désintéressement, une abnégation sans bornes. Ses ouvrages sont moins lus que ceux de S. Chrisostôme et de S. Grégoire de Nazianze; comme ils roulent sur des points de controverse, leur intérêt cesse lorsque les doctrines qu'ils poursuivent ont cessé d'exister.

L....e

HIST. ANCIENNE.

ATTILA.

N pinx.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

# ATTILA.

Au moment où parut Attila, les Huns n'étaient pas tous soumis aux mêmes chefs. Une partie de cette nation peuplait les bords du Danube; une autre partie vivait encore dans la Sarmatie. Les premiers faisaient une guerre continuelle aux Romains; les seconds attaquaient sans cesse les Tartares leurs voisins : ainsi dans le même moment le même peuple menaçait d'envahir l'orient et l'occident, et n'attendait qu'un prince ambitieux pour le conduire à d'importantes conquêtes. Attila fut le prince qui devait surpasser l'espérance de ses sujets. Il succéda en 434 à son oncle Roas, et monta sur le trône conjointement avec son frère. Le premier acte qu'il fit de sa puissance fut d'imposer à Théodose II des conditions ignominieuses, en l'obligeant de payer aux Huns, chaque année, sept cents livres d'or, au lieu de trois cents qu'il leur livrait auparavant. Ce traité fut religieusement observé par Attila pendant tout le temps qu'il eut besoin de ses troupes pour soumettre quelques-unes des nations du nord; mais lorsque celles-ci furent vaincues, le roi des Huns ne balança pas à rompre la paix qu'il avait jurée; il pénétra dans l'Illyrie et la Thrace, battit les troupes qu'on lui opposa, et ravagea tout le pays de la manière la plus barbare. On ne pouvait pas attendre d'autre traitement d'un homme pour qui rien n'était sacré,

et qui venait de se charger d'un crime horrible en faisant assassiner son frère Bleda, dans la vue de régner seul sur les Goths, les Huns, les Gépides, les Alains, les Sarmates, les Suèves, les Hérules, les Scytes et les Germains. Théodose acheta de nouveau la paix. Attila, fier de ses avantages, la lui vendit des sommes immenses. Six mille livres d'or passèrent dans le trésor du roi des Huns, et Théodose s'obligea à lui en payer deux mille chaque année. Ces conditions étaient d'un prince faible, qui présumait trop des forces de son ennemi, et pas assez des siennes; mais ce que fit ensuite Théodose, en envoyant des émissaires pour assassiner Attila, fut d'un lâche. Attila, qui avait découvert cet odieux projet, menaça l'empereur de toute sa vengeance. Il fallut que de nouvelles sommes d'argent vinssent l'appaiser. Son avarice l'emporta sur son ressentiment.

Voyant que l'orient n'offrait plus alors de conquêtes à ses armes, il marcha contre l'occident. Il entra dans les Gaules avec une armée formidable, et y mit tout à feu et à sang : il venait de se rendre maître d'Orléans, lorsque les Romains, les Goths et les Français, sous les ordres d'Aétius, de Théodoric et de Mérovée, s'avancèrent pour le combattre. Les armées se rencontrèrent dans les plaines de Châlons. Courage, valeur, talens, tout était égal dans les deux camps. La bataille fut longue et sanglante. La nuit seule suspendit le carnage. Il eût recommencé le lendemain, si les débris de l'ar-

mée d'Attila eussent voulu venger leur défaite de la veille ; mais le découragement triompha de leur férocité naturelle. Attila fut abandonné ; il craignit pour la première fois, et n'osa plus reparaître dans la plaine. C'en était fait de lui dans ce jour, si l'avis de Thorismond, fils de Théodoric, eût prévalu. Ce jeune guerrier voulait poursuivre les fuyards, mais Aétius, craignant que la défaite totale des Huns n'augmentât trop la puissance de ses alliés, s'opposa à cette résolution, que semblait commander l'honneur. Attila s'échappa à la faveur des calculs de la politique.

Dès l'année suivante, il repassa en Italie pour se venger des pertes qu'il avait faites dans les Gaules. La ville d'Acquilée fut la première qu'il rencontra Il l'assiégea, la prit, la pilla, et l'ensevelit sous ses ruines. Il ravagea et détruisit successivement Padoue, Véronne et Mantoue ; Parme, Plaisance et Modène eurent à-peu-près un sort pareil. Le bruit des villes qui tombaient sous les coups des barbares portait l'effroi dans toute l'Europe. C'est alors que l'on vit de malheureux fugitifs élever au fond du golfe adriatique quelques pauvres cabanes, qui devinrent dans la suite la magnifique et opulente Venise.

Attila poursuivit ses sanglans avantages. Rome allait succomber, lorsque le pape Léon, pour sauver l'empire, s'exposa à périr lui-même. Il alla trouver le roi des Huns, et lui promit un tribut annuel au nom de Valentinien III. Cette

proposition, et les conseils des principaux d'entre les Huns, qui représentèrent à Attila qu'un revers de fortune lui ferait perdre tout le fruit de ses victoires, l'engagèrent à repasser le Danube.

Il eût sans doute ramené les horreurs de la guerre dans les contrées qu'il venait de traiter avec tant de cruauté, si la mort n'eût arrêté ses projets. Il la trouva au milieu des fêtes qu'on célébrait en l'honneur de son mariage avec la princesse Ildico, fille du roi des Bactriens. La plupart des historiens prétendent que s'étant livré avec trop d'ardeur aux plaisirs de la table et de l'amour, il lui prit un saignement de nez qui l'étouffa, l'an 454. C'est ainsi que se termina la carrière de ce conquérant, dont il suffit de lire la vie pour apprécier le caractère. On voit en lui l'assemblage du courage et de la prudence, de la grandeur d'ame et de la férocité. Grand guerrier, adroit politique, il eut des qualités brillantes; mais il posséda peu de ces vertus qui font les bons rois. Ses sujets cependant trouvaient en lui un juge équitable, et ceux qui flattaient sa vanité en se soumettant sans combattre, rencontraient un vainqueur généreux. La magnificence de sa cour n'approchait point de celle de sa personne. Une cabane était son palais, mais des rois vaincus étaient ses esclaves : c'était le seul genre de luxe que semblait ambitionner son orgueil.

Ph. L. R.

D'AUBUSSON.

*P. Sevin del.t* *Landon direx.t*

NAPOLI

# D'AUBUSSON.

D'Aubusson naquit, en 1423, d'une famille considérée dans la province de la Marche. Sa destinée était de combattre et de vaincre les Turcs. Jeune encore, il servit en Hongrie où ils avaient fait une irruption, et eut une grande part à la victoire que remporta sur ces peuples Albert, archiduc d'Autriche, et gendre de l'empereur Sigismond. De retour en France, D'Aubusson servit sous Louis XI, alors dauphin. Mais bientôt, enflammé par les victoires que Huniade remportait sur les Mahométans, par un zèle pieux, et peut-être aussi par le desir de la célébrité, il se fit recevoir chevalier de S. Jean-de-Jérusalem.

Lorsque, après avoir passé par plusienrs grades, il fut parvenu, en 1476, à la dignité de grand-maître, il donna tous ses soins à fortifier l'île de Rhodes. Le destructeur de l'empire d'Orient, le conquérant de Constantinople, Mahomet II, irrité du refus qu'il avait fait de lui payer tribut, envoya contre lui, en 1480, une flotte de 160 vaisseaux et cent mille hommes. Fort de son courage, de ses lumières, de la confiance de ses chevaliers qui se montrèrent dignes de leur illustre chef, D'Aubusson triompha des Ottomans. Ceux-ci, affaiblis par la perte de près de 10,000 soldats

et d'un certain nombre de vaisseaux, furent contraints à la retraite, après deux mois de siége. Mahomet se préparait à venger en personne la honte de ses armes, lorsque, l'année qui suivit cet événement, sa mort délivra l'ordre et les princes chrétiens de ce terrible adversaire.

Zizim, fils de Mahomet, fuyant Bajazet son frère, à qui il avait disputé le trône, vint implorer la protection du grand maître. Celui-ci l'envoya en France, pour mettre sa personne en sûreté. Si, dans la suite, la mort de ce malheureux prince ne parut pas naturelle, cet événement est entièrement étranger à D'Aubusson; et les soupçons d'empoisonnement ne se portèrent que sur le pape et les Vénitiens.

Quoique D'Aubusson eût inspiré assez d'estime à Bajazet pour que ce sultan lui eût promis de ne plus attaquer les chevaliers de S. Jean-de-Jérusalem; le grand-maître n'en suivait pas moins ses plans belliqueux. On pense que le regret de n'avoir pu armer les princes chrétiens contre les Turcs avança le terme de sa carrière. En cherchant à affaiblir les Ottomans, D'Aubusson était guidé par une sage prévoyance et non par un zèle aveugle; car, 18 ans après sa mort, Soliman II s'empara de l'île de Rhodes, malgré l'héroïque résistance du grand-maître Villiers de l'Isle-Adam.

D'Aubusson mourut, en 1503, à l'âge de 81 ans.

D. D.

GÉRARD AUDRAN.

*A. Coysevox inv.t* *Edelon direx.t*

NAPOLI

# GÉRARD AUDRAN.

Gérard Audran est sans contredit le plus habile graveur qui ait jamais existé, et l'un des artistes qui, dans son genre, a le plus contribué à illustrer le siécle de Louis XIV, en propageant dans toute l'Europe les chef-d'œuvres des arts, exécutés en France dans ce siécle à jamais mémorable.

Audran, né à Lyon, en 1640, reçut les premiers élémens de son art de Claude Audran, son père. Convaincu que sans une profonde étude du dessin, un graveur ne peut espérer d'atteindre à la perfection, il entreprit le voyage de Rome où, pendant trois ans, il s'occupa à dessiner les statues antiques, les chef-d'œuvres des Raphaël et des autres grands maîtres qui ont rendu si célèbre l'école d'Italie.

De retour dans sa patrie, Gérard Audran fut chargé de graver pour le roi la suite des batailles d'Alexandre; cet ouvrage immortel répandit dans toute l'Europe sa réputation et celle de Le Brun. Son Martyre de S. Laurent, d'après Le Sueur; le Temps qui enlève la Vérité, la Femme adultère, le Pyrrhus, le Coriolan, le Baptême des Pharisiens, d'après le Poussin; la Peste d'Eaque, le Plafond du Val-de-Grâce, d'après Mignard; le Martyre de Sainte Agnès, d'après le Dominiquin, et beaucoup d'autres productions de cet artiste ini-

mitable, sont des preuves de la sublimité de son talent.

Un dessin fier et correct, un burin souple et vigoureux, une pointe spirituelle et moelleuse, un faire large, une touche savante qui est toujours celle du maître qu'il traduit, caractérisent tous les ouvrages d'Audran, lui donnent la prééminence sur tous ceux qui l'ont précédé ou suivi, et le rendent le meilleur modèle à imiter pour les jeunes gens qui entrent dans la carrière.

Audran à traité le genre de l'histoire avec la noblesse et la dignité qui lui conviennent. Loin de penser qu'un servile arrangement de hachures fût indispensable, il a su s'en passer lorsqu'il la cru convenable. Ses travaux, sans avoir ce fini précieux, si souvent le cachet de la médiocrité, sont loin cependant de ce désordre que l'impuissance de mieux faire voudrait présenter comme le résultat du goût et du génie. Entre ses mains, la pointe et le burin avaient acquis la suavité et l'empâtement du pinceau; dans sa marche savante, on aperçoit toujours l'artiste habile, inspiré par le sentiment de la nature, et l'homme qui connaît à fond les secrets et les ressources de son art.

Gérard Audran mourut à Paris, en 1703.

N. P.

AUGUSTE.

*Landon direxit*

NAPOLI

# AUGUSTE.

Il est des hommes qui doivent toute leur illustration à de grands talens, il en est d'autres dont l'élévation est l'ouvrage d'heureuses circonstances plutôt que l'effort de leur genie ou la récompense de leurs vertus; si Auguste fût né dans les beaux jours de la république, il eût été perdu dans la foule; il n'avait ni une valeur assez brillante, ni une éloquence assez majestueuse, ni une audace assez intrépide pour se faire remarquer: il vint dans un siécle fécond en grands caractères; mais que firent disparaître la guerre civile et les proscriptions. Il n'eut point de peine à régner sur des ames que les orages avaient brisées, sur des Romains que César avaient habitués à la servitude. Les grandes qualités, la politique profonde de cet homme étonnant rendit le rôle de son successeur facile à remplir. Le rival de Pompée, de Caton avait eu besoin d'audace, de vigueur, d'énergie; celui de Lépide et d'Antoine n'eut besoin que d'adresse, de ruse, et de dissimulation.

Auguste naquit à Rome sous le consulat de Cicéron et d'Antoine, le 9 des calendes d'octobre; il eut pour père Caïus Octavius et pour mère une fille de Julie, sœur de César. Sa première

jeunesse n'offre rien de remarquable ; il prit part à cinq guerres civiles, sans s'y distinguer par ces traits de courage qui étaient si familiers aux Romains : il combattit contre Brutus et Cassius, contre Marc-Antoine, contre Lucius Antonius le frère du triumvir ; contre Sextus Pompée ; et contre son fils. La vengeance du meurtre de son père adoptif fut la cause ou le prétexte qui lui mit les armes à la main ; il n'était point guerrier par caractère. La mort du dictateur devait décider son sort. Jules-César avait conquis le monde par son audace, par ses talens ; ses volontés pouvaient être sans force, lorsqu'il cessait de vivre ; Rome pouvait se venger, après sa mort, de l'abaissement auquel son despotisme l'avait condamnée pendant sa vie. La liberté pouvait renaître, et le testament du dictateur pouvait être un titre de proscription pour ses favoris. Mais les circonstances servaient Octave ; Brutus, qu'on pouvait regarder par ses vertus austères comme l'appui de la république, était plus fait pour exciter l'admiration des philosophes que pour mériter la confiance des hommes d'état. Sa modération sauva des perfides : le meurtrier de César fut le protecteur d'Antoine ; et Cicéron, voyant ses conseils méprisés, se tint à l'écart et parut craindre la fin de sa carrière, quoiqu'une mort courageuse fut le seul moyen d'ajouter à l'éclat de sa réputation.

Octave était dans la ville d'Apolonie, lorsqu'il apprit la mort de son oncle et qu'il connut à quel poste brillant et dangereux il était appelé. Il fut d'abord l'ennemi d'Antoine ; il trompa, il perdit cet esclave de César avec la même facilité qu'il accabla les républicains. L'intérêt les divisa, l'intérêt les réunit ; Octave parut combattre quelques instans pour la liberté : malgré la connaissance des livres et des hommes, Cicéron fut la dupe d'un enfant qui était déja un monstre de corruption. L'héritier du Dictateur eut pour collégue et cet Antoine qui eût été si redoutable, si le vice n'avait flétri son caractère et dégradé ses talens, et ce Lépide que le mépris a sauvé de l'exécration. Il leur fallait des victimes pour assurer leur autorité. Une petite île près de Bologne devint fameuse par les listes de proscription qu'ils y dressèrent. Leurs fureurs surpassèrent celles de Marius et de Sylla ; tout ce qu'il y avait d'hommes distingués dans la république devait périr ; ceux qui avaient échappé aux soupçons de l'un des triumvirs étaient immolés par un autre ; et Cicéron, qui avait eu le malheur de ménager Octave, fut abandonné par celui-ci à la haine d'Antoine : Octave, en habile politique, sut gré à ce dernier de l'avoir débarrassé du poids de la reconnaissance, et de l'avoir délivré de la présence d'un homme qui

pouvait entraver ou du moins condamner ses criminels desseins.

Lépide était un vil instrument qu'il était facile de briser, il rentra dans la foule après avoir exercé la plus exécrable des tyrannies. Antoine était plus dangereux, il obtint pour prix de ses crimes les plus belles contrées de l'Orient; sa jeunesse avait été aussi infame que celle d'Octave; il fit oublier ses premiers écarts par sa valeur, par ses brillans exploits; né pour le vice, il redevint dissolu dès que la fortune lui sourit. Cléopâtre, dont il fut l'esclave, était bien propre à fortifier ses mauvaises inclinations. Ce fut un beau spectacle que celui qu'offrit ce lieutenant de César, ce collégue d'Octave et de Lépide qui, après avoir disposé de tous les trônes de l'Orient, avili la dignité romaine par ses excès, et s'être baigné dans le sang des plus grands hommes de la république, périt dans l'abandon, dans le mépris, et prolongea tant qu'il put une indigne existence, tandis que les Catons, les Brutus, les Cassius s'étaient donné la mort avec tant de calme et de dignité. Mais si le crime succombait à Alexandrie, il triomphait à Rome.

Lorsque la célèbre victoire d'Actium eut assuré à Octave l'empire de l'univers, sa politique lui dicta une conduite nouvelle. Il cesse d'être cruel lorsqu'il n'a plus d'ennemis à redouter. Il ne

cherche point à étendre les bornes de l'empire, il ne porte point la guerre chez des peuples dont il n'a point reçu d'offense; il ferme le temple de Janus, et donne la paix au monde. Son cœur semble s'ouvrir à la pitié. Les fiers Germains ont détruit trois de ses légions sous les ordres de Varus; Auguste, qui a fait couler tant de sang, s'attendrit, il se livre au désespoir, il s'écrie dans sa douleur : *Varus, rends-moi mes légions!* Il s'occupe de l'embellissement de Rome; il bâtit des temples à Mars, à Apollon, à Jupiter; il fonde une bibliothéque où il rassemble tous les trésors de la littérature grecque et de celle des Latins; il prend de sages mesures pour prévenir les incendies et les ravages du Tibre. Il semble renoncer à la corruption, ou du moins vouloir la réprimer dans les autres. Il invite au mariage; il censure le célibat; il fait revivre les loix contre les adultères. Le Sénat avait été rempli de personnages indignes d'y figurer; il en chasse les intrus, et la dignité semble rentrer dans ce corps, si toutefois elle pouvait y exister sans liberté. Quoique son goût ne l'appelle point aux combats, il récompense les vertus guerrières par des distinctions; il soulage les besoins du peuple, mais il réprime sa licence; les trésors amassés par César, ceux qu'il a tirés d'Alexandrie viennent au secours de l'indigence. Il se montre plus populaire que

César : ce dernier avait, pour les esclaves qui l'entouraient, le mépris des grandes ames pour les êtres avilis ; le second n'avait point assez d'élévation dans le caractère pour mépriser tout ce qui était bas. On vit Auguste se rendre le défenseur de ses légionnaires, et remplir devant les tribunaux la fonction de simple avocat. Quoique la nature ne l'eût point fait éloquent, et que son esprit de dissimulation dût étouffer le peu de talent qu'il avait pour la parole, il était bien certain de faire absoudre ses cliens par les juges les plus sévères. Mais un maître du monde, parlant devant des magistrats, employant auprès d'eux le langage du respect et quelquefois celui de la supplication, rendait une espèce d'hommage au génie de l'ancienne république.

Auguste eut la sage politique de refuser certains honneurs qui lui étaient offerts ; de toutes les villes qui briguaient l'avantage de lui élever des temples, il n'accepta que la dédicace de Pergame, encore pour tempérer ce qu'un tel culte pouvait avoir d'injurieux pour le peuple qu'il gouvernait ; il voulut que Rome partageât cet hommage avec lui ; il consacra à Apollon les statues d'or et d'argent qu'on lui avait érigées ; il refusa ou plutôt il méprisa le titre de Dictateur que lui offrait une aveugle multitude : son pouvoir était trop grand pour qu'il eut besoin de l'appuyer sur de

vains noms. Il ne souffrait point qu'on l'appelât Seigneur, et il témoignait une aversion réelle ou hypocrite pour toutes les qualifications qu'inventent l'orgueil et l'esprit de servitude. Un jour un Histrion l'ayant apostrophé en plein théâtre du titre de Seigneur juste et bon; malgré les applaudissemens dont il vit accompagner cet acte de flatterie, il manifesta son mécontentement, et défendit d'employer à l'avenir de semblables dénominations. Il laissait aux sénateurs la liberté d'émettre leur avis; il souffrait sans colère toutes les contradictions; il ne punissait point les libelles, et il respectait les grands écrivains dont l'opinion ne fléchissait point sous son autorité. Il se contenta de traiter Tite-Live, panégyriste des défenseurs de la république de Pompeïen, et l'admit dans son intimité. Asinius Pollion, grand historien et républicain passionné, fut comblé par lui d'honneurs et de richesses. Un des petits-fils d'Auguste tenait un jour entre ses mains un volume de Cicéron; le voyant entrer, il cacha le livre de crainte de lui déplaire; l'Empereur, ayant exigé qu'il lui montrât ce qu'il lisait, dit: *Mon fils, ce Cicéron était un bien grand homme et un sincère ami de la liberté.*

S'il refusait sagement les hommages suggérés par la flatterie, il se montrait sensible à ceux

que le cœur semblait dicter. Les chevaliers romains célébraient le jour de sa naissance par un mouvement spontané. Il mourait peu de citoyens qui ne lui fissent des legs. Ce qui fut d'abord le mouvement de l'affection devint sous les mauvais empereurs l'effet de la crainte et de la terreur. Celui qui voulait conserver à ses enfans une partie de sa succession était obligé d'en sacrifier une portion au Prince. Des particuliers élevèrent une statue d'or, à côté de celle d'Esculape, au médecin Musée, pour avoir sauvé Auguste d'une dangereuse maladie. Des villes d'Italie instituèrent en son honneur des jeux qui se renouvelaient tous les cinq ans. Le Sénat lui donna le titre de Père de la patrie. Si Cicéron l'avait mérité, pouvait-on le donner à Auguste? Mais ce n'était plus le même Sénat, ce n'étaient plus les mêmes principes. Des rois, des nations alliées bâtirent des villes auxquelles ils donnèrent son nom; et élevèrent des autels à son divin génie.

Il avait épousé, étant encore adolescent, la fille de Publius Servilius. Après sa réconciliation avec Antoine, il s'unit à Claudia, fille de Publius Claudius, qui n'était point encore nubile, et la renvoya vierge. Il se sépara, révolté par la corruption de ses mœurs, de Scribonia, qu'il avait prise en troisième noce. Son mariage avec Livie

fut plus heureux; il lui conserva un attachement invariable. Il eut de Scribonia sa fille Julie qui remplit sa maison de scandale et son cœur d'amertume. Livie, la seule épouse qu'il ait véritablement aimée, ne lui laissa point d'enfans.

Il n'accordait pas facilement son amitié; mais il eut de la constance dans ses affections. Il combla plusieurs de ses affranchis de bienfaits; le mérite seul n'eut pas toujours part à ses faveurs. Quel est le prince d'ailleurs qui n'ait point quelquefois plus consulté le caprice que la raison dans ses attachemens? Auguste supporta, avec une patience que les particuliers même ont rarement, les fautes et les écarts de ses amis. Il n'eut fortement à se plaindre néanmoins que de Salviedinus Rufus qu'il avait élevé jusqu'au consulat, et de Cornelius Gallus qu'il avait nommé préfet d'Egypte; il fit condamner l'un par le Sénat, il dépouilla l'autre de ses emplois. Ce Cornelius Gallus est celui dont Virgile déplore les amours dans sa dernière églogue. Un épisode des Géorgiques lui était consacré; mais le poète courtisan le fit disparaître lorsque son ami devint malheureux.

Auguste s'était abandonné dans sa jeunesse à des excès honteux. Sextus Pompée lui reprocha ses mœurs dissolues, et Marc-Antoine fit envisager les faveurs de César envers Octave comme

le prix de ses criminelles complaisances. En Espagne, il s'était diffamé par le vol d'une somme considérable; il reçut un jour un affront sanglant en plein théâtre par l'application qu'on lui fit du vers suivant :

*Videsne ut Cinœdus orbem digito temperat.*

Ses adultères furent fréquens. Ses amis, pour les pallier, les attribuaient à sa politique, et prétendaient qu'il ne s'attachait les femmes que pour découvrir les secrets des maris. La licence de ses plaisirs allait jusqu'à l'impiété. Il donnait quelquefois des festins où les convives étaient travestis en Dieux et en Déesses. Le temps où il se livrait à ces orgies contribuait à les rendre plus odieuses encore : Rome était affligée par la famine; l'on disait qu'il ne fallait point s'en étonner, que les Dieux avaient consommé tout le froment. On lui reprochait son goût pour les meubles précieux; il s'était emparé des vases ciselés de Corinthe, au milieu des guerres civiles, ce qui lui valut cette inscription qu'on grava furtivement sous sa statue :

*Pater argentarius ego Corintharius.*

Cependant il paraît que cette accusation de luxe était mal fondée, ou que l'amour du faste n'avait été chez lui qu'une passion passagère. Sa maison était simple, on n'y voyait ni marbres précieux,

ni tapis magnifiques. Il restait l'hiver à Rome, bien que sa santé exigeât qu'il passât cette saison hors de la ville. Lorsqu'il séjournait à la campagne, c'était dans les maisons de ses affranchis; lorsqu'il était malade, il se retirait chez Mécène. Ses vêtemens n'étaient pas plus somptueux que ceux des officiers de sa maison, et ils étaient faits par la main de sa femme ou de ses filles. Sa table était simple et frugale; et il donnait, ou par goût ou par raison de santé, l'exemple de la tempérance. Après les guerres civiles, il renonça à tous les exercices violens; son esprit était suffisamment cultivé. Il écrivit plusieurs ouvrages en vers et en prose; il s'occupa de matières philosophiques; il fit l'histoire de la guerre contre les Cantabres. Il ne parlait jamais sans préparation, soit au sénat, au peuple ou à l'armée; et, contre la coutume des orateurs, soit défaut de mémoire, soit paresse, il lisait ses harangues, au lieu de les prononcer de vive voix.

Les événemens de son règne nous ont fait connaître sa politique. Auguste fut un prince heureux plutôt qu'un grand prince. Tacite, avec sa précision et la vigueur de son pinceau, nous retrace de quelle manière il s'assura le pouvoir : il s'attacha les soldats par des largesses, le peuple par l'abondance, et toutes les classes par les douceurs du repos. Il se rendit insensiblement maître

du Sénat, arbitre des lois, dispensateur des magistratures, et sans éprouver d'obstacles. Après tant de révolutions sanglantes, ce qui restait de familles patriciennes préférait une domination paisible, un doux esclavage, à une liberté inquiète et périlleuse. Ainsi Auguste recueillit paisiblement et les fruits des victoires de l'ancienne république et le fruit déplorable des dissentions intestines.

Auguste eut plutôt les talens qui caractérisent la faiblesse d'ame, la ruse et la dissimulation, que ceux qui tiennent à l'énergie du caractère. Il fut cruel et atroce, tant qu'il eut des ennemis; il devint doux, pacifique, lorsqu'il ne vit plus d'hommes qui pouvaient lui porter ombrage; il feignit de vouloir abdiquer, sans doute, pour éprouver le Sénat. Simple citoyen, il n'eût pu vivre un jour. Ce n'était point un Sylla qui inspirait encore l'admiration après avoir mérité l'horreur, et qui pouvait impunément vivre sans autorité dans une ville inondée du sang de ses victimes. Le Sénat avait vu dans les proscriptions du rival de Marius l'intention du politique qui voulait lui rendre sa dignité; mais il ne pouvait considérer, dans celles d'Octave, que l'ouvrage de la basse vengeance, de la jalousie, de la cupidité. Auguste eut des hommes habiles, tels que Mécène et Agrippa, qui répandirent du lustre sur son administration; il protégea

les lettres, et les éloges des poètes anoblirent un nom qui semblait devoir être dévoué à l'exécration de tous les âges. De grands écrivains s'avilirent en mentant à leur siécle et à la postérité, en rendant des hommages presque divins à un homme souillé de tous les vices. Ils se firent tort en se privant des tableaux pathétiques que pouvaient leur fournir les proscriptions dont ils avaient été les témoins, et ils montrèrent une basse complaisance en taisant des noms célèbres qui pouvaient déplaire au monarque. Virgile ne rougit point d'enlever aux Romains la gloire de l'éloquence, pour ravir à Cicéron le rang qu'il méritait. Horace n'a point honte d'avouer dans ses vers sa lâche désertion des drapeaux de la république. Ovide fait fumer d'un fade encens les autels qu'il élève sur les rives de Leuxin à son persécuteur implacable.

Auguste, en se conciliant les dispensateurs de la renommée, agit en habile politique; il attacha son nom à un des plus beaux siécles dont l'esprit humain puisse s'honorer. Il travailla pour ses intérêts et non pour la gloire des arts. A l'exception des historiens de son siécle qui conservèrent leur indépendance, les hommes de lettres de cette belle époque eussent obtenu une réputation bien plus pure, s'ils n'avaient point eu le maître du monde pour protecteur.

Aucun empereur n'eut un règne aussi long et

aussi paisible qu'Auguste. Fut-il véritablement heureux? Il eût fallu pour l'être qu'il pût imposer silence à ses remords, et qu'il pût s'affranchir du joug de la superstition dont il était l'esclave. Il avait une aveugle confiance aux Augures, aux Aruspices; il regardait les songes comme des prédictions, il croyait qu'il y avait des jours heureux et des jours malheureux. Quoique le nombre des divinités romaines put satisfaire le payen le plus fanatique, il fit des emprunts au culte des autres nations. Il avait la faiblesse de craindre le tonnerre; et, s'il changeait par mégarde une de ses pantoufles de pieds, il le regardait comme un présage funeste. Il monrut âgé de 76 ans, et laissa Rome et l'univers au pouvoir d'un monstre dont les inclinations perverses lui étaient connues, comme s'il avait eu le dessein de se faire regretter davantage.

L'événement de son règne, le plus heureux pour le monde dont il devait changer la face, fut la naissance de Jésus-Christ.

L....e

NAPOLI

*Eras Quellenaus pinx.t* *Landon direx.t*

# SAINT AUGUSTIN.

S. Augustin, le plus célèbre des docteurs de l'église, naquit en 354 à Tagaste, petite ville de Numidie située près de Madaure et d'Hippone. D'après son propre aveu, il joignait dans sa jeunesse à des penchans vicieux une aversion marquée pour l'étude. Son père, quoique peu fortuné, voulut lui donner une éducation distinguée : S. Augustin suivit les meilleurs maîtres, et son intelligence précoce, son extrême facilité suppléant à l'amour du travail, il fit des progrès rapides. A 16 ans on l'envoya terminer ses études à Carthage. Eloigné de sa famille, ses mœurs achevèrent de se corrompre; il s'abandonna surtout à son goût pour les femmes, et ce ne fut que très-difficilement que *Monique*, sa mère, chrétienne et sainte, obtint de lui par ses vives remontrances qu'il se contenterait d'une seule concubine. Il la garda longtemps et en eut un fils qui fut nommé *Dieudonné*. Au milieu de ces désordres, S. Augustin cultivait cependant son esprit et développait ses talens; très-jeune encore, il professa la rhétorique avec succès à Tagaste et à Carthage. Un violent desir de trouver la vérité le portait à la chercher dans les systèmes de philosophie qui étaient alors le plus en vogue : il crut la rencontrer dans la secte des Manichéens, s'y engagea et en soutint les dogmes avec beaucoup de chaleur. Il se vantait alors de confondre par ses

argumens ces mêmes chrétiens dont il devait un jour défendre la doctrine avec tant de supériorité. Desirant s'exercer sur un plus grand théâtre, il vint à Rome, s'y fit connaître et fut envoyé à Milan pour y montrer la rhétorique. Il y vit S. Ambroise. Le commerce et les livres des Platoniciens, en lui donnant des idées plus saines sur la divinité, avaient commencé à le détacher de ses premières erreurs; l'exemple et les conseils du S. évêque achevèrent de remettre son esprit dans une meilleure voie. Il s'en fallait cependant que ses mœurs fussent bien régulières. S. Augustin n'avait que 31 ans, il était africain, et tout en cherchant la sagesse il aimait passionnément le plaisir. Il s'était déterminé à renvoyer sa concubine, mais bientôt après il en avait pris une nouvelle. Pendant deux ans les attraits de la volupté luttèrent encore dans son cœur contre les inspirations de la grâce; mais enfin celle-ci l'emporta: les prières et les larmes de sainte Monique, une guérison miraculeuse, une voix céleste qui lui ordonnait de prendre et de lire les Epîtres de S. Paul, déterminèrent sa conversion. Il renonça à ses égaremens, reçut le baptême l'an 387, et retourna en Afrique. Il y fut ordonné prêtre en 391, et au bout de quatre ans devint coadjuteur de Valère, évêque d'Hippone, auquel il succéda bientôt après. Pendant 35 ans que S. Augustin gouverna cette église, il édifia les Chrétiens par l'austérité de ses mœurs, les éclaira par ses prédications, les garantit de l'erreur par

la pureté de sa doctrine, s'en fit admirer par la supériorité de ses talens et chérir par l'ascendant de ses vertus. Il mourut à Hippone en 430, pendant que Genseric, à la tête des Vandales, faisait le siége de cette ville qu'il prit un an après. Elle fut pillée et brûlée, mais on sauva comme miraculeusement les volumineux ouvrages du saint Evêque. Ils ont été fréquemment imprimés : la meilleure édition est celle des Bénédictins en 11 vol. in-fol. — S. Augustin est particulièrement remarquable par le zèle ardent avec lequel il combattit tous les Hérétiques de son temps ; les Manichéens, les Donatistes, les Pélagiens, les Ariens, les Priscillianistes. Il fut toujours victorieux dans ces disputes théologiques ; mais on doit surtout lui savoir gré d'avoir rarement cédé au desir si naturel pour un docteur de soumettre par la force ceux qu'il ne pouvait convaincre par des argumens. « Nous nous gardons bien de vous « traiter avec rigueur, écrivait-il aux Manichéens ; « nous laissons cette conduite à ceux qui ne savent « pas quelle peine il faut pour trouver la vérité, et « combien il est difficile de se garantir de l'erreur : « je dois vous supporter comme on m'a supporté « autrefois. » Cette leçon simple et touchante, donnée par un Père de l'Eglise, n'a été que trop souvent oubliée dans les siécles suivans. Dans quelques-uns de ses ouvrages, S. Augustin eut la hardiesse de vouloir pénétrer les obscurités de la Grâce, du Libre Arbitre et de la Prédestination ; questions qui rentrent, pour le fond, dans le labyrinthe de la fata-

lité et de la liberté où toute l'antiquité s'est égarée. Il faut croire que sa doctrine est pure, puisqu'elle a reçu la sanction des Conciles et des Papes ; cependant on peut remarquer qu'elle a presque toujours égaré ceux qui l'ont exclusivement prise pour guide : les plus célèbres sont ceux qu'on a nommés *Jansénistes*. Il serait peut-être aussi difficile, pour les esprits vulgaires, d'accorder sur les matières de la Grâce, S. Augustin avec les Pères grecs et latins qui l'ont précédé, que de savoir en quoi il diffère de Jansénius, d'Arnauld, de Quesnel et même de Calvin : mais heureusement l'autorité de l'Eglise décide la question ; elle approuve en même temps S. Chrysostôme et S. Augustin, et condamne Calvin et les Jansénistes. Selon quelques Critiques, le savoir de l'évêque d'Hippone se bornait à la langue latine ; et sous ce rapport ils le mettent fort au dessous de S. Jérôme. On remarque généralement dans ses écrits un esprit vif et pénétrant, une dialectique subtile, un style énergique et quelquefois éloquent, mais trop souvent ampoulé, plein d'antithèses et de jeux de mots, semé de termes impropres et même barbares. La plus importante et la meilleure des productions de S. Augustin est sans contredit son Traité *de la Cité de Dieu*, dans lequel il établit la vérité de la religion chrétienne, et s'attache à combattre les raisons que l'on pouvait alléguer en faveur du Paganisme. C'est à la fois un corps complet de doctrine religieuse et morale, et un monument très-précieux d'histoire et d'antiquités. F.

AURÉLIEN.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

*Landon direx.t*

# AURÉLIEN.

L'empire romain penchait vers sa ruine lorsqu'Aurélien, né de simples cultivateurs, après avoir passé par tous les grades de la milice, fut proclamé empereur par l'armée, l'an 271 de l'ère chrétienne. Ses talens militaires l'avaient conduit au trône : les armes l'occupèrent entièrement. Excellent guerrier, mauvais administrateur, il négligea l'intérieur de son empire : il suffisait à son ambition d'en reculer les bornes.

Après avoir rétabli la discipline militaire extrêmement négligée sous les règnes précédens, Aurélien tourna ses armes contre Zénobie, reine de Palmyre. Cette femme, illustre par tous les talens qui font les grands hommes, et toutes les vertus qui font les philosophes venait de prendre le titre de reine de l'Orient, et voulait en usurper tous les priviléges. L'orgueil de Rome devait se révolter contre de si hautes prétentions. Zénobie, attaquée par une nombreuse armée dont les talens d'Aurélien doublaient la force, fut bientôt réduite à s'enfermer dans sa capitale, où elle fut aussitôt assiégée. Dans ces revers de la fortune, son ame conserva toute sa fierté. Elle écrivit à son ennemi une lettre insultante, ouvrage de Longin, à qui elle coûta la vie. Enfin, après une défense opiniâtre, Zénobie abandonna aux vainqueurs les ruines de Palmyre. Arrêtée comme elle s'enfuyait chez les Perses,

dont elle allait implorer le secours, elle fut conduite à Aurélien, qui eut assez de modération pour ne pas déshonorer sa victoire par la mort d'une femme qui l'avait insulté. Il la réserva pour servir d'ornement à son triomphe, et satisfait de l'avoir humiliée, il lui assigna ensuite des terres suffisantes pour vivre en personne privée.

Tandis qu'Aurélien étendait la gloire romaine, ses principaux officiers, indignés de ce qu'il avait fait mourir son propre neveu pour un égarement passager, formèrent une conjuration contre lui, et n'osant eux-mêmes le frapper, le firent assassiner par un esclave, entre Héraclée et Constantinople.

Ce prince, pendant un règne de cinq ans et trois mois, éloigna les Germains de l'Italie, défit les Suèves, les Marcomans et les Sarmates, délivra Milan de ses oppresseurs, et rendit à l'empire ses premières limites. Ce prince, craint et admiré des barbares, n'est point cependant compté au nombre des empereurs illustres et bienfaisans, parce que les années manquèrent à ses vertus : il est probable qu'après avoir augmenté le nombre de ses sujets, il se fût occupé de faire le bonheur de ceux qui vivaient sous ses lois.

DE L.

AURENG-ZEB.

*Delarmessin del.* *London direx.*

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

# AURENG-ZEB.

On a nommé Aureng-Zeb l'Auguste du Mogol; mais cette comparaison manque d'exactitude. Auguste ne fut point parricide, dans le sens propre du mot, tandis qu'Aureng-Zeb conspira, avec un de ses frères, pour ôter la couronne à leur père commun; l'ayant détrôné, emprisonné, fait empoisonner, il fit ensuite étrangler ses frères, pour n'avoir point de concurrens. Il affecta, après ces crimes, la modération, la dévotion, l'humilité religieuse, et la pénitence qui, dans l'Inde, plus qu'ailleurs, servent à tromper les hommes. Il se contentait d'un pain grossier et de légumes à l'eau, se disait redevable de l'empire du Mogol à la Divinité « qui abaisse les « superbes et élève les humbles, etc.... »

Ses crimes et son hypocrisie lui prospérèrent, et c'est ici qu'il ressemble à Auguste. Il eut un règne brillant, ajonta à ses états les royaumes de Visapour, du Décan, de Golconde, et de Carnate. Contemporain de Louis XIV, il régna près d'un demi-siécle, et mourut en 1707, âgé d'environ cent ans. Aureng-Zeb avait de la bravoure, une grande activité et de la tempérance. Il craignait ses enfans, comme son père l'aurait dû craindre; et, pour éviter qu'ils n'imitassent l'affreux exemple

qu'il leur avait donné, il se tenait souvent au milieu de son camp.

Quoique mahométan, il paraît avoir été assez indifférent sur les religions. Cette indifférence caractérise assez généralement les ambitieux. Cependant si l'historiette que le jésuite Catrou a insérée dans la vie d'Aureng-Zeb est vraie, le rabbin à qui Aureng-Zeb demandait laquelle méritait la préférence, des religions de Moyse, du Christ, ou de Mahomet, n'osa lui répondre que par un apologue : « Un père de famille, dit le rabbin, « avait un diamant d'un prix inestimable, et que « chacun de ses trois fils desirait posséder. Pour « prévenir les querelles que la possession de ce « diamant pourrait causer après sa mort, le père « de famille fit tailler deux autres pierres avec « tant d'art, que, quoique fausses, il était im- « possible de les distinguer de la véritable. Il « les distribua, avec la première, à ses fils, et « chacun crut posséder celle qu'il desirait. » Aureng-Zeb en aurait conclu que toutes les religions sont indifférentes.

J.

HYDER ALI KHAN.

*N. pinx.t* *London dirax.t*

NAPOLI

# HYDER-ALY-KAN.

Hyder-Aly, souverain d'une partie de la presqu'île occidentale de l'Inde, naquit en 1725 à Divanelli, petite forteresse entre Colar et Oseota, dans le pays de Benguelour. Son père, Nadim-Saheb, général de mille chevaux dans l'armée du Mogol, lui donna, dès sa vingtième année, le commandement d'un corps de troupes assez considérable; et quelques années après le régent de Mayssour, pour lequel il avait heureusement combattu et traité avec les Marates, le fit généralissime de ses troupes.

Un bramine, nommé Canero, favori du jeune roi de Mayssour, et chargé de l'administration du royaume, porta envie à la puissance et à la réputation d'Hyder, et ne craignit pas de faire un traité avec les ennemis de l'état pour le perdre; mais la fortune du généralissime, supérieure aux projets de ses envieux, le sauva d'une perte presque certaine. Près de tomber entre les mains de l'ennemi, il lui échappe en traversant un fleuve à la nage, obtient du secours de son oncle, marche à Syringapatnam, capitale du Mayssour, l'assiége, se fait livrer Canero, qu'il enferme dans une cage de fer, et bientôt est déclaré lui-même régent du royaume.

Il commença l'exercice de ses fonctions par mettre le bon ordre dans les finances; il fit restituer par les princes voisins les terres qu'ils avaient usurpées sur le royaume, et accrut sa réputation par une victoire

signalée qu'il remporta sur les Patanes, peuples redoutables par leur valeur et leur perfidie. Après cette victoire, Bazaletzing, roi d'Adony, fait alliance avec lui contre les Marates. Chaque pas que fait Hyder augmente la terreur que ses armes avaient répandues dans ces vastes contrée; il arrive devant Scirra, la force de se rendre à discrétion, en est nommé *souba*, et se trouve ainsi glorieusement élevé au rang des plus grands princes de l'Inde.

Hyder marcha contre la mère du roi de Canara, qui retenait son fils en tutelle après l'âge prescrit, et restitua l'autorité au jeune prince; mais ayant découvert une conspiration tramée contre lui, et dans laquelle il crut ou feignit de croire que le jeune roi avait trempé, il le mit en prison, et s'empara de son royaume. Il marcha ensuite vers la côte du Malabar, et alla mettre le siége devant Calicut, capitale et résidence du roi des Naïres. Cette ville se rendit, et obtint une capitulation honorable; mais le zamorin, ou roi du pays, se brûla dans son palais, avec sa famille et ses trésors.

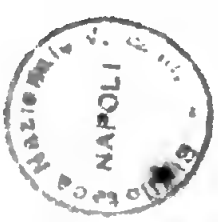
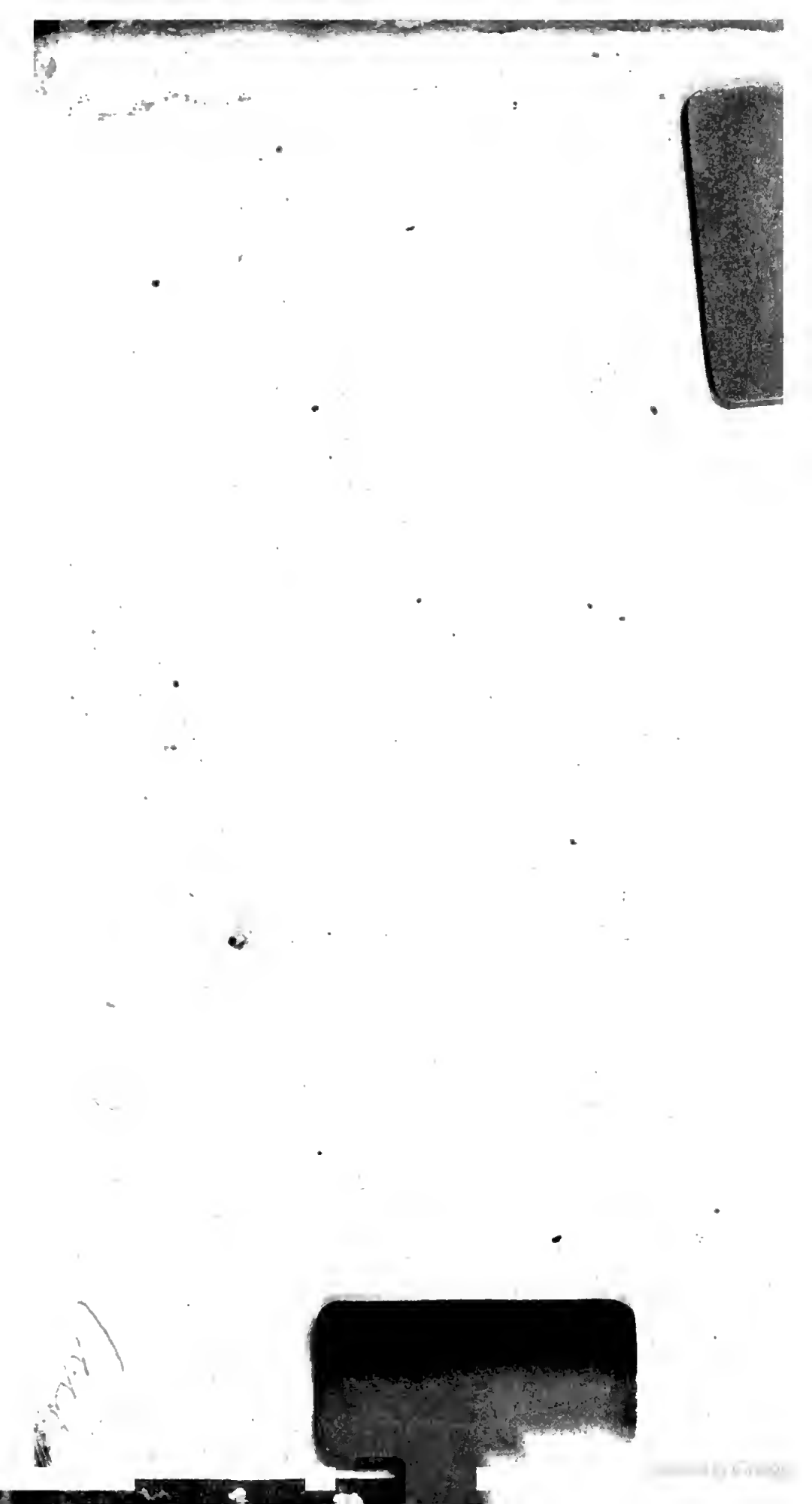
Hyder fut informé alors que les Anglais avaient déterminé Nizam-Daula, souba du Décan, à porter la guerre dans le Mayssour; mais, malgré ses inquiétudes, il y revint en triomphateur et au milieu des acclamations publiques.

Cependant la trahison de Nizam-Aly, son frère, avait ouvert le pays à l'ennemi, et Hyder ne pouvait aller au-devant des Marates, ni de Nizam, ni des Anglais. C'était pour des situations aussi

critiques et aussi embarrassantes que le génie d'Hyder, vaste et fertile en resources, avait été formé. Il parvint à faire une trève ave les Marates, et Nizam s'étant éloigné, il résista vaillamment aux Anglais. Cette guerre avec eux, de 1767 à 1769, est d'autant plus intéressante, qu'indépendamment de ce qu'elle donne une juste idée de la grandeur du génie d'Hyder, qui combattait des troupes qui avaient sur lui l'avantage de la science militaire, elle forme époque pour l'histoire des Européens dans l'Inde, puisque c'est la première guerre qu'ils aient terminée en demandant la paix aux Indiens. On la signa le 4 avril 1769; et l'on peut dire à l'honneur d'Hyder qu'il sut, à la tête d'un petit corps de cavalerie, faire la loi au conseil de Madras, et le forcer d'accepter ses conditions; tandis que si, suivant l'avis du général Smith, le conseil eût continué la guerre, le mauvais état des affaires d'Hyder, que ses victoires même avaient affaibli, l'aurait forcé d'accepter la paix à quelque prix que ce fût.

Il en goûta les douceurs jusqu'en 1770; mais, vers la fin de cette année, la guerre avec les Marates recommença. En 1771 il perdit contre eux une bataille complète: en 1780 il entra dans le Carnate, marcha sur Porto-Novo, et jeta l'alarme sur toute la côte de Coromandel. Aidé de Tipou-Saheb son fils, il battit deux grands corps de troupes anglaises, et passa en 1781 dans le pays de Tanjaour. Il s'avança vers Trichenapaly, près de l'armée anglaise, commandée par le général Coote, et fut vaincu, non

loin de Porto-Novo, dans cette fameuse journée de laquelle dépendait le sort de toutes les nations européennes ayant des possessions dans les Indes. Il fut battu de nouveau près de Vellore, tandis que Tipou-Saheb forçait d'un autre côté les troupes anglaises à demander quartier. En 1782 les Français envoyèrent un corps de troupes au camp d'Hyder; et ce prince, avec ses nouveaux alliés, se porta sur les côtes rouges, près de Pondichery. Après quelques mois, passés sans action décisive, les troupes anglaises, cantonnées pour attendre la saison favorable, apprirent la mort d'Hyder-Aly, qui venait de se remettre en campagne. Il mourut le 9 novembre 1782, dans son camp auprès de Chittour, et fut transporté secrètement à Colar, où se firent ses funérailles.

La physionomie d'Hyder-Aly n'était point belle, mais ouverte. A un caractère de grandeur il joignait une affabilité qui s'étendait à tous ceux qui avaient affaire à lui; cependant les Anglais lui reprochent de la cruauté envers ses ennemis. On le voyait interroger, répondre, écouter la lecture d'une lettre, et dicter la réponse d'une autre dans le même temps où il décidait les choses les plus importantes. Il égala, par sa prudence, son jugement et sa valeur les plus grands conquérans; et peut-être avec des troupes mieux disciplinées, se serait-il rendu aussi célèbre. AN.

616602